

Le triomphe tranquille du marché du disque classique

Marie Laurier

QUI CONNAISSAIT la musique pour viole de gambe de Marin Marais ou de Monsieur Sainte-Colombe avant la parution du célèbre roman de Pascal Quignard *Tous les matins du monde* et du non moins célèbre film qu'en a fait Alain Corneau ? Peu de gens en réalité. Mais à la suite de l'enregistrement de la bande originale du film, ce fut la ruée chez les disquaires et le disque de Jordi Savall devint rapidement un best-seller selon les représentants rencontrés chez Archambault et HMV, deux des plus importantes maisons de musique situées dans l'est et l'ouest du centre-ville de Montréal.

Le Québec est le champion dans l'achat des disques classiques. Toutes catégories confondues — rock, pop, western, country, Nouvel âge, le disque classique s'approprie 50 % du marché au Québec.

À Toronto, par comparaison, le classique ne représente que 30 % des ventes et 20 % dans le reste du pays.

Dans le monde entier, la musique classique n'attire que 8 % d'adeptes.

La succursale montréalaise de Polygram — nom parapluie de Deutsche Grammophon, Philips et London Record —, la plus importante compagnie distributrice de musique classique au monde, a un fonds de plus de 4 000 titres.

En 1989 Polygram lançait une tradition qui connaît un succès assuré: celle de produire chaque automne, avant les Fêtes, un coffret annuel « expérience » qui contient cinq disques haut de gamme à prix spécial qui devient immédiatement un best-seller. Ce fut le cas avec les Neuf symphonies de Beethoven sous la direction de Von Karajan, avec le coffret de l'Année Mozart et, en promotion déjà chez les disquaires, avec celui des œuvres de Johannes Strauss.

La recrudescence de l'intérêt pour la musique classique remarquée ici ces dernières années n'est cependant pas suffisante pour assurer la santé financière de nos organismes musicaux.

À Montréal seulement, on pré-

sente plus de 400 concerts par année, plus d'un par jour.

« Il est bien évident que cette activité stimule le marché du disque mais je ne saurais dire au juste dans quelle proportion », observe Yvon Grondin, de chez Archambault.

Le phénomène de symbiose entre la littérature et le cinéma a certainement réconcilié une clientèle nouvelle qui jugeait la musique classique comme étant le fief d'une élite.

« Mais la grande révolution dans ce domaine tient davantage à l'invention du disque compact (DC) au laser en 1983, affirme François de Tonnancour, de chez HMV.

« Dès cet instant, les gens ont renouvelé leur discothèque, les compagnies de production se sont mises

d'engouement pour la musique classique.

Toutes les compagnies de disques ont profité de cet anniversaire pour produire ou repiquer les œuvres du compositeur salzbourgeois, la palme revenant à Philips qui a endisqué l'intégrale des œuvres de Mozart en 180 disques contenus dans 45 coffrets. « Et cela s'est vendu et continue de se vendre », commente François de Tonnancour.

Signe des temps, chez Archambault comme chez HMV, les présentoirs regorgent de nouveautés et de disques à prix modique, la nouvelle étiquette Naxos offrant plus de 450 titres à moins de 10 \$ l'unité. « Cette compagnie de Hong-Kong est en train de révolutionner le marché du

Le Québec est le champion dans l'achat des disques classiques. Toutes catégories confondues — rock, pop, western, country, Nouvel âge, le disque classique s'approprie 50 % du marché au Québec. À Toronto, par comparaison, le classique ne représente que 30 % des ventes et 20 % dans le reste du pays. Dans le monde entier, la musique classique n'attire que 8 % d'adeptes.

de la partie en repiquant les œuvres des grands auteurs et des chefs célèbres. Et cela pour le plus grand bonheur des amateurs qui aimaient Toscanini ou Sir Thomas Beecham par exemple.

Selon François de Tonnancour, les amateurs d'opéra sont les clients les plus fanatiques. « Ce sont des passionnés qui n'hésitent pas à acheter plusieurs versions d'un même opéra, souvent en raison de la célébrité de l'artiste-vedette. Un Pavarotti se vend à la vitesse de l'éclair. Dès qu'un disque de Cecilia Bartoli, la soprano adulée des Montréalais arrive sur le marché, il s'envole aussitôt; même phénomène pour un Dutoit-OSM. »

Le plus grand best-seller au Québec: le disque des trois ténors Carreras-Domingo-Pavarotti vendu à des dizaines de milliers de copies. L'Année Mozart en 1991 qui fut célébrée à travers la planète fut également un extraordinaire catalyseur

disque en Europe et ce mouvement est prend racine rapidement ici même. Son secret: un rapport qualité-prix modique, vérifiable selon les experts.

La popularité d'un disque tient évidemment à sa valeur intrinsèque mais de plus en plus, à la réputation de l'artiste, souvent une star. Une tendance que Mario Labbé, pdg de Enregistrement et Distribution Analekta exploite depuis la fondation de sa compagnie en 1987.

Couleur locale

C'EST PAR SON MÉTIER d'impresario que Mario Labbé est venu à la création d'une compagnie de disques. Un beau jour, il s'est retrouvé avec le premier enregistrement digital du Choeur de l'Armée rouge dont il a acheté les droits de reproduction pour une bouchée de pain. Il obtint le même privilège avec le *Le Maître de musique* à la faveur

d'une rencontre avec José Van Dam et réunissant ces deux disques avec un autre de sa femme la violoniste Angèle Dubeau dont Sony retardait l'enregistrement, il lança sa compagnie de production.

Depuis ce temps, Mario Labbé a produit une centaine de disques sur étiquette Analekta (morceaux choisis en grec) et il lançait récemment sa cuvée d'automne: 47 nouveaux titres dont 21 sur le marché canadien et 26 sur le marché nord-américain, en vertu d'une entente de distribution aux États-Unis avec Albany Music.

En fondant sa propre maison d'enregistrement et distribution, Mario Labbé s'est libéré du protectionnisme des majors américains et canadiens, ce qui est pour lui un élément de fierté mais aussi d'incertitude, compte tenu de la compétition féroce qui existe dans ce domaine.

Cette ambition d'encourager et de diffuser le talent de nos meilleurs artistes, Mario Labbé est en train de l'atteindre, lentement mais sûrement. Parmi les nouveaux titres de sa cuvée d'automne, il y en a six sur étiquette Analekta: trois dans la collection dite classique, avec Angèle Dubeau et Alvaro Pierri, avec le guitariste Rémi Boucher et l'Ensemble Amati et l'intégrale des Nocturnes de Chopin joués par Dang Thai Son (en coffret double); deux dans la collection internationale, *Poésies, contes et nouvelles du Québec* avec Jean Faubert et Ghislaine Paradis (coffret double) et *Il y avait des Pélicans* avec Mireille Proulx, François Bourassa et Jeff Johnson, et enfin un disque dans la collection Archives, le premier volume des *Grandes voix du Canada* avec Emma Albani, Raoul Jobin, Edward Johnson, Jeanne Gordon et plusieurs autres. Un disque bien précieux pour la directrice artistique de la collection Analekta Archives, Mme Renée Maheu qui as-

Voir page C-2 : Classique

PHOTO JACQUES GRENIER

Les présentoirs de chez Archambault regorgent de disques de musique classique en prévision de la période achalandée des Fêtes où ce sera la ruée vers « le » DC le plus approprié à offrir ou à s'offrir en cadeau.



PHOTO JACQUES GRENIER

« Je suis content que le côté Barbie des années 80 ait sauté et qu'il y ait des Vilain Pingouin et des Parfaits Salauds qui brassent un peu, qui jouent un rock qui sent la rue et la shoppe.

Plume entre la bibliothèque et le métro

Sylvain Cormier

sort, ces irréductibles fidèles qui sont à Plume ce que les Deadheads sont au Grateful Dead.

PLUME A LES NERFS en boule. Quand je le rencontre chez Tom, coin Mentana et Roy, on est déjà mardi en fin d'après-midi, deux petits jours avant le début de sa série de spectacles à la Butte St-Jacques. Plus qu'une cinquantaine d'heures avant de livrer ses *chansons méconnues* à une centaine de spectateurs tassés les uns contre les autres dans une vraie boîte à chansons. Cent clients attentifs. Et probablement silencieux.

Silencieux ? Ça fait si longtemps qu'il n'a pas connu ça, un auditoire avec les oreilles grandes ouvertes et les grandes gueules au neutre. Récemment, en spectacle dans une Maison de la Culture, on l'a écouté. Ça l'a « désarçonné », à un point tel qu'il en a « pété quatre cordes », un record. Dans le regard de Michel Latraverse, dit Plume, chansonnier, c'est écrit en gros caractères: il est terrifié. Cette fois-ci, ce n'est pas dans l'ombre d'une Maison de la Culture que ça se passera, mais dans la lumière officielle et médiatisée de ce qu'il appelle son « retour aux sources », qui le ramène en véritable chansonnier au Vieux-Montréal de ses débuts, en 1970-71, quand il jouait avec la Sainte Trinité chez Dieu, en bas de l'Évêché de l'Hôtel Nelson. C'est terrifiant et exaltant en même temps, qu'on lui ait fourni sur un plateau d'argent l'occasion de faire exactement ce qu'il voulait dans les meilleures conditions. « Ça me rend presque aussi nerveux que de faire le Forum. »

C'était, au fond, tellement plus simple quand les conditions d'écoute étaient conséquentes à la contenance au litre de la clientèle, quand il n'avait qu'à faire le pitre pour amuser les pitres, quand il n'avait qu'à chanter « si vous payez le cognac-gnac-gnac » pour que les verres s'accumulent à ses pieds. Il maîtrisait parfaitement la situation, il menait son cirque. Au théâtre Olympia le mois dernier, pendant les FrancoFolies, seul sur la grande scène avec son vieux complice Denis Châtelet Masson à la basse, il les a testés, ses chansons méconnues, *Ton enfance nous quitte*, *Encore des mots*, *Giselle avec 2 L*, *Le Cadeau*, devant son habituelle *gang de ciboires*, et ils ont plutôt mal réagi. Ils voulaient leur party, ils ont eu un récital de chansons. Autour de moi, je les sentais un peu désemparés, abandonnés à leur

Vous connaissez les Deadheads ? Ce sont les milliers de fans qui suivent de ville en ville le Grateful Dead, légendaire groupe sanfranciscain de l'ère psychédélique qui attire encore presque autant de spectateurs que Guns N' Roses. Ce sont des fans d'un type un peu spécial, qui festoient dans les aires de stationnement des stades et des arènes avant et après les spectacles, qui enregistrent et s'échangent entre eux des enregistrements pirates de shows du Dead. Plume, lui, a ses Plumeheads, ses têtes d'emplumés, pour lesquels un show de Plume est d'abord et avant tout un exutoire, un party avec le meilleur animateur de party qui soit, la façon la plus expéditive et la plus concluante qu'ils connaissent de se prouver qu'ils existent. « Ils ne viennent pas me voir, ils viennent me boire », commente Plume entre deux cafés. « Il y en a là-dedans qui ne se sont jamais fait engueuler par leurs pères, et c'est ça qu'il viennent chercher. » Se faire entendre et se faire répondre. À tue-tête, autant que possible. Pour que le méchant sorte.

À l'Olympia, quand Plume épanchait sa soif à grandes rasades de St-Laurent frappé, des huées partaient d'en arrière, du balcon. Plume laissait faire. La rééducation sera longue, il le sait. Sa *gang de ciboires*, dont beaucoup n'ont pas vingt ans, perdra jamais le droit de s'exprimer. « Je trouve que c'est un maudit bon *running gag*. J'ai l'intention de continuer à boire de l'eau, alors, s'ils continuent de réagir comme ça entre les chansons et qu'ils finissent par se la fermer pendant les toques, moi, ça m'arrange... » À la Butte, on suppose que l'exiguité du lieu, la proximité de la scène, l'intimité, voire la promiscuité du contexte, élimineront graduellement les llots de résistance au changement.

Mais attention, Plume ne veut pas que l'on se méprenne sur ses intentions. D'une part, il ne renie pas le rock. Il le laisse temporairement à d'autres, plus jeunes, plus fous: « Je suis content que le côté Barbie des années 80 ait sauté et qu'il y ait des Vilain Pingouin et des Parfaits Salauds qui brassent un peu, qui jouent un rock qui sent la rue et la shoppe. Quand ça sent trop le studio, ça me donne un arrière-goût de salon mortuaire. » D'autre part, s'il s'agit pour Plume de jouer ses *chansons mécon-*

Voir page C-2 : Plume



G A L E R I E
VERTICALE

ART CONTEMPORAIN
1897, BOUL. DAGENAIS 0,
LAVAL, QUÉBEC
H 7 L • 5 A 3
5 1 4 - 6 2 8 - 8 6 8 4

PHYLACTÈRES. LES FIGURES QUI PARLENT

DU 12 NOVEMBRE AU 13 DÉCEMBRE • DU MERCREDI AU DIMANCHE DE 12H00 À 18H00
UNE EXPOSITION RÉALISÉE PAR LA GALERIE VERTICALE ART CONTEMPORAIN
EN COLLABORATION AVEC LA COMMISSAIRE CHRISTINE BERNIER, LA REVUE ET LES ÉDITIONS TROIS

• Raymonde April • Catherine Bédard • Clémence Desrochers • Roland Giguère •
• Alain Laframboise • André Martin • Hélène Merlin • Serge Murphy •
• Claire Paquet • Suzanne Paquet • Louise Robert • Francine Simonin •

Lancement des livres de Anne-Marie Alonzo "GALIA QU'ELLE NOMMAIT AMOUR" et de
Patrick Coppens "LAZARE" LE 12 NOVEMBRE À 19H00 • Lecture de Anne-Marie Alonzo et
lancement du catalogue "PHYLACTÈRES. LES FIGURES QUI PARLENT" LE 13 DÉCEMBRE À 14H30

Remerciements au Député de Vimont Monsieur Benoît Fradet • à Ville de Laval • et au ministère des Affaires culturelles du Québec

G A L E R I E
VERTICALE

ART CONTEMPORAIN
1897, BOUL. DAGENAIS 0,
LAVAL, QUÉBEC
H 7 L • 5 A 3
5 1 4 - 6 2 8 - 8 6 8 4



Capturer le mouvement de la vie

Rauschenberg au musée Guggenheim à Soho

Maurice Tourigny

Correspondant à New York

LE GUGGENHEIM MUSEUM continue la lancée de l'automne : après le MET et ses expositions Matisse et Ribera, après la divine rétrospective Matisse du MOMA, une autre collection d'envergure vient prendre les amateurs d'art de New York. Encore tout fier de ses nouveaux locaux au 575 Broadway à SOHO, le Guggenheim présente plus de 100 oeuvres de Rauschenberg exécutées entre 1949 et 1954 alors que l'artiste n'a que 23 ans. Des photos, des collages, des peintures, des sculptures, des assemblages prouvent au-delà de tout doute que Robert Rauschenberg est capable d'une émotion poignante, d'une esthétique solide et qu'il est un des précurseurs des grands mouvements qui ont suivi ses premiers pas.

La collection rassemblée par Walter Hopps de la Menil Collection de Houston, qui s'installe à New York jusqu'au 24 janvier après des arrêts à Washington, Chicago et San Francisco, fera sans doute date dans les annales Rauschenberg et offre, à ce jour, le regard le plus perçant sur une période injustement négligée de la production de l'artiste.

Le Guggenheim donne à voir la naissance d'un discours artistique des plus brillants de notre époque, déjà puissant et habilement articulé, qui procède du surréalisme et de l'expressionnisme abstrait, qui annonce le minimalisme et l'art conceptuel à venir et qu'on a trop rapidement et trop bêtement qualifié de « pop ».

Plus on avance dans l'exposition Rauschenberg, plus on est touché par les oeuvres. On pourrait dire de la collection que son effet est « cumulatif », que d'une galerie à l'autre, elle nous parle plus directement, elle nous atteint le cœur. Malgré la variété de médiums, la différence des styles, l'art de jeunesse de Robert Rauschenberg aborde des questions d'importance de façon subtile et efficace.

Dès les premières galeries, le travail étonne avec ses expositions à la lumière de papier bleu qui rappellent les « rayogrammes » de Man Ray, influence nette chez Rauschenberg. Ces musées en mouvement à la couleur glaciale, ces mains qui évoquent les gestes du chef d'orchestre, ces pieds qui vont dieu sait où dans un espace feuillu, saisissent le corps dans le temps et suggèrent presque



le ralentissement de cours « normal ».

L'idée de séquence joue un rôle de premier plan dans l'art de Rauschenberg, tant dans sa photo que dans ses gravures.

Séquence dans la série *White paintings* à la toile uniformément blanche divisée en rectangles égaux. Séquence dans les cinq images de la série photographique *Cy And Roman Steps*, suggérant la descente vers la caméra d'un sujet dont on ne voit d'abord que les pieds et qui s'appro-

che peu à peu du spectateur en cinq étapes. Séquence dans l'empreinte de pneu sur papier produite en collaboration avec le compositeur John Cage.

Rauschenberg capte le passage du temps. Même dans l'émouvante *Quiet House* (1949) une photo noir et blanc, arc de lumière sur un mur où sont appuyées deux chaises, Rauschenberg rend la course du soleil dans un lieu silencieux et fixe.

Le silence proche du recueillement est récurrent dans les oeuvres de jeunesse. Des *White Paintings*



PHOTO PAUL HESTER ET KEN COHEN

À gauche, une oeuvre sans titre de Robert Rauschenberg. Ci haut, une autre oeuvre sans titre de Rauschenberg.

aussi se dégage un certain silence qui porte à la contemplation; leurs dimensions égales et régulières, leurs surfaces sans accident, leurs répétitions graves et sans réponse créent un climat d'intériorité.

La peinture de Rauschenberg signée en 1960 porte des titres religieux : *Trinity, Mother Of God, Crucifixion And Reflexion*. Celle de 1951 renvoie à des symboles de la religion juive : diverses lettres de l'hébreux et représentation de la menorah.

Une autre série de peintures nous vaut un des temps forts de l'exposi-

tion : les *Black Paintings* de 1951, aux reliefs marqués couverts de pigment mat ou lustré mais noir, ramènent l'impression du temps arrêté, du cours interrompu des oeuvres déjà mentionnées. Sous cette épaisse couche de peinture noire semble être préservé un monde vivant, un paysage complexe aux formes mouvantes. On croirait que Rauschenberg veut emprisonner la vie pour qu'elle puisse éclore à nouveau plus tard sans avoir été altérée par le temps.

Comme son aîné Joseph Cornell, Rauschenberg crée des boîtes dans lesquelles il place divers objets. Ici encore ce jeu de la vie préservée mais avec un goût de mort. Comme dans les tombeaux de l'ancienne Égypte, les boîtes mettent en place le retour à la vie, ou est-ce la vie elle-même prête à bondir aussitôt le couvercle soulevé ? Tous ces insectes et ces cailloux, la terre, la colle et les coquillages, les branches et les épines deviennent les talismans aux vertus secrètes. Cet aspect « talismanique » de certaines oeuvres du peintre se retrouve dans de nombreuses photos, dont celles du marché aux puces de Rome prises en 1952. Objets ou fragments d'objets poussiéreux, défraîchis, vieilles bottes, chaises et dactylo abîmée font partie du vocabulaire mystérieux de Rauschenberg. La série de photos *Feticci Personali* de 1952 compose des lieux décorés de plumes, de cordages, de morceaux de bois dans des arrangements sacrés à la façon des sanctuaires mexicains du Jour des Morts. Lieux de rituels ou autels voués on ne sait trop à quel culte, ces environnements sont empreints d'allusions à la mort, au passage de la vie.

Les sculptures incluses dans l'exposition sont composées de bois et de pierre, la plupart rattachant une roche à un morceau de bois par une corde. Retenir, arrêter, capturer le mouvement de la matière, ou mieux encore celui de la lumière comme dans ce cube de bois renfermant un cube aux parois de tissus transparent.

D'une phase à l'autre, Rauschenberg surprend. L'oeuvre d'une galerie apparaît soudain à la lumière du travail de la galerie précédente et toujours Rauschenberg nous amène un peu plus loin avec lui. La richesse de l'exposition du Guggenheim tient des oeuvres de toute première importance. *Rauschenberg : The Early Fifties* convaincra même les plus sceptiques.

Qui est Mauricio Kagel?

Marie Laurier

EST-IL UN MUSICIEN, un cinéaste, un dramaturge, un scénariste, un compositeur ? Tout cela à la fois. Car tous ces chapeaux conviennent à Mauricio Kagel, ce créateur polyvalent et « dérangeant » qui est l'hôte du Nouvel Ensemble Moderne pendant ces dix prochains jours.

Le public sera à même de constater par lui-même quelle facette de ce personnage vénéré dans le milieu de la musique contemporaine et électroacoustique lui plaît davantage. La musicienne Maryvonne Kendergi qui le connaît bien depuis 1960 pour l'avoir interviewé et reçu à plusieurs reprises ici, estime que Mauricio Kagel est « inclassable » et « unique en son genre » : « Il est surtout un expérimentateur, un visionnaire qui utilise toutes les techniques d'écriture, n'hésitant pas se servir des objets les plus ordinaires pour obtenir le son qu'il recherche ».

La trajectoire de Mauricio Kagel n'est pas non plus banale. Né à Buenos Aires en 1931, très jeune il étudie divers instruments de musique, ainsi que la direction d'orchestre et le chant. Après avoir échoué au concours d'entrée du conservatoire de sa ville natale, il se tourne vers l'histoire, la littérature et la philosophie à l'Université de Buenos Aires. « Devant l'insuffisance de mes professeurs, je devins en quelque sorte un autodidacte », avouera-t-il plus tard.

À la faveur d'une bourse d'étude, il arrive à Cologne, en Allemagne, et il y trouve le milieu favorable à ses aspirations au point de ne plus le quitter. C'est d'ailleurs dans cette ville que Maryvonne Kendergi devait le rencontrer pour la première fois, lors de la création de *Anagrama*, une oeuvre qui envoûtait immédiatement la musicienne par son originalité et sa profondeur. Robert Léonard, vicedoyen de la faculté de musique de l'UdM, estime pour sa part que « la musique de Kagel se situe à la limite de l'inconfortable avec ses excès et ses extrêmes ».

Ainsi en quarante ans d'activité, Mauricio Kagel a composé quelque 200 oeuvres pour le concert, le théâtre, la radio, la télévision et le cinéma et l'on pourra en découvrir divers aspects ces prochains jours, tout en pouvant rencontrer le créateur le samedi 14 novembre lors d'un entretien public qu'il aura avec Maryvonne Kendergi. Renseignements: Info-Kagel 92 au 343-5962.

Classique

pire « rapatrier et faire revivre » nos plus belles voix.

Son travail de producteur et de distributeur de disques, Mario Labbé le conçoit comme une présence effective et symbolique du Québec dans le monde.

« Je veux que l'étiquette Analekta s'identifie immédiatement au Québec, comme Finlandia en Finlande ou Errato en France », dit-il.

Le disque Rossini de l'Ensemble Amati sur étiquette Analekta a suscité des éloges dans les magazines les plus prestigieux.

Une recension favorable dans les journaux locaux et dans les périodiques spécialisés constitue un élément de plus pour mousser la vente

d'un disque.

Il reste que la production du disque classique est immense et la compétition féroce. Une bonne place en vitrine, sur un présentoir ou dans un rayonnage est à peine convoitée et l'espionnage entre les marchands sur les aubaines ou les prix spéciaux est monnaie courante, ce qui n'a rien de nouveau dans les fluctuations d'un libre marché.

On rivalise d'ingéniosité pour garder une clientèle ou en attirer une nouvelle, les jeunes notamment qui n'hésitent plus à fréquenter le département classique. « Ils viennent en bande acheter *Carmina Burana* de Carl Orff, une musique qui semble leur convenir à merveille, si j'en juge par la razzia qu'ils ont fait ici », note M. de Tonnancour.

Pour l'interprète, le fait d'endosser constituer une carte de visite essentielle s'il veut faire carrière à l'étranger. Aussi selon une politique établie par Mario Labbé, tout artiste qui veut entrer dans son écurie doit être prêt à enregistrer au moins cinq disques, un nombre minimum mais suffisant pour « se faire un nom », croit-il.

Angèle Dubeau en est à son 7e, Anton Kuerti et Amati à leur 4e. La publication d'un catalogue est aussi un élément fort important pour toute compagnie qui se respecte et Mario Labbé est très fier du sien qui circule dans les bonnes maisons américaines et européennes.

« Oui, la musique classique est en pleine expansion, admet enfin François de Tonnancour. Il s'agit d'un in-

vestissement pour la vie qui n'a rien d'éphémère : un disque classique vieillit avec nous et il n'est pas rare que l'on établisse une relation d'amour avec lui ».

C'est le cas de ce client qui vient une fois par jour chez HMV pour le seul plaisir de voir les nouveautés. Et le plus souvent pour acheter.

Plume

nues en paix, il ne s'agit pas de s'emmerder non plus. « Il faut que ce soit à mi-chemin entre la bibliothèque et le métro. Ce que je vais faire, ce ne sera pas foncièrement sérieux. Il y a moyen de prendre 2-3 bières et de rigoler, de s'élever un peu, sans être obligé de se saouler quatre jours avant le show et d'arriver là comme des pizzas. Je veux bien délirer, mais en autant que le délire mène quelque part ».

« Dans mes spectacles, il y avait un premier degré auquel on s'attachait tout le temps et qui empêchait le deuxième degré d'aller plus loin. Pas vraiment des degrés, plutôt des pôles. Un pôle un peu plus bum, et un pôle peut-être un peu plus lyrique. Ceux qui viennent me voir veulent

aussi entendre du texte, même si souvent, c'est un besoin qu'ils ne devinent même pas. Ce n'est pas un nouveau genre que je me donne. C'est quelque chose qui existait déjà et que je mets plus en lumière ».

Ces réactions viscérales, ces huées d'enfants trahis à l'endroit du père Plume qui a décidé de ne plus chanter *Jonquière ni Bobépine*, au moins jusqu'au grand party de rock'n'roll qu'il se promet pour célébrer dignement ses 50 printemps, le principal concerné les considère saines, salutaires, aussi valables que la relation qu'ils entretiennent, ses têtes d'emplumés et lui. « Ce qui est merveilleux pour un public, ou pour un amoureux, c'est d'avoir à redécouvrir quelqu'un, d'avoir à lui pardonner quelque chose. Il y a un public qui fait ses humanités avec un artiste, qui s'enlène sur lui et qui parcourt un bon bout de chemin avec lui envers et contre tous. Au bout du compte, j'ai un public comme ça, qui me suit pour mon travail d'artisan ».

De fait, le Plumehead qui se respecte, même après sa quinzième Black Label, peut encore réciter toutes les chansons de Plume par coeur. À jeun ou à quatre pattes, il aime

Plume d'un amour vrai, le personnage, les textes, les mélodies — très sous-estimées, à mon sens — la marginalité. « Ma marginalité est sensiblement la même qu'il y a 30 ans. À l'époque des beatniks, c'était un infime pourcentage de la population qui se sentait différent du chrome qui l'entourait. Aujourd'hui, c'est un peu pareil. Le côté un peu Woody Guthrie, c'est là qu'il trouve toute sa force: quand il réussit à être la tache de rouille sur le chrome, il remplit sa fonction. Juste pour malfaire ».

« On vit à l'ère de la médiatisation immédiate. Il faut que la chanson arrive à prendre un certain recul en traitant de simples préoccupations humaines qui ont traversé les siècles. La chanson, aujourd'hui, c'est du prêt-à-porter. On est loin de l'artisan, mais il est toujours là, et il porte les siècles sur ses épaules. Il peut y avoir des moments où sa chanson semble camouflée, mais quant à moi, elle fait sa guérilla. » À la Butte, on sera tous dans les tranchées.

☆☆☆

Plume Traverse en spectacle à la Butte St-Jacques ce soir et les 12, 13 et 14 novembre.

KAGEL

age

BIENNALE 92 DU NEM

Sous la direction artistique de Lorraine Vaillancourt
Montréal accueillera Mauricio Kagel du 5 au 14 novembre 1992

Theatre musical
Salle multimédia du Musée d'art contemporain de Montréal

La Trahison Orale
6-7 novembre, 20 heures
Épopée musicale sur le diable pour 7 musiciens et 3 comédiens
Le NEM - La Tarasque - Le Théâtre UBU

Variété
11-12 novembre, 20 heures
9 numéros pour 6 musiciens et artistes de cirque
ATMC - Zakouski

Concerts
Cinquième Salle de la Place des Arts

1898
5 novembre, 20 heures
Les musiciens du NEM, direction: Lorraine Vaillancourt

Zwei Akte
Théâtre instrumental pour harpe et saxophone

Dressur
13-14 novembre, 20 heures
Pour 3 percussionnistes et instruments « originaux » avec mise en scène

Phantasiestück
Les musiciens du NEM, direction: Mauricio Kagel

La Rose des vents (Osten • Südosten • Nordosten • Süden)
Les musiciens du NEM, direction: Mauricio Kagel

16 Films • vidéos en retrospective
Musée d'art contemporain de Montréal, entrée libre
8-10 nov., 14 heures et 20 heures, 9 nov., 20 heures

Rencontres avec Mauricio Kagel
Musée d'art contemporain de Montréal, entrée libre
5-14 novembre, 17h30

Répétitions publiques
Entrée libre. Places limitées. Sur réservation seulement.
4-8-9-10-11 novembre

Info Kagel 92 : 514-343-5962
Billetterie : 514-847-6212

le nouvel ensemble moderne
la faculté de musique de l'université de Montréal
musée d'art contemporain de Montréal
goethe institut montréal • société radio-canada
théâtre ubu • la tarasque

LE DEVOIR

L'OPERA MONTREAL
DE
Bernard Uzan
Directeur général et artistique
et
BANQUE NATIONALE
présentent

I CAPULETI E I MONTECCHI
BELLINI
(Version concert en italien avec surtitres français et anglais)
L'histoire de Roméo et Juliette telle que Bellini l'a conçue.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Le 4 décembre 1992 à 20 h

Romeo Judith Forst
Giulietta Hélène Fortin
L'Orchestre Métropolitain

Billets à 10, 15 \$, 20 \$, 40 \$ et 50 \$ en vente à la Place des Arts : (514) 842-2112,
à l'Opéra de Montréal : (514) 985-2258 et aux comptoirs Admission : (514) 522-1245 ou 1 800 361-4595

LE PANTHÉON CANADIEN DE L'ART LYRIQUE
Le concert sera suivi d'une réception au cours de laquelle Judith Forst et Joseph Rouleau seront reçus au Panthéon canadien de l'art lyrique.
Réservez dès maintenant vos billets-bénéfice en téléphonant au (514) 985-2222.
Le billet, au coût de 80 \$, inclut le billet de concert et le cocktail à la Rotonde du Musée d'art contemporain.
Prix de présence : Deux billets d'avion, en classe hospitalité, à destination de votre choix sur les vols d'Air Canada

CINÉMA

Samuel Froier et Pernilla August dans *Les meilleures intentions*.

La détresse et l'enchantement

Les meilleures intentions

Réal : Bille August. Scénario : Ingmar Bergman. Avec Samuel Froier, Pernilla August, Max von Sydow, Ghita Norby, Lennart Hjulstrom, Mona Malm. Image : Jorgen Persson. Musique : Stefan Nilsson. Suède 1992. en v.o. suédoise s-t anglais, et à l'égyptien. En v. française à l'Elysée, et au Dauphin, et au Clap à Québec. 181 min.

Odile Tremblay

À 74 ANS, le monument Ingmar Bergman a beau ne plus diriger de plateaux, il hante comme un fantôme les films de l'année. Son univers peuplé de pasteurs rigides et puritains, d'épouses amères en robes blanches, d'enfants étreints la nuit par l'angoisse, est plus vivant, j'allais dire plus étouffant que jamais. À défaut de tourner, le cinéaste de *Sonate d'automne* écrit des scénarios que d'autres mettent en images. En 92, sortaient coup sur coup un film de Daniel Bergman (fils d'Ingmar) *Les enfants du dimanche* et (beaucoup plus important) celui de Bille August *Les meilleures intentions* que le dernier festival de Cannes couronnait de sa précieuse Palme d'or. Ces deux films sont des récits autobiographiques signés Bergman dont les histoires se suivent d'ailleurs. *Les enfants du dimanche* (une exploration de l'enfance d'Ingmar) commencent là où *Les belles intentions*, qui disent la rencontre de ses parents, finissent.

Mais à part ça, rien de commun entre les deux œuvres. Tant le Bille August trône haut devant. Film achevé, extrêmement bergmanien, autant par la pureté de sa forme, son ton entre le cri et le chuchotement, sa longueur, trois heures, ses thèmes évidemment puisque le scénario est de Bergman, l'extrême rigueur d'une direction où rien n'est laissé au hasard, jusqu'au choix d'acteurs, comme Max Von Sydow. Si bien qu'on peut surtout reprocher à Bille August de moins reproduire son propre style qu'on avait admiré dans *Pelle le Conquérant* que celui du maître dont il adapte l'histoire. August fait ici du Bergman, mais le fait à merveille. On s'incline.

Le pas de deux est extraordinaire. Le film donne l'occasion de brosser un double de portraits magnifiques, masculin et féminin, Samuel Froier et Pernilla August, plus vrais, plus humains que nature se frotent, s'affrontent, se leurrent, se dévoient, s'aiment au delà des planètes différentes qu'ils habitent. Dans l'histoire d'amour d'un couple qui se forme ici pour toute une vie, l'incommunicabilité des sexes survole la scène, comme un ange noir.

Un homme faible, violent, dominé par les femmes, rempli de beaux

principes qu'il est incapable de vivre harmonieusement pas plus qu'il n'arrive à se comprendre lui-même, pitoyable en quelque sorte. Tel fut Henrik, père d'Ingmar, interprété avec brio, avec subtilité, avec courage par Samuel Froier.

Henrik est d'humble origine. Il se prépare à devenir pasteur, vit en ménage secret avec une serveuse de restaurant, jusqu'au jour où, coup de foudre ? caprice d'enfant gâtée ?, Anna, une jeune bourgeoise s'éprend de lui. Et elle est têtue, se jure qu'Henrik lui appartiendra, qu'elle l'arrachera à sa serveuse, au désespoir de ses propres parents, le doux Johan (Max Von Sydow) et la dominatrice Alma (Mona Malm) qui dirige sa tribu d'une main de fer. Amour contrarié, d'autant plus fort, donc. Après bien des chassés-croisés, ils s'uniront, vivront dans une petite paroisse perdue, mettront au monde leurs premiers enfants. Et s'installe l'amertume.

Pernilla August traduit son personnage avec une détermination farouche. Elle est à la fois dure, presque froide, calculatrice comme une paysanne et romanesque comme une vierge imaginative. D'un romanesque qui l'entraîne là où il entraîne les jeunes filles trop rêveuses du début du siècle : vers un mariage décevant. Parmi les figures secondaires, celle de Karin, la mère d'Anna, est rendue avec beaucoup de charisme par Ghita Norby. Elle sera despotique et pathétique à la fois, cherchant à tout contrôler, voyant la vie, celle des autres lui filer entre les doigts. Portrait poignant, comme sont poignants tous ces personnages bergmaniens pour qui la vie n'est pas à la hauteur de leurs songes.

Nous sommes dans une Suède puritaine, hypocrite, où règne le non-dit, les amours furtives. L'injustice sociale aussi. Les ouvriers exploités se révoltent, et Henrik tente maladroitement de les appuyer. En décor, l'époque renaît, sur fond de tuberculose et de sanatoriums, d'immenses barrières entre les classes sociales, avec un clergé qui se voile les yeux et se range du côté du pouvoir. Bille August a traduit ce monde de contraintes à travers beaucoup de scènes intérieures. Les décors sont austères, les éclairages souvent de nuit, intimes, presque étouffants, comme étouffent au fil des ans les illusions du couple. Jamais la mise en scène ne s'essouffle au long des trois heures de la projection. Les personnages s'étouffent, se complexifient, plongent en eux-mêmes, portés toujours plus avant par la mélancolie que leur destin exsude et dont le cinéaste suédois nous traduit pas à pas pour paraphraser le titre de Gabrielle Roy, toute la détresse et l'enchantement.

Jean-Charles Tacchella, sidéré par le « sérieux » du monde

Odile Tremblay

CERTAINS FILMS SONT plus légers que l'air, destinés à rien d'autre qu'à faire sourire. Un peu bêtises, parfois, et qui glissent sur la pente du cliché facile. Mais au fond, pourquoi pas ? « Il est donné à si peu de cinéastes d'être légers, soupire Jean-Charles Tacchella. Tant de films sont lourds aujourd'hui... » Soupir ! Lui, il vole au secours de la comédie. « L'excès de sérieux de mes contemporains est ce qui me sidère le plus sur cette terre ».

Tacchella était de passage à Montréal cette semaine, après un crochet à Rouyn-Noranda où son film *L'homme de ma vie* lançait le festival abitibien. Il ne venait présenter au Québec rien de très indigeste, une comédie française dans la plus pure tradition du genre, misogynne sur les bords, avec un clin d'oeil au théâtre de Guitry. Le film arrive cette semaine dans les salles montréalaises.

L'homme de ma vie raconte comment une jeune fille, lasse de vivre d'emplois de fortune dont elle se fait virer invariablement au bout de quelques mois, décide de partir à la chasse au mari, en éliminant d'office les paumés et les sans-le-sou. Même un libraire en faillite qu'elle trouve tant de son goût sera sacrifié sur l'autel de la nécessité. À la guerre comme à la guerre.

Film post-féministe ? *L'homme de ma vie* ? Jean-Charles Tacchella ne nie ni la question. Quand on lui pose la question, il s'arrange pour changer de sujet. Si bien que de guerre lasse, on finit par renoncer à découvrir si oui ou non, il croit vraiment à la né-

cessité de renvoyer les femmes à leurs chaudrons. Une réplique de l'héroïne en fera sursauter quelques unes... « Si nous autres les femmes on mettait autant d'énergie à trouver un homme qu'à apprendre un métier, on aurait de meilleures situations ». Hélas, Aymée déchantera bientôt dans sa course au mari. « Quand ils sont riches, ils gardent l'artifice. Quand ils sont grands, ils sont faibles », chantait autrefois Vian en exhortant : « Ne vous mariez pas les filles ». L'héroïne en arrivera aux mêmes conclusions.

Le cinéaste de 67 ans, lui, s'en lave les mains : « Dois-je être d'accord avec tous mes personnages ? », demande-t-il tout sourire. Manifestement, Tacchella ne prend pas son film trop au sérieux. Exercice de style pour celui qui m'avoue goûter plus que tout la mécanique des bons dialogues un peu surréels, qu'on compose à l'envers des répliques quotidiennes, dans l'irréalité la plus délirante. « Mais attention ! préviennent-ils pourtant : « J'ai horreur du rire pour le rire. Je préfère installer ma caméra un peu en retrait et poser des questions sur l'époque, car de la distance naît l'ironie ».

Tacchella a eu envie de peindre ici le portrait d'une femme caméléon, qui prend la forme des hommes avec qui elle vit, végétarienne avec l'un, gourmande avec l'autre, misanthrope souriante avec un misanthrope souriant. Telle est la Aymée de *L'homme de ma vie*.

Tout le film repose sur les épaules de la comédienne principale, la Portugaise Maria de Medeiros, qu'on avait déjà applaudie dans *Henry* et *June* de Philip Kaufman où elle in-



PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Charles Tacchella

terprétait le personnage d'Anaïs Nin. Tacchella a eu la bonne idée de lui offrir un rôle comique. Si physique, si sympathique, chaude riieuse, elle justifie par sa seule présence, l'existence de ce film-là.

L'homme de ma vie célèbre le retour de Jean-Charles Tacchella à la comédie contemporaine. Il était fatigué de verser dans le film un tant soit peu intellectuel. « J'avais fait un tryptique sur la création : parlant de peinture dans *Escalier C*, de cinéma dans *Traveling avant*, de littérature à travers *Dames galantes*. Cette fois, j'ai eu envie de sourire un peu ».

Le spectateur cherchera vainement la complexité, et disons-le, la profondeur subtile d'*Escalier C*, film

infiniment plus dense que *L'homme de ma vie*. Il cherchera aussi l'intérêt en quelque sorte historique de *Traveling avant*. « La première fois, qui sait ? je donnerai peut-être dans le film tragique ».

En 75, le style ultra léger a fait la gloire de Tacchella dans *Cousin cousin*, film qui a conquis l'Amérique. Puis le cinéaste est allé explorer d'autres genres, se voulant, comme il me précise, hors des modes, hors des styles.

Mais d'un genre à l'autre, Tacchella continue à faire du Tacchella. Ne serait-ce que par la permanence de ses thèmes. « La misanthropie, par exemple, est pour moi, un sujet récurrent, et paradoxalement la complexité des couples. » Autres thèmes « tacchelliens » : « Les solitudes, les égoïsmes, l'insécurité de cette fin de siècle. » Le cinéaste fait une pirouette : « J'aime dire le contraire de ce que j'ai déjà dit ». Il sourit. « Tout en répétant la même chose, bien entendu ». On m'a toujours considéré comme un réalisateur féministe, vous savez.

Alors qu'il était jeune critique de cinéma, à Cherbourg, puis à Paris, Jean-Charles Tacchella se battait « pour que les images se répandent partout ». Un combat qu'il a remporté au delà de ses espérances. « La télé est venu porter un coup au septième art, et le cinéma s'est retrouvé en France le cul par terre. Avec un public qui ne réclame plus que des films américains. » Mais Tacchella n'a pas envie de se faire pour autant, ni de ranger sa caméra. « Je suis un optimiste pessimiste » précise-t-il. Je fais quoi qu'il arrive mon petit bonhomme de chemin.

FAMOUS PLAYERS CERTIFICATS CADEAUX INFO-FILM 866-0111 de 11h à 22h

C'EST ARRIVÉ PRES DE CHEZ VOUS

Un film de RÉMY BELVAUX
ANDRÉ BONZEL - BENOÎT POELVOORDE

PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★

Tous les soirs 3:20-5:20-9:30

Un Cœur en Hiver

PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★

Tous les soirs 12:30-4:45-7:10-9:30

RESERVOIR DOGS version o. anglaise

LOEWS 861-7437
954 Ste-Catherine O. ★

12:30-2:45-5:00-7:10-9:30

6e MOIS! INDOCHINE

Catherine Deneuve Vincent Perez

PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★

1:00-4:30-8:00

IP5

Un film de Jean-Jacques Beineix

CENTRE EATON 865-5720
705 Ste-Catherine O. ★

1:30-4:00-6:30-9:00

FESTIVAL INTERNATIONAL CINÉMA FANTASTIQUE MONTREAL

• PRIX DU PUBLIC
• MEILLEURS EFFETS SPÉCIAUX

"L'HORREUR SOPHISTIQUEE"

Francine Laurendeau, Le Devoir

CLIVE BARKER PRÉSENTE

HELLRAISER III LES ÉCORCHÉS III

L'ENFER SUR TERRE

18 ANS+ VIOLENCE HORROR

FILM CIRCUIT

CENTRE EATON 865-5720
705 Ste-Catherine O. ★

Tous les soirs 7:20-9:40
sam-dim 1:00-3:00
5:10-7:20-9:40
COUCHE TARD sam 11:50

CENTRE LAVAL 688-7776
1600 Le Corbusier ★

Tous les soirs 7:20-9:40
sam-dim 1:00-3:00
5:10-7:20-9:40
COUCHE TARD sam 11:50

VERSAILLES 353-7880
Place Versailles ★

Tous les soirs 7:15-9:15
sam-dim 1:00-3:00
5:00-7:15-9:15
COUCHE TARD sam 11:15

LONGUEUIL Oméga 647-1122
Mail Maxi Centre ★

Tous les soirs 7:30-9:30
sam-dim 1:00-3:00
5:00-7:30-9:30

DU PLATEAU 521-7870
1584 Mont Royal E. ★

VERSION O. ANGLAISE

PALACE 866-8991
698 Ste-Catherine O. ★

CINÉMA DU PARC 344-3470
3575 Ave. du Parc ★

DORVAL 621-8286
260 Ave. Dorval ★

CENTRE LAVAL 688-7776
1600 Le Corbusier ★

FAMOUS PLAYERS 8-897-8095
1818 Ave. Jean-Jacques ★

#1 AU BOX OFFICE! La comédie la plus efficace de l'heure.

RIRES GARANTIS!

un film de JEAN POIRET

Le Zèbre

avec THIERRY LHERMITTE • CAROLINE CELLIER

CKAC73AM • CTE • CFP

PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★

12:50-2:50-4:55-7:10-9:30

FAMOUS PLAYERS 8-897-8095
1818 Ave. Jean-Jacques ★

Tous les soirs 7:10-9:25
sam-dim 12:45-3:00
5:00-7:10-9:25
COUCHE TARD sam 11:25

CENTRE LAVAL 688-7776
1600 Le Corbusier ★

Tous les soirs 7:00-9:20
sam-dim 1:00-3:00
5:00-7:00-9:20
COUCHE TARD sam 12:00

STE-ADÈLE 229-7655
PINE - 24 Ave. Main ★

Tous les soirs 8:20-10:40
sam-dim 7:30-10:00

" ENVOÛTANT "

Jacques Languiand, LA BANDE DES SIX

" LE FILM ROMANTIQUE PAR EXCELLENCE... ABSOLUMENT INTENSE "

Nathalie Petrowski, LA BANDE DES SIX

" SENSUALITÉ ET PASSION BRUTE... UN FILM QUE L'ON VEUT REVOIR. "

Paul Villeneuve, JOURNAL DE MONTRÉAL

16 ANS+

L'amant

version française de THE LOVER

D'APRÈS LE ROMAN DE MARGUERITE DURAS

Il lui avait dit que c'était comme avant, qu'il l'aimait encore, qu'il ne pourrait jamais cesser de l'aimer, qu'il l'aimerait jusqu'à sa mort.

version française

PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★

12:15-2:30-4:45-7:05-9:25

version o. anglaise

LOEWS 861-7437
954 Ste-Catherine O. ★

12:10-2:40-4:35-7:00-9:20
COUCHE TARD sam 11:40

LE FILM QUI A FAIT MOURIR DE RIRE PLUS DE 1,300,000 FRANÇAIS

"Le diable en rit encore"

Première

"Infernal"

Le Journal du dimanche

DANIEL AUTEUIL

JOSIANE BALASKO

RICHARD BERRY

Ma vie est un enfer

Un film de JOSIANE BALASKO

Maintenant à l'affiche!

PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O. ★

12:30-2:45-5:00-7:15-9:30

CENTRE LAVAL 688-7776
1600 Le Corbusier ★

Tous les soirs 7:20-9:40
sam-dim 12:30-2:50
5:10-7:20-9:40
COUCHE TARD sam 11:50

TECTONIC PLATES CINÉMATOGRAPHIQUES

au Cinéma Parallèle, du 30 octobre au 11 novembre

un film de Peter Mettler
adaptation de la pièce de Robert Lepage et du Théâtre Repère

...Mettler est un visionnaire dans le sens le plus pur... (Les Plaques Tectoniques) nous offre une enquête complexe et provocante du comportement humain" Martin Sibera et Steve Kokker. Mirror

à 19h00 (supplémentaires les dimanches à 13h00)

MANUFACTURING CONSENT

Noam Chomsky and the Media

un film de Mark Achbar and Peter Wintonick

"Sesterce d'Or" à Nyon
"Meilleur film Canadien" à Vancouver
"Hugo d'Or" à Chicago
"Prix spécial du jury" Festival des Festivals
"Prix spécial du jury" Festival de l'Atlantique

"pénétrant, informatif, accessible et étonnamment divertissant" Variety

à 21h00 (supplémentaires les dimanches à 15h00)

CINÉMA

Quand le rêve n'existe plus

Sur la terre comme au ciel

De Marion Hänsel, avec Carmen Maura, Didier Bezace, Samuel Mussen, Jean-Pierre Cassel, Johan Leysen, Serge-Henri Valcke, Pascale Tison, Pierre Laroche, André Delvaux. Scénario: Marion Hänsel et Paul Le. Image: Josep M. Civit. Son: Henri Morelle. Conception du foetus: Jacques Gastineau avec la voix de Jan Ackermans. Musique: Takashi Kako. Belgique, 1992. 80 minutes. Au Complexe Desjardins.

Francine Laurendeau

MARIA (Carmen Maura) est journaliste à la télévision. Son métier est sa seule passion. À la suite d'un agréable accident de parcours, elle se retrouve enceinte. Elle a quarante ans. C'est maintenant ou jamais. Elle décide que ce sera maintenant. Le géniteur fortuit étant un honnête père de famille heureux en ménage, elle ne l'informera pas et élèvera seule son enfant. Après tout, elle gagne bien sa vie et comme toute citoyenne, elle entend profiter du système de crèches (entendez de garderies).

Quand elle annonce la nouvelle, ses collègues sont stupéfaits, à commencer par Tom (Didier Bezace)

qui, sans se l'avouer, est un peu amoureux d'elle. Mais on s'habitue à l'idée et Tom profite de l'occasion pour se rendre de plus en plus utile — mais pas indispensable, hélas. Maria est contente, elle qui a toujours aimé les enfants mais qui n'avait jamais trouvé le temps d'y penser.

C'est alors que de petits signes, d'abord imperceptibles, viennent troubler la quiétude de Maria. La nuit, quand tout est calme, elle imagine que son foetus lui parle. « Je viens de nulle part, murmure-t-il. Dans le nulle part, nous savons tout. C'est en naissant que vient l'oubli. » Et bien-tôt, il la prévient: « Là où nous étions avant de naître, nous rêvions de naître. Ce rêve n'existe plus. Maintenant, rien ne nous force à vivre. »

Elle aime bavarder avec Jeremy (Samuel Mussen), un petit voisin de palier qui se réfugie chez elle quand ses parents rentrent tard. L'enfant est souvent triste parce que ses parents ne s'occupent pas assez de lui (seul compte leur travail), parce qu'il n'aime pas l'école, parce qu'il en a assez des perpétuels déménagements qu'on lui impose. « J'aimais mieux quand j'étais pas né », dit-il à Maria. Et à travers les yeux de Jeremy, elle commence à entrevoir pourquoi son foetus pourrait appréhender de naître dans un monde ma-

lade, condamné à vivre entre la garderie et l'école, auprès d'une mère absente ou stressée. Mais lorsque sa grossesse se prolonge anormalement, qu'elle découvre que d'autres femmes sont dans son cas et que les accouchements provoqués produisent des enfants morts-nés, son angoisse se transforme en détermination: il faut agir. Mais comment? Je ne vous raconte pas la suite mais rassurez-vous, l'histoire finit bien, la race humaine continuera à se reproduire.

Il est très difficile de décrire ce film, qui inquiète et stimule, parce qu'il ne tombe pas dans un « genre » précis. Ce n'est ni une science-fiction, ni un film fantastique, ni la description d'une grossesse, ni une fable à morale écologique. Et en même temps, c'est un peu tout cela à la fois.

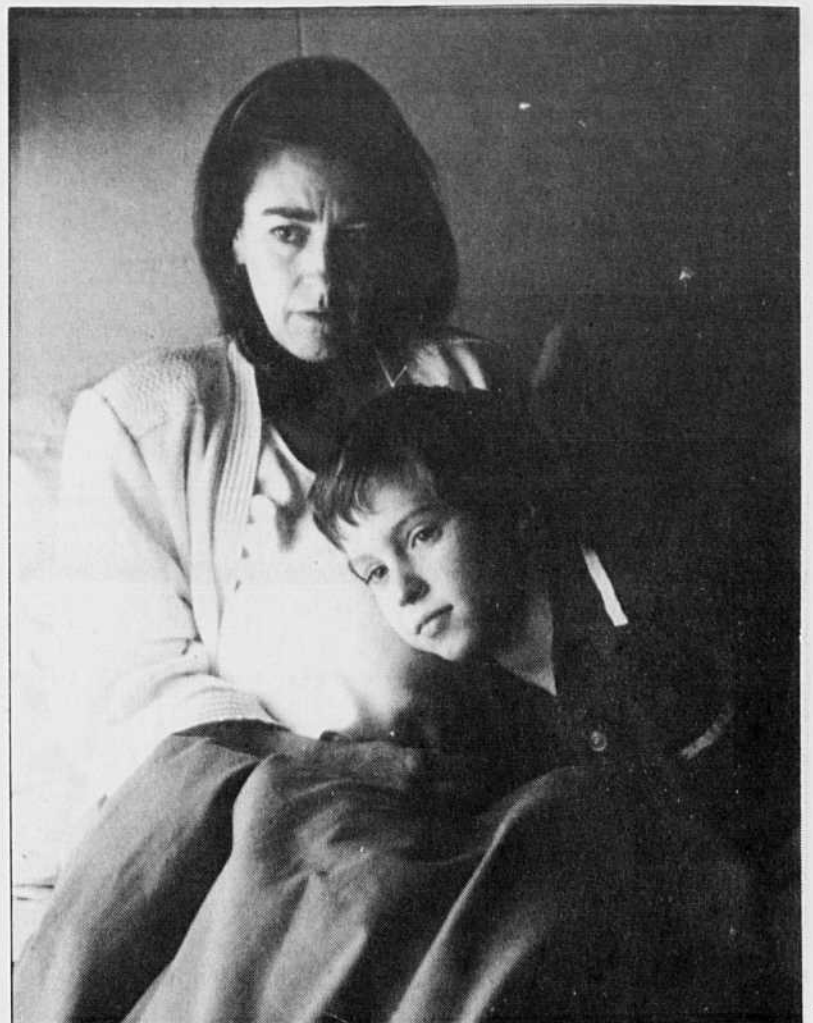
Alors il faut renoncer à catégoriser pour se laisser porter au rythme des images dont le leitmotiv est celle, intra utero, du bébé qui refuse de naître, embryon stylisé, foetus poétisé par Jacques Gastineau en une étonnante et séduisante création visuelle qui revient sur l'écran lorsque s'installe la paix de la nuit, lorsque la mère peut se mettre à l'écoute de ses voix intérieures.

Il est évident qu'une femme informée et intelligente comme Maria va

tenter d'étayer sa prescience sur du rationnel, sur du solide. La pensée scientifique est évoquée à travers la médecine classique, obtuse et sceptique, mais aussi à travers le cheminement d'un chercheur-philosophe, plus ouvert et plus attentif, qui rappelle Michel Serre et qui est interprété par nul autre que le cinéaste André Delvaux.

La mise en scène est alerte, l'action piétine un peu en fin de course avant de repartir vers un réconfortant dénouement et les acteurs — surtout la superbe Carmen Maura et l'émouvant petit Samuel Mussen — sont convaincants. On connaît Marion Hänsel dont les premiers longs métrages (*Le Lit*, *Dust*, *Les Noces Barbares*) étaient denses, sombres, pessimistes.

Bon, je n'essaierai pas de vous dire que *Sur la terre comme au ciel* est un vaudeville. C'est un film sérieux, un film qui fait réfléchir sur les maux de notre planète et les raisons de faire — ou de ne pas faire — des enfants. Mais c'est aussi une histoire allégée par un brin de fantaisie, où la réalisatrice a su nous ménager des plages sereines et des coins tendres. Je trouve que ce ton nouveau sied à Marion Hänsel et j'espère qu'elle s'en souviendra dans un prochain film.



Sur la terre comme au ciel, avec Carmen Maura et Samuel Mussen.

Rien de fracassant...

Le voyage du capitaine Fracasse

D'Ettore Scola. Avec Vincent Perez, Emmanuelle Béart, Massimo Troisi, Ornella Muti, Jean-François Perrier. Scénario: Vincenzo Cerami, E. Scola. Image: Luciano Tovoli. Musique: Armando Trovatioli. France-Italie, 1991. Présenté au Complexe Desjardins.

Alain Charbonneau

LA VIE EST un roman, et quand ce roman se trouve à parler de théâtre, la vie mêle alors les genres et brouille sans vergogne les frontières entre la réalité, le récit et le théâtre. En s'attaquant au roman de Théophile Gautier, Ettore Scola prenait tous les risques, car il lui fallait adapter à l'écran une histoire qui n'est faite que pour les mots. Il s'en tire honorablement, comme toujours.

L'action, située sous Louis XIII, se noue autour des aventures d'une troupe de comédiens ambulants à laquelle se joint, par amour pour Sérafine (Ornella Muti), un jeune nobliau sans le sou, Sigognac (Vincent Perez), qui s'étiolait jusque-là dans le château familial en ruine. En route vers Paris, la troupe essuie revers et attaques de brigands, tout en peaufinant la seule pièce de son registre, une commedia dell'arte dans la pure tradition du genre, avec ses chevaliers grandiloquents, ses dames galantes, son Matamore pathétique et son Polichinelle burlesque. Tandis que hors scène, le théâtre continue, chaque personnage prolongeant le rôle qu'il interprète. Comme le dit si bien Matamore, « la vie n'est que la répétition du théâtre ».

Roman de cape et d'épée, écrit en pleine crise parnassienne, le Capitaine Fracasse a souvent été critiqué pour son caractère fantaisiste et pour son refus de réfléchir sur les conditions sociales et les circonstances historiques qui entouraient l'existence désargentée des comédiens du

XVIIe. Le livre se prêtait donc mal a priori aux préoccupations de Scola qui, sans être un cinéaste engagé, n'a jamais cessé d'intégrer à ses films une réflexion d'ordre social, d'affaires, sales et méchants à la Nuit de Varennes. Voilà pourquoi sans doute il en trafique légèrement la trame générale. Estompant la dimension purement romantique du récit, au léger déclin des amourettes de Solignac et d'Isabelle (Emmanuelle Béart), Scola accentue la dialectique maître-esclave en donnant le beau rôle à Polichinelle (Massimo Troisi, d'une irrésistible drôlerie), narrateur improvisé de l'histoire et faiseur de picaresque de son maître Fracasse-Solignac.

Enfin, pour mieux intriquer vie de théâtre et théâtre de la vie, le réalisateur d'*Une journée particulière* a campé son film dans un décor féérique de studio: forêt de carton-pâte, toiles peintes, neige artificielle et pluie diluvienne, et des éclairages stylisés qui baignent l'action dans une lumière filtrée, passant dans une même scène du bleu lunaire au jaune pastel. Des planches aux planchers des vaches, il n'y a qu'un pas, et les acteurs le franchissent allègrement, déclamant d'un côté comme de l'autre de la frontière entre réel et fiction, comme s'ils jouaient partout du Molière. Le doublage ne rend sans doute pas justice au travail des interprètes, mais comme tout le film est placé sous le signe de l'artifice, du faux, de la représentation, on finit par se dire que la traduction jure peut-être moins ici que dans les comédies italiennes ordinaires.

Sens du spectacle, précision de style, goût marqué, comme chez Renoir à qui le prologue rend en bref hommage, pour la théâtralisation de la mise en scène: tel est bien le cinéma de Scola, dont ce *Voyage du Capitaine Fracasse* nous offre un nouvel exemple, amusé et amusant, tendre par endroits, moins bien ficelé toutefois que les précédents et, espérons-le, que les prochains.

Films de Mauricio Kagel

À la salle du Musée d'art contemporain de Montréal. Dimanche 8 novembre, à 14h00 et à 20h00, lundi 9 novembre à 20h00 et mardi 10 novembre à 14h00 et à 20h00.

Alain Charbonneau

LE CINÉMA ET LES spectateurs étant ce qu'ils sont, la musique reste en général au service de l'image, et ce, même dans les films les plus musicaux. Au pire, elle la pare, la suit, lui sert d'accessoire. Au mieux, elle l'accompagne, la commente, l'orient. Et puis, exceptionnellement, très exceptionnellement, elle la mate, l'inféode, lui impose sa loi. C'est cette révolution, forcément expérimentale, et plus ou moins vouée à l'échec, que tente d'accomplir depuis plus de 30 ans Mauricio Kagel dans des films qui font large place à la musique et à ses possibilités de mise en scène.

Cette année, le Nouvel Ensemble Moderne consacre sa biennale annuelle, à l'œuvre polymorphe et multidisciplinaire de ce compositeur allemand d'origine argentine et dans le cadre de cet événement, une rétrospective de ses films est présentée au Musée d'art contemporain de Montréal demain dimanche, lundi et mardi. Kagel est mieux connu dans le monde de la musique, où il œuvre à titre de compositeur, de pianiste et de chef d'orchestre, et passe pour être l'inventeur du « théâtre instrumental », une sorte d'opéra moderne qui signe la fin des noces heureuses de l'instrumentiste et de son instrument. Déroulante, travaillée par les timbres incongrus d'un Schoenberg et le ludisme d'un Satie, sa musique plonge ses racines dans le dodecaphonisme et la déconstruction modale.

Comédien, metteur en scène, luthier, l'homme est aussi un véritable touche-à-tout, qui intègre à sa dé-



Blue's Blue sera diffusé mardi à 14 h au Musée d'art contemporain de Montréal.

marche les techniques en apparence les plus éloignées, les plus hétérogènes. Pas étonnant qu'il se soit intéressé, et très tôt, au cinéma et à ses possibilités scéniques. Même si son nom ne figure dans aucun des dictionnaires de cinéma courants, Kagel n'en a pas moins été le fondateur de la Cinémathèque Argentine au milieu des années 50 et il a réalisé au cours de sa carrière plus d'une quinzaine de films, principalement pour la télévision allemande.

Les films de Kagel ne sont pas d'un abord facile. Nouant et de nouant les rapports entre l'image et

le son, ils bousculent nos habitudes de spectateurs paresseux et forcent souvent notre oeil et notre oreille à faire chambre à part. Qu'il réalise une « reconstruction ethnologico-musicale » sur les vieux blues rouillés de John Blue (Blue's Blue) ou qu'il enregistre un morceau de musique ponctué des battements d'un métronome irrégulier (MM 51), Kagel prend le plus souvent la raison du spectateur en défaut et oblige la logique à rendre les armes.

Des 16 films présentés dans les jours prochains, on retiendra surtout *Orchestre à deux*. Ce vidéo, réalisé

en 1973, est l'enregistrement d'un désoilant concert, où le violon et la contrebasse cèdent leur partition à la planche cloutée et à la courroie de transmission. Coincés dans un dédale d'instruments bricolés, d'appareils de brocante et de ready made instrumentaux, deux musiciens exécutent dans le plus grand sérieux une composition « dédiée à la mémoire d'une institution en voie de disparition: l'orchestre ». Une pleine heure de musique, faite de bruits, de sifflements et de sonorités inédites, où l'orchestre traditionnel est mis en pièces et ses moyens habituels, tournés en dérision. Pour un peu, on se croirait dans un roman de Roussel, adapté à l'écran.

Autre moment fort de cette rétrospective: la présentation d'*Un chien andalou* de Bunuel et Dali, que Kagel, à la demande de la télévision suisse, a doté d'une partition musicale en 1981. Prenant le titre au pied de la lettre, Kagel greffe à ces images d'une subversion carabinée, exaltant l'érotisme et le meurtre avec l'audace outrancière des premières œuvres surréalistes, une musique modale entrecoupée d'aboiements de chien. Comme la scène d'ouverture — un oeil tranché au rasoir — nous invite, selon le mot de Jean Vigo, à « voir d'un autre oeil que de coutume », la musique de Kagel nous oblige de son côté à entendre d'une autre oreille et en cela elle accomplit pleinement son office, fidèle aussi bien à l'esprit qu'à la lettre.

Autres films au programme: *Ludwig Van, Kantramusik*, *Dressage*, *Duo*, *Match*, et quelques autres encore. Une occasion unique de découvrir un cinéma à contre-courant, partie d'une œuvre qui, dans sa variété éclatée, multidisciplinaire, alliant l'humour à la dérision, et réfractaire à toutes les étiquettes, sonne comme un défi toujours recommencé.

PR

ARTS AFFAIRES

DE MONTRÉAL

La Ville de Montréal, est heureuse d'annoncer le début des mises en candidatures au Prix Arts-Affaires de Montréal. Créée en 1991 en collaboration avec le journal *Le Devoir*, cette distinction veut souligner et reconnaître la contribution et le soutien du milieu des affaires au milieu culturel montréalais. Ce prix sera décerné à une grande entreprise, à une PME ainsi qu'à une personnalité arts-affaires de l'année en reconnaissance de leur contribution exemplaire à la promotion et à l'essor de la vie culturelle montréalaise.

Le Prix Arts-Affaires de Montréal s'inscrit dans le cadre du programme de rapprochement du milieu des arts et des affaires qui se réalise conjointement avec la Chambre de commerce du Montréal métropolitain / Board of Trade of Metropolitan Montreal.

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ

Toute société d'affaires oeuvrant au Québec dans les secteurs privé ou parapublic autres que le secteur culturel, est admissible au Prix Arts-Affaires de Montréal.

Les individus doivent avoir la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu, résider au Québec et oeuvrer dans les secteurs privé, public ou parapublic.

Les entreprises et les individus proposés doivent avoir été actifs auprès du milieu culturel montréalais au cours de la période s'échelonnant du 1er avril 1991 au 30 septembre 1992.

MODALITÉS D'INSCRIPTION

Seuls les organismes et les associations du milieu culturel ayant leur place d'affaires sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal peuvent soumettre les candidatures d'entreprises ou d'individus. Les propositions de mise en candidature devront parvenir au plus tard le 18 novembre 1992, à 17 heures, au Secrétariat du Prix Arts-Affaires de Montréal.

Pour obtenir les formulaires de mise en candidature ou toute autre renseignement supplémentaire, veuillez vous adresser au Secrétariat du Prix Arts-Affaires de Montréal:

Ville de Montréal
Commission d'initiative et de développement culturels (CIDC)
500, boulevard René-Lévesque Est, 4^e étage
Montréal (Québec) H2Y 4L3
Téléphone: (514) 872-4699 ou 872-1152
Télécopieur: (514) 872-0425

LIV ULLMANN

récipiendaire de L'OSCAR SCANDINAVE

est fier de présenter aux Montréalais

le film le plus primé du Festival des films du monde 92

Grand Prix spécial du Jury • Prix du film le plus populaire • Prix œcuménique

Sofie

ERLAND JOSEPHSON • KAREN-LISE MYNSTER

d'après le best-seller international
de Henri Nathansen et dans la grande tradition
bergmanienne de "Fanny et Alexandre"

MARTINI

DÈS LE 13 NOVEMBRE

EN ATTENTE DE CLASSIFICATION

ALLIANCE VIVAFILM

CINÉMA

Les médias mis à nu

Manufacturing Consent (Noam Chomsky and the Media)

Un film de Mark Achbar et Peter Wintonick. Production, Peter Wintonick, Mark Achbar, Adam Symansky (ONF) avec la participation de Téléfilm Canada. À l'affiche jusqu'au 11 novembre au Cinéma Parallèle. Prolongation le samedi 14 (midi et 15h), le dimanche 15 (midi,

15h, 18h et 21h) et le lundi, 16 (15h, 18h et 21h).

Clément Trudel

LA « PROPAGANDE » INTENSE que véhiculent les médias entraîne la nécessité d'une « autodéfense intellectuelle » pour l'ensemble du public américain, dont 20 % seulement est perçu comme une « élite » à convain-

cre, sinon à embrigader. C'est, fortement raccourci, le propos de *Manufacturing Consent*, *Noam Chomsky and the Media*, produit par l'ONF et par Robert Wintonick et Mark Achbar. Ces deux derniers colent littéralement aux fesses du linguiste et activiste Noam Chomsky où qu'il se trouve depuis 1988, de Tokyo à Londres, Vancouver, etc.

Les contempteurs de Chomsky ont largement la parole dans ce film: le recteur de l'Université de Boston l'insulte, Tom Wolfe l'assimile à un adepte de la *Cabale* et Karl Meyer, du New York Times, lui reproche de ne rien connaître des contraintes et du mode de production d'un journal. Chomsky conserve le plus souvent son calme. Le film de 167 minutes s'écoule avec un zeste d'humour, des apartés vitrioliques et des *divertimenti* inégaux, comme lorsque les deux compères qui signent le film se déguisent en chirurgiens pour mieux lacérer les textes, au stade du montage!

Ce film a reçu en octobre à Nyon (Suisse) le Sesterce d'Or du jury; il a déjà été primé à Toronto, Chicago et Sidney. Je dirais de Chomsky ce que Stefan Zweig avait remarqué d'Érasme: « en son for intérieur, il n'a jamais reconnu l'autorité d'un supérieur », ce qui mène plusieurs milieux à tenter de le marginaliser. Lorsque Chomsky fait parvenir à l'éditeur de Robert Faurisson, Pierre Guillaume, un plaidoyer pour la liberté d'expression, il n'ignore pas qu'il fera des remous. Faurisson nie l'existence des chambres à gaz, mais

il a le droit de s'exprimer et Chomsky — qui a déjà déploré la « dégradation » du sionisme — demande à ceux qui poursuivent Faurisson en justice de ne pas calquer les tactiques des « bourreaux » nazis qui ne se préoccupaient pas d'écouter les doléances de ces « victimes » dont on veut défendre la mémoire.

Ce film entre comme un coin dans le chène de l'industrie de l'information, incapable de se distancer des idées reçues — n'est-ce pas Claude Julien qui parle de l'information victime des « marchands » et Jacques Godbout qui a dit considérer un téléjournal comme du *showbiz*? On doit donc se faire dès le début à ce leitmotiv de Chomsky: la presse qui donne le ton, aux États-Unis, s'enferme fréquemment dans un créneau qui empêche le citoyen ordinaire de s'informer.

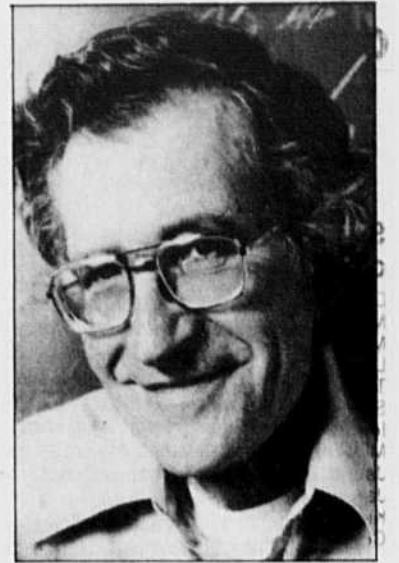
Exemple-type de distorsion dont Wintonick et Achbar établissent la genèse: dans le prestigieux New York Times, qui « fait l'histoire » et qui se targue de livrer « all the news that's fit to print », il y eut de 1975 à 1979 une avalanche de dépêches sur le génocide perpétré au Cambodge sous Pol Pot (1175 pouces) tandis qu'une tragédie du même ordre, au Timor Oriental — tragédie dont le responsable est l'Indonésie à laquelle l'Amérique de Carter fournissait 90 % de ses armes — n'occupait que 70 pouces dans les colonnes du même quotidien!

Ayant rappelé que 50 % des médias américains sont contrôlés par 23 sociétés, dont le New York Times,

le film sème le doute, Chomsky n'occulte pas son empathie pour l'anarcho-syndicalisme ni son refus de « certaines formes d'autorité et de domination » qu'il souhaite se voir répandre. Cet universitaire brillant, la plupart des « anchormen » le trouvent dérangeant parce qu'il leur fait sentir que la « concision... entre deux pubs », ce n'est pas son style.

Pourquoi, s'agissant du Timor Oriental, existe-t-il une telle différence entre les médias américains et ceux d'Australie? Implicitement, il s'agit pour un média américain de bien frapper sur les vilains, soit Pol Pot et les Khmers Rouges. Mais comment se faire à ce point discret envers un régime comme celui de Djakarta qui met en coupe réglée, de façon barbare, une population qui vient tout juste de souffrir d'une guerre civile, une fois terminée la colonisation portugaise?

Les vérités qu'il assène ne sont pas populaires, mais il a soin de dire que s'il persiste, c'est qu'il vit dans un « pays libre », l'un de ceux qui pourraient connaître des changements. *Manufacturing Consent...* est un film qui plaide contre les simplifications, et qui sait valoriser les efforts d'une certaine presse « alternative ». L'épisode des interviews réalisées à New York lors de la tenue de la « mère de toutes les parades » sur la Fifth Avenue en l'honneur des soldats rentrant de la Guerre du Golfe, servent d'appui à l'idée centrale du film: bien des pans d'événements importants échappent à la presse « qui fait l'histoire »... Chomsky y voit même des



Noam Chomsky

« supercheries » à répétition, ce en quoi il rejoint son concitoyen et ex-attorney general Ramsey Clarke qui a décortiqué les faussetés d'une « guerre de précision chirurgicale » contre l'Iraq.

N'est-ce pas un héros « canadien », Grierson, fondateur du National Film Board, qui fut louangé tant qu'il fut utile, par sa propagande sur l'effort de guerre, jusqu'en 1945? Grierson fut peu après brisé par l'affaire Gouzenko et par le vent mccarthyste qui faisait de lui un supposé bolchévique au sein de l'ONF qui avait, entre temps, changé sa définition de la propagande. Voilà pourquoi je trouve éminemment utile un film comme *Manufacturing Consent*. De temps en temps, innocemment, on aime se faire rappeler que le roi est nu, que la transparence finit par prévaloir grâce aux questions pertinentes que soulèvent des Noam Chomsky.

Le degré zéro de l'horreur

Henry: Portrait of a Serial Killer

De Henry McNaughton. Avec Michael Rooker, Tracy Arnold, Tom Towles. Scénario: J. McNaughton, Richard Fire. Image: Charlie Lieberman. Musique: Robert McNaughton, Ken Hale, Steven A. Jones. E.-U., 1985. Présenté au cinéma de Paris.

Alain Charbonneau

EST-CE UN HASARD si de tous les films sortis cet automne, les deux plus intéressants mettent en scène un tueur en série? *C'est arrivé près de chez vous* tournait en dérision le reportage télé et sa rhétorique racoleuse, en suivant au pas un psychopathe de petit chemin. *Henry: Portrait of a Serial Killer*, présenté en première montréalaise au Festival du cinéma fantastique, explore quant à lui des voies beaucoup moins loufoques, beaucoup plus inquiétantes, en renouant plutôt avec le bon vieux « slasher » dont il subvertit cependant les codes d'une façon très originale.

Production destinée au circuit vidéo, *Henry* est un film à très petit budget (\$112 000, une bagatelle), tourné en 16 mm, puis gonflé en 35 mm. Réalisé en 1985, avant que *Silence of the Lambs* ne popularise la figure du *serial killer*, il fut d'abord boudé par les grandes maisons de

distribution de vidéos, qui n'y trouvaient aucune valeur commerciale. Puis, manque de pot, la censure lui colla l'implacable cote X. Mais peu à peu, de visionnements privés en projections de festivals, et de bouches à oreilles, il acquit dans les cercles de cinéphiles et de critiques une réputation qui permit à son réalisateur de connaître une notoriété bien méritée. Le film de McNaughton est un objet complexe, contradictoire et ambigu, celui de Demme, un divertissement un peu mieux réussi que les autres.

Henry retrace une tranche de la vie d'un authentique assassin, Henry Lee Lucas, qui confessa près de 600 meurtres après son arrestation au début des années 80. Vie sans histoire, qui pourrait être celle d'un million d'Américains désœuvrés, qui est sans doute celle d'un million de *no-bodies* noyés dans la masse. Comme le tueur de *C'est arrivé près de chez vous*, Henry travaille en solitaire et a développé ses propres méthodes, dont le prologue nous donne un terrible aperçu: quelques plans sur les corps mutilés des victimes, toutes des femmes, avec en son *off*, seul témoin de ces crimes affreux, des cris et des bruits de violentes mêlées. Les choses changent du jour où la soeur de son co-lodataire, Becky, vient se réfugier dans leur appartement minable des bas-fonds de Chicago. Henry la protégera contre les comportements incestueux de son frère, tout en entraînant ce der-

nier dans une escalade d'exactions et de meurtres qui culminera avec le massacre d'une famille, genre *Orange Mécanique*, filmé sur vidéo, visionné et revisionné sans cesse par les deux meurtriers. Scène-clé, où la réalité dépasse soudain la fiction et où l'horreur en différé fait irruption dans le foyer par le moyen le plus trivial qui soit: le tube cathodique.

Plus que le personnage lui-même, c'est le regard clinique, quasi anthropologique, que McNaughton porte sur l'existence de son « héros » qui a choqué l'Amérique. Au grand dam de ses producteurs, qui auraient préféré un « slasher » dans la bonne vieille tradition du cinéma gore, avec hémoglobine à la pinte et force détails macabres, le cinéaste a refait *Born to kill*, revu et corrigé par le documentaire. L'épouvante et l'horreur ne tiennent pas aux effets spéciaux, ni aux scènes de violence, qui sont assez rares en comparaison avec des films du même genre. Elles naissent plutôt de l'inquiétante étrangeté qui, se glissant sans cesse entre ce qui arrive et ce qui va suivre, porte le film souvent à la limite du supportable.

Ce qui dérange aussi, c'est que Henry, comme le personnage du roman controversé de Bret Easton Ellis, *American Psycho*, reste impuni à

la fin, comme si l'Amérique d'aujourd'hui servait de repaire à ce genre d'activité macabre. Il faut voir comment Henry choisit ses futures victimes, comme d'autres vont au marché. Mais ce qui dérange encore et surtout, c'est que *Henry* est un film inflexible, inattaquable, qui ne s'embarrasse pas des cautions morale, psychologique ou sociologique dont s'entoure habituellement le film de ce genre pour expliquer les gestes de l'assassin. Son personnage tue comme il respire, sans plaisir, sans raison, sans mobile: par pur instinct. Sans pour autant être la simple métaphore de l'animal à visage humain. Non. Du début à la fin, il reste humain, ni trop humain, ni pas assez, juste humain. Malheureusement pour nous.

Le film a profondément divisé le public américain, qui y a vu tantôt une apologie aveugle de la violence, tantôt son constat lucide. Comprenez qui pourra. Pour ma part, j'y vois la preuve incontestable que *Henry* est l'une de ces œuvres à double tranchant, qui nous tend à nos angoisses les plus primitives un miroir où elles viennent se dévoiler dans leur ambivalence native, irréductible. Coeurs légers et âmes sensibles, s'abstenir.

Sensations fortes!

Paule des Rivières

Disons-le tout de suite, je n'avais jamais mis les pieds au cinéma Imax, ni vu de film en 3D. C'est du sport. Un peu comme un manège à Terre des Hommes.

Les fleurs vous chatouillent le nez, le cougar va vous sauter à la figure et le torrent de feu qui s'échappe de la forge vous réduira en objet calciné d'une seconde à l'autre. Le spectateur a un mouvement de recul mais, en même temps, il est fasciné par la fameuse troisième dimension, accessible grâce aux lunettes magiques. Sensations fortes garanties.

Les producteurs d'Imax assurent que c'est la première fois dans l'histoire du cinéma que la technologie Imax propulse le téléspectateur « totalement » dans la troisième dimension. Ce n'est pas la première fois qu'Imax annonce un film en 3D mais le Vieux-Port de Montréal vient d'investir 1,4 million \$ pour l'achat d'un nouvel écran et de deux nouveaux projecteurs, qui permettent une syn-

chronisation électronique, d'où la 3D améliorée.

Présenté d'abord à l'Expo 90 d'O-saka, *L'homme et la bête* apporte un message écologique en ce sens qu'il nous fait voir la vie animale dans la région sauvage des Badlands, du sud de l'Alberta. Les caméras alternent entre l'environnement des animaux et celui du forgeron-sculpteur canadien William Lishman, qui sculpte les animaux que nous voyons, vivants, dans la nature. Opposition donc entre le travail de l'homme et celui des animaux, entre le feu de la forge et celui de la forêt. Le cinéaste Stephen Low signe le film, d'une durée de 27 minutes. C'est beau mais il ne faudrait pas que cela dure plus longtemps.

En seconde partie de ce programme double, un film sur *Les feux du Koweït*, qui n'est pas en 3D cellulaire, et qui donne une idée des nombreux miracles que les ingénieurs et autres travailleurs ont accomplis en éteignant les feux que Saddam Hussein avait allumés en quittant le Koweït, en furie.

FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

CITY OF JOY

Un film de Roland Joffe. Avec Patrick Swayze, Pauline Collins et Om Puri. Simultanément le 12 novembre.

La très sympathique histoire d'un médecin américain qui apporte son aide dans la transformation d'un quartier malfamé de Calcutta, instruisant les Indiens de la place les effets bénéfiques du regroupement des forces. Il réussit si bien sa tâche qu'il inspire ceux-ci à devenir l'antipathique « parrain » local. Plusieurs critiques ont dit qu'il s'agissait sans aucun doute de la meilleure performance de Swayze à ce jour.

ROCK'N NONNE

Une comédie dirigée par Emile Ardolino. Avec Whoopi Goldberg, Maggie Smith et Harvey Keitel. Simultanément le 10 novembre.

Une chanteuse de cabaret poursuivie par la mafia trouve refuge dans un couvent. Facile d'apprécier la différence dans les styles de vie et les résultats à l'écran sont fort réussis.

LE RETOUR DE JOE STARKEY

Film d'aventure de Thomas McGuane. Avec William Petersen, Lolita Davidovich, Rachel Ticotin et Jack Palance. Simultanément le 11 novembre.

Après des années d'absence, Joe Starling revient au ranch de sa famille où l'attendent plusieurs surprises. Son oncle, en charge de la ferme et des lots, s'entête à investir dans des histoires farfelues plutôt que de veiller à l'expansion de son ranch. Et le voisin tente par tous les moyens de s'approprier la terre.

À venir

Prince Lazure (18), Coyote (18), La solution ultime (18).

UNE INVITATION DE SUCO À UN CONCERT POUR LA SOLIDARITÉ

opus
cuatro



OPUS CUATRO
Groupe Vocal Latino-Américain de réputation Internationale en raison de la qualité de son interprétation et de son répertoire riche et varié.

- MUSIQUE FOLKLORIQUE D'ARGENTINE
- TANGO
- NOUVELLE CHANSON LATINO-AMÉRICAINE
- NEGRO SPIRITUALS

OPUS CUATRO a été fondé en 1968 et depuis, a réalisé plus de 4,500 concerts en Amérique, en Europe et en Asie.

Le Vendredi, 13 novembre à 20h00
au GESU 1202 Bleury
(métro Place-des-Arts)

Admission: \$15 et \$25

Pour information: SUCO 982-6555 / CAM 495-3708



VERSION FRANÇAISE
LE DAUPHIN 849-FILM
2306 Bleury est

VERSION ORIGINALE AVEC S.-T. ANGLAIS
CENTRE-VILLE 849-FILM
2001 Université métro McGill

tous les jours: 1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

DESJARDINS 849-FILM
BASILAIRE 1

PLUS UN COURT-MÉTRAGE
CONTE POUR PETITES FILLES SAGES
de Isabelle Poirant

"À ceux qui luttent pour demain"

Sur la terre

Comme un cil

Carmen Maura

Jean-Pierre CASSEL Didier BEZACE

Daniel MUSSEN André DELVAUX

dans un film de Marion Hansel

prima film

tous les jours: 1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

DESJARDINS 849-FILM
BASILAIRE 1

PLUS UN COURT-MÉTRAGE
CONTE POUR PETITES FILLES SAGES
de Isabelle Poirant

HARRISON FORD

BLADE RUNNER

LE MONTAGE DU RÉALISATEUR

VERSION FRANÇAISE

tous les jours: 1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

BERRI 849-FILM
1200 rue St-Denis

CONFESIONS D'UN BARJO

HYPOLITE GIRARDOT

ANNE BROCHET

RICHARD BOHRINGER

sam. et dim.: 1:10 - 5:00 - 9:10

semaine: 5:00 - 9:10

CENTRE-VILLE 849-FILM
2001 Université métro McGill

"À VOIR ABSOLUMENT!"

— Francine Laurendeau. LE DEVOIR

CANNES 1992

GRAND PRIX DU JURY

ET PRIX OECUMÉNIQUE

LE

VOLEUR D'ENFANTS

Avec ENRICO LO VERSO, VALENTINA SCALVO, GIUSEPPE IRACITANO, FLORENCE DAREL, MARINA GOLOVINE. Scénario de GIANNI AMELIO. SANDRO PETRAGLIA, STEFANO RULLI. Producteur exécutif ENZO PROCELLI. Coproducteur BRUNO PESIERI. Producteur ANGELO RIZZOLI.

UN FILM DE GIANNI AMELIO

tous les jours: 2:00 - 5:00 - 7:20 - 9:40

DESJARDINS 849-FILM
BASILAIRE 1

CITE

MAJOLINI DISTRIBUTION

★ (LE CROQUIS DÉTENDU)

Le retour attendu de *Violette Leduc*

Le Théâtre d'Aujourd'hui reprend la pièce de Jovette Marchesseault dans une mise en scène de Martin Faucher

Gilbert David

CRÉÉE EN 1981 par le Théâtre expérimental des Femmes, *La Terre est trop courte*, *Violette Leduc*, de Jovette Marchesseault, se dirige vers un premier test de relecture qui décidera pour une période indéfinie, qu'on le veuille ou non, de sa place dans le répertoire québécois contemporain.

L'initiative en revient au Théâtre d'Aujourd'hui qui, on le sait mal, a modifié son mandat originel depuis qu'il est dirigé par Michelle Rossignol. À partir, donc, de la saison 1989-1990, au moins une des productions de cette compagnie vouée à la dramaturgie québécoise de création a été puisée dans le corpus d'oeuvres

dramatiques déjà créées au Québec, pas forcément au seul Théâtre d'Aujourd'hui d'ailleurs.

Ainsi, *Les Grands Départs*, de Jacques Languiand, et *Panique à Longueuil*, de René-Daniel Dubois, en 1989-1990, *Votre fille Peuplesse par inadvertance*, de Victor-Lévy Beauhieu, en 1990-1991, et *La Trilogie des Brassard*, de Michel Tremblay, la saison dernière, ont côtoyé une majorité de pièces inédites, avec le souci exemplaire d'entremêler l'ancien — rien, dans la dramaturgie québécoise qui compte, n'est jamais si lointain dans le temps d'où mes guillemets — et le tout nouveau.

Voici donc venu le tour de *La Terre est trop courte*, *Violette Leduc*. Onze ans nous séparent de cette oeuvre, la troisième pièce de l'au-

teure des *Vaches de nuit* (1979) et de *La Saga des poules mouillées* (1981). Jovette Marchesseault, qui est aussi peintre, sculpteure et romancière, s'est distinguée au théâtre par son approche librement biographique du destin de certaines femmes, écrivaines ou artistes, rebelles et souvent humiliées, combatives et scandaleuses, comme Gertrude Stein, Anaïs Nin et Emily Carr.

Violette Leduc s'inscrit parfaitement dans cette lignée avec une oeuvre qui ne craint pas d'exhiber les stigmates d'une existence difficile, en butte à l'incompréhension de son entourage familial puis conjugal, et face aux résistances d'une société littéraire française, dominée par une caste mâle encore insensible aux univers féminins. Ce n'est que tardi-

vement que l'auteure de *L'Affamée* (1948) a connu une audience à la hauteur de son talent, avec notamment sa trilogie autobiographique : *La Bâtarde* (1964), *La Folie en tête* (1970) et *La Chasse à l'amour* (1973).

C'est à Martin Faucher qu'a été confiée la mise en scène de cette pièce qui prendra l'affiche à compter du 13 novembre et qui nous entraîne, à la suite de Violette Leduc, dans le milieu littéraire parisien d'après-guerre, parmi les figures célèbres que sont Jean Genet, Maurice Sachs, Nathalie Sarraute et Simone de Beauvoir, sans que Marchesseault ait voulu traduire à la lettre l'identité « réelle » des créatures qu'elle a convoquées. Un tel choix dramaturgique, qui tient du montage de citations tirées des oeuvres de Leduc et

qui y pige sans fausse honte tout en inscrivant ce matériau dans un monde fantasmagorique saisissant, a son importance dans le contexte d'une démarche dont les préoccupations ont toujours été franchement féministes, alors qu'il faut bien constater que l'époque actuelle vit un flottement certain face à tous les militantismes purs et durs...

De Poi Pelletier, qui en a signé la création, à Martin Faucher, qui vient tout juste d'avoir 30 ans, l'occasion sera belle en effet de faire retour sur une écriture qui, au-delà de son point de vue identifiable, propose également une vision dramaturgique qui privilégie la puissance évocatrice des mots et qui appelle une représentation ouverte aux dimensions symboliques et jamais loin d'un onirisme déréalisant.

Comment le jeune metteur en scène a-t-il abordé l'espèce de contrat compassionnel que propose *La Terre est trop courte*, *Violette Leduc*? « Il ne s'agissait surtout pas de faire dans la veine des *Grands Esprits*, prévient-il. J'avoue que le texte m'a d'abord profondément effrayé... Mais la rencontre que j'ai eue avec Jovette Marchesseault m'a convaincu de la nécessité de mettre l'accent sur la bestialité de l'univers de Violette et surtout pas sur le mythe de l'artiste martyre et incomprise. À partir de là, j'ai pu faire des coupures, en me disant qu'une pièce, après avoir été créée à une époque donnée, peut très bien se soumettre à l'épreuve du temps et être approchée à nouveau en toute liberté. »

Concrètement, Martin Faucher s'est inspiré de tableaux expressionnistes allemands et de la musique de Stravinski comme éléments déclencheurs de son imaginaire scénique. « Je m'aperçois que, dans mon travail de metteur en scène, j'ai toujours besoin de m'approprier l'oeuvre à partir de mon propre environnement quotidien, de ce que j'écoute chez moi ou de ce qui m'attire dans l'art moderne. Bien sûr qu'on n'entendra pas du Stravinski et qu'il n'y aura pas de toiles expressionnistes dans la réalisation finale, mais ce sont là des leviers qui me permettent d'aller ailleurs et de provoquer la naissance d'images. Par exemple, j'ai fantasmé un tableau de la pièce en m'imaginant des personnages nus sous des manteaux de fourrure, qui viendraient agresser Violette... Peu importe, finalement, s'il n'est pas possible de garder cette image, pour des raisons de budget ou pour d'autres raisons, parce que le fait même de l'avoir rêvée me permet d'aller plus loin. »

Le metteur en scène a aussi été frappé par le courage extrême de Violette Leduc qui s'est acharnée à écrire dans la pire adversité. « S'accomplir elle-même pour Violette, avance Faucher, réclamait qu'elle se consacre à l'écriture. Et si son ma-

sochisme l'écoeure, elle n'a pas vraiment d'autre choix que d'aller au bout d'elle-même. Pour moi, cette pièce exprime une profonde quête d'amour à travers laquelle Violette cherche comment vivre avec ses pulsions de création et ses désirs. En ce sens, comme homme de théâtre, je ne crois pas avoir à rendre des comptes au mouvement féministe, dont je suis par ailleurs tributaire, ce qui ne m'empêche pas de constater que les fantasmes féminins font encore peur... L'érotisme particulier de Leduc a d'abord été jugé obscène. Mais est-ce que les femmes comme elle ne sont pas plus courageuses à travers leur vulnérabilité même? Il n'y a pas un homme qui aurait pu écrire le texte de Marchesseault. Et c'est tant mieux! »

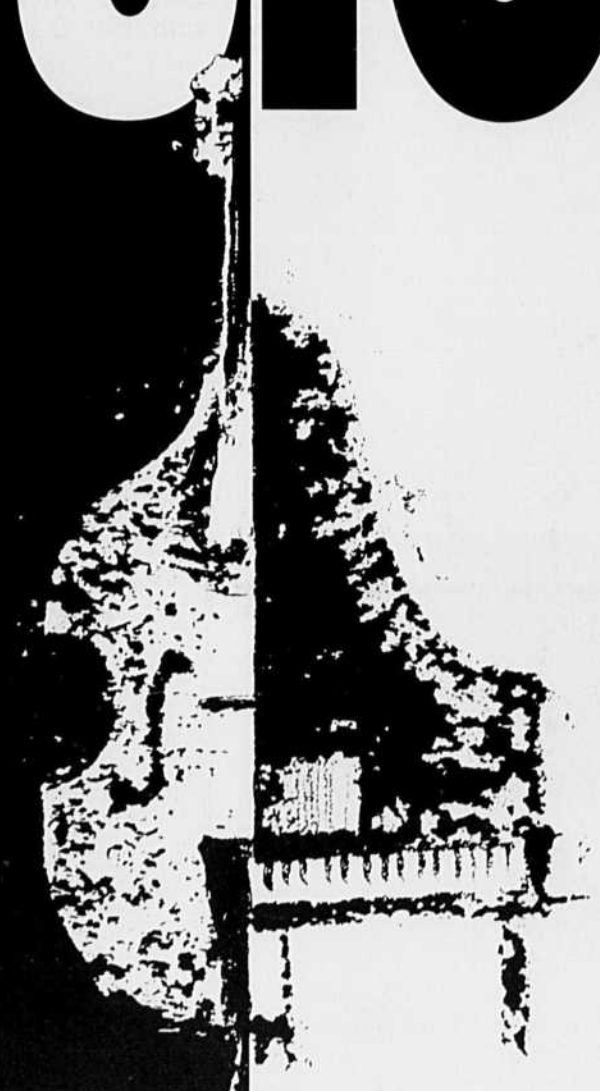
L'approche de Faucher se place dans la perspective de la subjectivité du personnage de Violette Leduc, animal traqué que ceux qui l'entourent veulent piéger, comme Gabriel, son mari, ou approivoiser comme s'y essaie Nathalie Sarraute. Le personnage de Genet, par exemple, mérite qu'on s'y attarde, parce que sa brutale misogynie pourra étonner sinon choquer. « Dans la pièce, Genet se montre impitoyable envers Violette, commente le metteur en scène, mais il ne faut pas en juger selon une opposition homme-femme, ce qui serait simpliste. Ce tableau montre plutôt une relation de maître à élève alors que Genet, en affirmant que l'écriture n'est que sexualité, pousse Violette à écrire avec son sexe et à ne pas censurer son geste d'écrivain. C'est une scène très révélatrice de ce qui hante Violette, elle qui est par ailleurs fascinée par la fausseté féminine et qui est si attirée par le luxe. »

Cette production attendue qui attire l'attention à cause de cette rencontre annoncée entre un jeune loup de la génération post-féministe et une auteure importante dont l'imaginaire plonge dans les couches sédimentées de l'expérience créatrice des femmes, aligne une distribution impressionnante. Après la regrettable Luce Guilbeault qui avait créé le rôle, Christiane Proulx jouera Violette, un rôle fait sur mesure pour cette solide comédienne. Autour de celle-ci graviteront, dans le décor signé David Gaucher, Eric Cabana (Jean Genet), René Gagnon (Maurice Sachs), Monique Joly (Mère de Violette et Clara Malraux), Jacques Lavallée (Gabriel et un psychanalyste), Hélène Mercier (Hermine et Nathalie Sarraute) et Lise Roy (Simone de Beauvoir). Avec, en plus, Mérédith Caron aux costumes (17 bien comptés) et Michel Beaulieu aux éclairages, cette production réunit de grands atouts qui font espérer un rendez-vous majeur de la première moitié d'une saison théâtrale aux réussites encore trop rares.

Le
JAZZ
et le **FM**
de Radio-Canada

UN DUO EN

FUSION



L'événement
JAZZ SUR LE VIF "EN FOLIE"
Du 10 au 15 novembre
En provenance de la maison de la culture Frontenac à Montréal

**MARDI
MERCREDI
JEUDI
VENDREDI**

**SAMEDI
DIMANCHE**

22h30
PAULO RAMOS GROUP
CONTREVENT
OLIVER JONES TRIO
DENSIL PINNOCK

22h
QUINTETTE NORMAND GUILBEAULT
ORCHESTRE DE JAZZ
ANDREW HOMZY

Réalisation: Daniel Vachon

SRC
Réseau FM stéréo

Écoutez
la différence

CBJ-FM 100.9
Chicoutimi

CBAL-FM 98.3
Moncton

CBF-FM 100.7
Montréal

CJBR-FM 101.5
Rimouski

CBOX-FM 102.5
Ottawa-Hull

CBV-FM 95.3
Québec

CJBC-FM 90.3
Toronto

**I MUSICI
DE MONTRÉAL**
ORCHESTRE
DE CHAMBRE

directeur artistique
YULI TUROVSKY

nt northern
radio com

PRÉSENTE LA
SAISON 1992-1993

Victor Schultz, violon

Corelli: *Concerto grosso, op. 6, no 2*

Mercure: *Divertissement pour orchestre à cordes*

Leclair: *Concerto pour violon en la mineur op. 7, no 5*

Tartini: *Concerto pour violon en mi mineur, D.56*

Tchaikovsky: *Album pour enfants, op. 39*

Le jeudi 19 novembre 1992, 20h00

Salle Pierre-Mercure, 300, boul. de Maisonneuve Est (Métro Berri-UQAM)

Billetterie: 844-2172

Prix: 22 \$ / 14 \$ (Taxes incl.)

Radio Québec

L E S B O N N E S



SUPPLÉMENTAIRE
DIMANCHE, le 15 NOVEMBRE à 15 h30

MISE EN SCÈNE: RENÉ RICHARD CYR, AVEC ANDRÉE LACHAPPELLE, DIANE LAVALLÉE ET ADELE REINHARDT

**ESPACE
GO
THÉÂTRE**

GENET

DU 13 OCT AU 14 NOV 1992 • 5066, RUE CLARK, RÉSERVATIONS: 721-5381 OU RÉSEAU ADMISSION: 790-1245

La dame à l'accordéon

Danielle Martineau & Rockabayou

Spectacle présenté dans le cadre du Coup de cœur francophone, à l'auditorium du cégep Maisonneuve. Ce soir, 9 novembre à 20h.

Pascale Pontoreau

IL Y A DES FEMMES qui angoissent à la simple idée d'avoir un jour 40 ans. Et puis, il y a des femmes qui embellissent dès qu'elles sentent la quarantaine du coin des rides. Danielle Martineau se contente de vivre. La sagesse bien assise, l'accordéon sous le bras, elle a profité de ses 40 printemps pour se taper une deuxième vingtaine. Forte de son éducation classique, de son vagabondage au gré des expériences et de son passé avec le groupe Joséphine qui tâtait du folklore cajun, Danielle Martineau se paye la traite et repart dans une carrière solo accompagnée des 4 musiciens de Rockabayou.

Le moins que l'on puisse dire c'est que Danielle Martineau ne perd pas de temps. Il y a un an elle vendait sa maison de Québec, vendait chum et enfants maintenant autonomes et venait tenter sa chance dans la métropole. Elle s'est créé l'espace nécessaire à la réalisation de ses désirs. Et un an plus tard, elle s'est trouvée des musiciens, a enregistré un album réalisé par les Productions Bros et ne compte plus ses prestations sur les scènes du Québec et de l'Ontario. « J'ai pris mon temps mais maintenant je sais ce que je veux, à 20 ans je ne savais pas », explique-t-elle. « J'ai appris à ne pas gaspiller mon énergie. »

Pourtant son parcours demeure marginal. Dans les années 70, elle traîne aux côtés de son mari médecin dans le coin de Gagnon, ville minière disparue depuis quelque part au nord de Sept-Île. Animatrice dans des centres de réinsertion pour jeunes filles avortées, elle découvre la danse folklorique. Qui dit danse dit musique et de fil en aiguille, Danielle Martineau découvre le répertoire traditionnel. « Ce genre de musique fonctionne beaucoup par intuition, hors des cadres académiques. Et particulièrement la musique cajun qui se joue à l'envers du bon sens ! Au lieu de



Danielle Martineau

PHOTO JONATHAN WENK

pousser l'accordéon, on le tire. C'est souvent atonique, ça ne cherche jamais la mélodie, ça la suggère. Il n'y a pas de règle. »

Même si avec son style qui court du cajun traditionnel au folk plus américain avec quelques pointes rock surprend les amateurs de rangements serrés — « Les disquaires ne savent absolument pas où nous mettre ! », rigole-t-elle — elle ne cherche absolument pas à se gagner des adeptes. Elle fait ce qu'elle sent loin des contraintes commerciales, tant mieux si ça plaît ! Elle suit son

petit bonhomme de chemin d'auteur-compositeur-accordeoniste-chanteuse, et jusqu'à présent, le succès lui sourit.

Mieux connue dans les régions anglophones — elle a participé à deux WOMAD à Toronto et a fêté Montréal de la capitale ontarienne — selon elle plus ouvertes à ce genre musical et plus ouvertes à toutes nouveautés aussi expérimentales soient-elles, Danielle qui chante exclusivement en français, entend bien se diversifier. Elle a d'ailleurs plein de surprises qui dorment dans le fond

d'une poche pour un nouvel enregistrement prévu l'hiver prochain.

Actuellement, la dame à l'accordéon apprend la composition assistée par ordinateur, un moyen comme un autre d'explorer de nouvelles avenues sans trop exiger des musiciens. « Je ne sais pas encore où je me dirige, je tatonne à droite à gauche. Tu ne peux pas demander à tes musiciens d'embarquer dans ce genre de démarche. En ce sens, l'ordinateur, que je découvre complètement, devient un outil précieux. »

D'autant que les violoniste Michael Ball, guitariste et bassiste Jason et Scot Lang et le batteur Philippe Brochu de Rockabayou doivent s'attendre à toute éventualité. Le style qu'ils interprètent est largement sujet à variations et improvisation. Quant à Danielle, elle aimerait ultimement réussir l'amalgame entre de la musique traditionnelle québécoise et un rock à la Jimi Hendrix ! La différence notable avec un artiste comme Michel Faubert qui travaille dans la même veine repose sur les compositions personnelles de Danielle Martineau, Faubert restant essentiellement un interprète du répertoire.

Dans le cadre du Coup de cœur francophone, en première partie de Steve Faulkner avec qui elle a déjà travaillé, Martineau et ses Rockabayou présenteront surtout le matériel de leur microsillon. Un album éponyme qui associe folklore cajun — écoutez bien le froitrot et Zachary Richard devrait vous apparaître en rêve ! — et ballades plus empreintes de la touche québécoise. Les textes des chansons s'inscrivent en droite ligne de celles des poètes modernes que sont les Richard Desjardins ou Dan Bigras. Y'a pas qu'à l'amour dans la vie, la misère ça existe aussi, et Danielle Martineau n'y va pas par quatre chemins dans « La fête à Montréal » qui nous rappelle combien les millions dépensés tout l'été coûtent cher dans les portes monnaie populos.

À l'image des ménestrels, Danielle Martineau entend colporter la Vie tout au long de son chemin. Et l'actualité prend des atours bien séduisants quand elle est traduite par une voix si sincère et qu'elle est mise en musique avec luxe varié. Au fait, l'actualité mérite-t-elle traitement si généreux ? Une chose est sûre, Danielle Martineau et ses Rockabayou méritent qu'on s'y frotte l'oreille !

La vie est injuste !

Reviens mauvais garçon !

Pierre P. Belmar. BMG-Québec.

PIERRE P. Belmar, parce sa musique ne se réduit à aucun créneau radiophonique, est condamné à la marginalité. *Reviens mauvais garçon !* va pourrir dans des boîtes chez BMG-Québec, et la vie est drôlement injuste. Remarquez bien, il ne s'agit pas d'un chef d'œuvre méconnu, mais tout simplement d'un album bougrement sympathique et bien fichu qui mériterait mieux que de crever avant d'avoir commencé à vivre. Belmar, l'ancien punk du groupe Danger (1977), frère de Paulo et Dédé, les rock'n'rappeurs de Dédé Traké, a une culture musicale étonnante pour un gars qui a longtemps dû s'époumoner pour les usagers du métro McGill. Il y a de tout entre les notes de ses chansons country-folk-rockabilly, du Claude Gauthier, du Dylan, du Hugues Aufray, du Springsteen, du Vilain Pingouin, du Boston et même un peu de Johnny Farago dans le refrain très *Blue Christmas* de *Il est si doux*, ce qui n'est pas un défaut. Belmar a du cœur et du cran, et son album lui ressemble.

The Yardbirds

Little Games Sessions & More EMI Legends Of Rock'n'Roll Series

L'étrange et fascinant double-compact *Little Games Sessions & More* correspond à la dernière phase de l'aventure successivement rhythm'n'blues, pop et psychédélique des Yardbirds, coïncée entre le départ de Jeff Beck (mars 1967) et celui de Jimmy Page (juillet), qui s'achève avec la mort du groupe et la naissance des New Yardbirds, alias Led Zeppelin. Le sublime (*You Stole My Love*, un brillant exemple de garage-rock psychédélique, y côtoie le ridicule (*I Remember The Night*), le pop bonbon (*Ha Ha Said The Clown*) y alterne avec le pop satirique à la Ray Davies (*Little Soldier Boy*), et le vieux r'n'b efficace (*Drinking Muddy Water*) s'y frotte au *flower power* planant (*Glimpses*). On sent nettement Led Zep poindre dans *White Summer*, surtout la version acoustique inédite fournie ici — huit des 36 titres sont inédits, cinq autres jamais parus en Amérique — dont Page tirera la substance de *Black Mountain Side* et *Over The Hills And Far Away*, futurs classiques du dirigeable. Très inégal, exhaustif jusqu'au remplissage, mais d'une pertinence historique indéniable, ce mini-coffret concerne avant tout les amateurs de chaînons manquants.

George Thorogood and the Destroyers

The Baddest of ... EMI (Capitol)

Sondage-maison : nommez un show de rock à Montréal où le son était tellement fort que vous avez dû sortir de la salle ? Deux fois sur trois, on

m'a répondu : celui de George Thorogood. Mais lequel ? Celui de l'Auditorium Le Plateau ou celui du Spectrum ? Là-dessus, autant d'avis partagés que de tympanes défoncées. Cet album à la gloire du boogie obèse, de la guitare *slide* graisseuse et de la contenance au litre résume quinze ans de rock'n'roll qui pèse sur la suce. Au programme, rien que des tord-boyaux : du Chuck Berry (la méconnue *From Louie To Frisco*), du John Lee Hooker (l'ode aux loyers en souffrance *One Bourbon, One Scotch, One Beer*), du Robert Johnson (*I'm A Steady Rollin' Man*), du Hank Williams (*Move It On Over*) et du Thorogood trois étoiles (*Bad To The Bone*).

— Sylvain Cormier

Third World

Committed, PolyGram

Pour les amoureux du Third World de la première heure, *Committed* frise le sacrilège. Finie la belle époque du reggae langoureux qui fleurait la Jamaïque de leurs rêves. L'ère est aux nouveaux maîtres du reggae largement influencé par les courants *dance music* et rap américains. Third World parvient à maintenir l'équilibre sans trop se dénaturer grâce à de forts relents *funk* particulièrement présents dans des pièces comme *Living For The Sunshine*, sur laquelle vous n'oublierez pas de déguster l'harmonica et le piano, ou le retour de la bonhomie spontanée entendue dans *Don't Wanna Lose This Feeling* (qui porte bien son nom !) et *Makebelieve*. Les nostalgiques devraient en être confondus.

Third World

96 Degrees In The Shade, Island (réédition)

Que ceux qui entrent en transe à la moindre bouffée de cannabis et se bercent de reggae comme d'autres se gavent de chocolat à la moindre chute de libido osent avouer qu'ils n'ont pas un jour hurlé à tue-tête le *96 Degrees In The Shade* de Third World. Un morceau qui vient des trilles de Richie, Willie, Ibo, Rugs et Cat, qui ont fréquenté un Bob Marley au faite de sa gloire. Un morceau (*1865* de son vrai titre) inspiré des révoltes des esclaves affranchis officiellement depuis 31 ans, à la suite des émeutes soulevées par Paul Bogle pendant la seconde moitié du 19e siècle, qui ont changé le paysage social jamaïcain.

L'album, qui a été réalisé en 1977, fait partie d'une série de rééditions produites par la compagnie Island et son étiquette reggaeisante Mango. Parmi la vingtaine de titres de la série, sur les tablettes depuis plusieurs mois déjà, celui de Third World est incontournable, surtout si le vinyle du vôtre agonise.

— Pascale Pontoreau

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS GALA

Sergiu Comissiona, chef
Mark Zeltser, piano

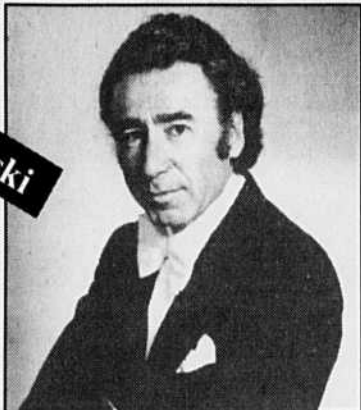
Mardi 10 et mercredi 11 novembre, 20h00

TCHAIKOVSKI: Roméo et Juliette
TCHAIKOVSKI: Concerto pour piano no 1, opus 23
TCHAIKOVSKI: Symphonie no 2 «Petite Russie», opus 17

Commanditaire 10 novembre: Produits Forestiers Canadien Pacifique Limitée

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

Concert Tchaïkovski



LES CONCERTS BANQUE ROYALE

Baroque et Classicisme
Salvatore Accardo, chef et violon

Mardi 17 et mercredi 18 novembre, 19h30
Basilique Notre-Dame

ROSSINI: L'Italiana in Algeri, ouverture
VIOTTI: Concerto pour violon no 22
MOZART: Symphonie no 38, K. 504 «Prague»

BILLETS: 8,75\$ 15,50\$ 25,00\$ (taxes incluses)



LES CONCERTS AIR CANADA

Richard Hoenich, chef
Stewart Goodyear, piano

Mardi 24 et mercredi 25 novembre, 20h00

NIELSEN: Maskarade, ouverture
GRIEG: Concerto pour piano, opus 16
GRIEG: Suite Holberg, opus 40
ALFVEN: Rhapsodie suédoise no 1
SIBELIUS: Finlandia, opus 26

Co-commanditaire: Succession J.A. DeSève

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 26,00\$ 35,50\$

LES CONCERTS GALA

Robert Shaw, chef
Henriette Schellenberg, soprano
Martha Hart, mezzo-soprano
Karl Dent, ténor
Clayton Brainerd, baryton
Le Choeur de l'OSM, Iwan Edwards, dir.

Lundi 30 novembre et mardi 1er décembre, 20h00

BEETHOVEN: Missa solennis

Commanditaires 30 novembre: POSTE MAIL

1er décembre: C&L Laliberté Lancôt Coopers & Lybrand

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM, 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS, 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts en sus)

Concerts et Opéra Québec International inc. présente en co-production avec:

SRC

Mario Duchemin pianiste

«Un pianiste au talent peu commun»
The Gazette, Montréal
«Un jeu qui respire, une technique précise, une exécution remarquable»
Berliner Morgenpost, Berlin

Mardi, 17 novembre, 20h
BILLETS: 15\$

CHOPIN 12 études Opus 10
Scherzo No 2
MOREL Étude de sonorité No 2
LISTZ Sonate en si mineur

Cinquième salle
Place des Arts
Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service,
Redevance de 1,25 \$ (+ taxes)
sur tout billet de plus de 10 \$.

SONART
pour les musiques invisibles

La rentrée permanente
la musique qui écoute sur CD



BRÉGENT • BOUDREAU/DUGUAY
Atlantide • Golgot(h)a
Contes radiophoniques

SONART & empreintes DIGITALes
À PRIX RÉDUIT EN NOVEMBRE
CHEZ LES DISQUAIRES AUDACIEUX

empreintes DIGITALes
La rentrée continue
l'électro, une musique qui dure



FRANCIS DHOMONT
Mouvances-Métaphores
Voyages au bout de l'oise

78e des 8 compacts
pressés d'audace

MUSIQUE en tête

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

NOVEMBRE

12 QUÉBEC-CANADA
ARRAYMUSIC à la SMCQ
Un panorama de musique canadienne
Des créations de Christopher Butterfield et Michel Gonneville
Judi 12 novembre, 20h, salle Pierre-Mercure
Réservations : 524-4526 BILLETS: 19\$, 11,50\$

16 PRO MUSICA
LE QUATUOR STAMITZ de Prague
Oeuvres de Haydn, Dvorak, Smetana
Lundi 16 novembre, 20h, salle Maisonneuve de la Place des Arts
BILLETS: 20\$, 15\$ (ét. 10\$) taxes incl. plus frais redevance PDA Pro Musica : 845-0532
Place des Arts : 842-2112 Avec la collaboration de HOECHST et CELANESE

23 SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE MONTRÉAL
Concert hommage à Pierre Péladeau par la Fondation de l'UQAM
Beethoven: Consécration de la maison, Concerto no 1 pour piano
Dvorak : Te Deum
Solistes : Pierre Jasmin, piano, Colette Boky, soprano, Joseph Rouleau, basse, Choeur de l'UQAM
Direction : Miklos Takacs
Lundi 23 novembre, 20h
BILLETS en vente au guichet : Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est Renseignements : 844-2172

27 L'ENSEMBLE ARION
Concert de musique ancienne aux instruments d'époque
LES PLAISIRS DU PARNASSE
Oeuvres de Couperin, Charpentier, Hotteterre, de La Barre
Vendredi 27 et samedi 28 novembre, 20h
Salle Redpath de l'Université McGill
BILLETS : 18\$ et 12\$ Billetterie Articulée : 844-2172
Une coproduction de Radio-Canada MF

Association des organismes musicaux du Québec
EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR
ET
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

Le lion est mort ce soir

Songs of Freedom

Bob Marley, Island.

Bob Marley

Stephen Davis. Aux éditions Lieu commun (1991)

Pascale Pontoreau

11 MAI 1981. Pendant que les foules françaises en liesse fêtent la récente arrivée de François Mitterrand au pouvoir, la foule jamaïcaine en deuil pleure la mort de son héros national. Robert Nesta Marley, Bob de son petit nom, vient de s'éteindre à 36 ans dans un hôpital de Miami d'une tumeur cancéreuse au cerveau et d'un double cancer aux poumons et à l'estomac.

Il meurt quelques mois après un dernier concert donné à Pittsburgh dans le cadre d'une tournée américaine alors qu'il se sait condamné. Il meurt sans laisser de testament. Il meurt abandonnant sa femme Rita, sa mère Cedella, ses neuf enfants (reconnus), les Wailers, ses amis, ses ennemis, l'empereur Haile Sélassié I d'Éthiopie à l'origine du renforce-

ment du mouvement rasta, le premier ministre jamaïcain Edward Seaga, le leader de l'opposition Michael Manley et ses millions d'admirateurs.

Rita se retrouve à la tête de l'empire laissé par Bob Marley. Tuff Gong sa maison de production à Kingston, les studios à Nine Miles, le village d'où il est originaire. Les droits de dix albums réalisés pour le compte d'Island et de son gourou Chris Blackwell, plus ceux de tous les « singles » produits dans une dizaine de maisons différentes. De cet héritage inattendu résulte une série de querelles intestines qui mèneront Rita devant les tribunaux. Island ayant récupéré son matériel original a fêté la victoire en sortant un luxueux coffret de quatre disques compact prioritairement destiné aux néophytes même si la présence de plusieurs inédits devrait combler les amateurs inconditionnels.

Bien sûr la question demeure : un coffret doit-il se composer exclusivement d'extraits inédits ou au contraire rassembler en une même série les oeuvres majeures d'un ar-

tiste ? Island a cherché à contenter tout le monde en présentant *Songs of Freedom* qui réunit 78 morceaux dont une dizaine d'inédits, quelques versions « 12 pouces », plusieurs enregistrements en concert et bien sûr tous les incontournables de vingt ans de carrière qui à eux seuls subliment le génie du « Lion » comme on le surnommait.

Chacun des disques suit la chronologie artistique de Marley, le premier couvrant la période 1962-1970, le second 1971-1975, le troisième 1976-1978 et le dernier s'attachant aux deux dernières années 1979 et 1980. Il apparaît clairement que le décapage a trahi l'importance du répertoire établissant des priorités fidèles aux succès reconnus de Marley.

Génie peut sembler un peu fort à tous ceux pour qui le reggae demeure une musique de drogués hautement répétitive à tendance soporifique. Qu'ils écoutent donc « African Unite » (1979), « Could You Be Loved » (1980) ou « Exodus » (1977) dans leur version allongée, avant de parler. Au cours du temps, le style de Marley s'est aiguisé. Parti du ska en vigueur dans les ghettos de Kingston, il a exploré les avenues que lui offrait le rythme ternaire du reggae essence oubliée de l'Afrique, mélange des Caraïbes et des courants rock américains.

C'est au fond d'une ruelle de Trench Town — qui donnera le « Trench Town Rock » de 1971 repris dans la compilation dans une version inédite — que Bob Marley gratouille sa guitare avec ce grand slack de Peter McIntosh qui deviendra Peter Tosh et ce petit rigolo de Bunny Livingston, Bunny Wailer par la suite. Les Wailing Wailers vivront le temps de courir les maisons de disque persuadés de la qualité de ce qu'ils jouaient. En 1972, Chris Blackwell un blanc jamaïcain qui a mis sur pied Island Record quelques dix ans auparavant, rencontre les trois rude boys au cours du tournage du film « The Harder They Come » dans lequel joue un autre poulain de Blackwell déjà célèbre, Jimmy Cliff.

Blackwell enrôle Bob Marley dans son écurie et en 1973 sort des presses jamaïcaines le premier *Catch A Fire* avec Bob aux voix Peter à la guitare, Bunny aux percussions et trois autres musiciens aux claviers, basse et batterie. Bob Marley et les Wailers étaient lancés en pâture sur une scène qui devint vite internationale. En 76, Marley expliquera son succès dans un magazine musical américain de la sorte : « Les jeunes Blancs ont perdu leurs héros : Jagger est devenu un onctueux pantoufflard, et même Lennon n'a plus grand chose à dire. Et voilà que débarque ce type avec sa coiffure de fou, qui parle de brûler et de piller, d'éducation lavage de cerveau, d'aimer ses frères et de fumer de l'herbe. Le rêve con-

tinué. »

Parce que Marley n'est pas qu'une brèche dans la suprématie musicale américaine. Il met la Jamaïque sur la carte du monde, il modernise toutes les traditions musicales en leur donnant un véritable coup de fouet, il met de l'avant une religion inconnue ailleurs que dans les ghettos. Une religion qui choque la bonne société qui voit dans les dread locks une hygiène douteuse et dans la ganja une substance illicite qui provoque les pires troubles.

Oui, Bob Marley fumait « spliff » sur « spliff », se laissait pousser des dread qui atteignirent 70 cms, mangeait végétarien, suivait à la lettre les principes rastafari, aimait avoir un droit de regard sur les jolies femmes et jouait quotidiennement au soccer. Mais tout ça c'est l'anecdote, le petit bout de la lorgnette qui met de côté tout une veine de l'histoire de la musique populaire qu'a ouvert Marley. C'est oublier les performances scéniques de Bob et des Wailers. C'est oblitérer des textes engagés qui vantaient autant l'amour que la révolte des faibles et la fin des suprématies. À ce titre, on peut se demander comment les rastas ont-ils toujours voué un culte à Haile Sélassié, dictateur notoire et on ne peut plus sanguinaire, eux qui prônent essentiellement la non-violence et le droit des masses.

Alors quand on écoute *Songs of Freedom* on pense à la petite et à la grande histoire de Marley. Moment d'extase, une voix, une guitare acoustique pour un pot-pourri qui regroupe « Guava Jelly » et « This Train » « Stir It Up » et le pathétique « I'm Hurting Inside ». Les oreilles tressaillent en entendant la version lente et profonde de « No Woman No Cry » enregistrée au Roxy de Los Angeles en 1976. Enfin comment ne pas s'émouvoir de « Redemption Song » qui a clôturé le concert de Pittsburgh et la carrière de Marley le 23 septembre 1980 et qui termine aussi le coffret de Island/Tuff Gong.

Après cette dithyrambique ovation, tout le monde aura compris l'intérêt que je porte à Bob Marley, personnage dont j'ai découvert la vie grâce au livret complet qui accompagne le coffret et à l'excellente biographie de Stephen Davis écrite en 1983 et traduite l'an passé pour la plus grande joie des francophones. Les photos qui illustrent le livret retracent les différentes étapes des vingt ans de carrière du chanteur... jusqu'aux dread-locks que l'on voit pousser ! Alors si vous n'avez pas la patience de retrouver les vinyls originaux des *Catch A Fire*, *Natty Dread*, *Survival*, *Uprising*, *Legend* et les autres, que votre table tournante a rendu l'âme ou que vous décidez enfin de surmonter vos préjugés pour écouter un brin de reggae, *Songs of Freedom* devrait en satisfaire plus d'un.



BY MICHEL BERGER
LUC PLAMONDON
TIM RICE
WITH
KIM CARNES • CELINE DION • MATT & LUKE GOSS • NINA HAGEN
TOM JONES • PETER KINGSBERY • CYNDI LAUPER
KEVIN ROBINSON • RONNIE SPECTOR • WILLY DE VILLE

Un Starmania de série B

Tycoon

Opéra-rock de Michel Berger, Luc Plamondon et Tim Rice
Epic, Sony Musique

Sylvain Cormier

ON A FAIT GRAND CAS ces derniers mois de *Tycoon*, le pendant britannique du monumental *Starmania*, l'oeuvre-clé de Luc Plamondon et du regretté Michel Berger, l'opéra-rock dont les nombreuses productions, les chansons à succès et le passé glorieux ont marqué le paysage musical franco-québécois des quinze dernières années. On s'est dit : c'est formidable, l'ascenseur est enfin renvoyé, au tour des Anglais d'adapter nos oeuvres. Pas de quoi pavoiser, en vérité. Alors que *Starmania* était la comédie musicale de notre courte histoire, *Tycoon* est une affaire mineure. De seconde zone. De série B.

Si les Sting, Sinéad O'Connor, Bono Vox, Elton John, Madonna, Phil Collins et autres Peter Gabriel s'étaient précipités sur les rôles comme sur du bon pain, il y aurait de quoi se pêter les bretelles. En lieu et place, on n'a pas pu trouver mieux que des vedettes d'hier et d'aujourd'hui, des Kim Carnes, des Cyndi Lauper, des Tom Jones et des Nina Hagen qui s'accrochent à toutes les bonnes occasions dans l'espoir de relancer des carrières stagnantes, sinon moribondes. Si l'on considère que l'incontournable Celeste Dionn (sans accent aigu

pour les Anglos), notre sous-Mariah Carey nationale, est la plus actuelle des interprètes recrutés, on mesure le manque à gagner d'une telle distribution. À l'époque du premier *Starmania*, Diane Dufresne, Claude Dubois, France Gall, Daniel Balavoine et cie étaient à l'avant-plan des scènes musicales québécoises et françaises. Pour le premier *Tycoon*, on a fait le tour des oubliettes.

Remarque, qui dit *has-been* ne dit pas deux de pique. Il y a de sacrés chanteurs et chanteuses dans ce lot de stars en soldé. À bien y penser, il n'y a peut-être pas plus indiqué que Tom Jones, qui a plus de coffre que la Banque Royale, pour incarner le *businessman* et chanter son blues. Laisser l'ex-Ronette Veronica Ronnie Bennett-Spector et ses cordes vocales pornographiques s'en prendre aux *Adieux d'un sex symbol* (transposé en *Farewell To A Sex Symbol*) est une idée pour le moins alléchante. Cyndi Lauper, on le savait depuis *Time After Time*, est absolument capable de rendre la charge émotionnelle d'une chanson telle que *Le monde est stone / The World Is Stone*. Willy DeVille — Dieu le bénisse pour le fabuleux *New Orleans Review* qu'il m'a donné à La Rochelle cet été — se défend admirablement sur *Nobody Chooses* (*Banlieue Nord*).

Toute mineure qu'elle soit, l'aventure *Tycoon* réunit, a priori, le talent qu'il faut pour gagner honorablement sa croûte. Seulement voilà, les arrangements, exécutés par *high-tech*, gâchent tout. *I Would Love To Change The World* (*The Businessman's Blues*), par exemple, n'a absolument pas l'envergure nécessaire, malgré les efforts de Tom Jones. Affadie par les synthés, la chanson ne lève jamais. Et les textes anglais du très réputé Tim Rice, complice d'Andrew Lloyd Webber et auteur d'*Evita*, trahissent dans une large mesure le propos de Plamondon. À commencer par cette inqualifiable réduction de *Starmania* en *Tycoon*. *Starmania*, pourtant, se prononce bien en anglais et résume idéalement l'opéra-rock, alors que *Tycoon* fait plutôt penser à un armateur grec, genre Onassis ou Rastapopoulos, et pas du tout à Zéro Janvier. Plus grave encore, entre *Ce soir on danse à Naziland* et *Tonight We Dance* (*Extravagance*), on a biffé — pour ménager les sensibilités anglo-saxonnes, j'imagine — la connotation hitlérienne qui faisait toute la force du texte. Pour tout dire, le travail de Rice sent la commande à plein niveau. *Tycoon* n'est pas sans intérêt. Le seul fait que l'on se soit intéressé à *Starmania* en dehors de la francophonie est un événement en soi, une percée, aussi timide soit-elle, qui entrouvre des portes que l'on croyait à jamais verrouillées. Mais de là à en faire un rêve devenu réalité, il y a une marge, la même marge qui sépare, disons, un Sting ou un David Bowie de l'ex-Cock Robin Peter Kingsbery, petit chanteur de rien du tout qui hérite inexplicablement de deux chansons sur *Tycoon*. Il n'y a certainement pas de quoi consacrer tout un chapitre à *Tycoon* alors qu'il ne s'agit que d'une simple note de bas de page dans le grand livre d'or de *Starmania*. Et rien d'autre qu'un fait divers dans l'histoire de la comédie musicale britannique.

Les Bleus Amoureux

de Réjean Bédard, Maureen Martineau, François Roux, Yves Séguin

MISE EN SCENE Maureen Martineau
CONCEPTION VISUELLE François Roux
AVEC Raymond Arpin, Réjean Bédard, Yves Séguin

du jeudi 22 octobre
au samedi 14 novembre / 20h30

Les billets de la NCT sont aussi disponibles aux guichets du Théâtre d'Aujourd'hui et de La Licorne.

NCT la nouvelle compagnie théâtrale
salle Fred-Barry 253-8974

théâtre du nouveau monde



le Prince travesti {ou L'ILLUSTRE AVENTURIER}

DE MARIVAUX MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT
AVEC MICHEL BÉRUBÉ JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD HENRI CHASSÉ JULIE McCLEMMENS
CHRISTIANE PASQUIER LUC PICARD CATHERINE SANCHE PAUL SAVOIE ET LOUISE VIEN-MAUFFETTE
DÉCOR : STÉPHANE ROY COSTUMES : FRANÇOIS ST-AUBIN ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU
MUSIQUE : GAÉTAN LEBOEUF COIFFURES ET MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI ACCESSOIRES : LUCIE THÉRIAULT
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE : ALAIN ROY

DU 17 NOVEMBRE AU 12 DÉCEMBRE • MARDI AU VENDREDI : 20H, SAMEDI : 16H ET 21H

théâtre du nouveau monde
84, rue Ste-Catherine Ouest, Metro Place des Arts

Une présentation de CITE 107.3

RÉSERVATIONS 861-0563
PRÉVENTE ADULTE : 26 \$ • 19 \$
60 ANS ET PLUS, ÉTUDIANT : 21 \$ • 19 \$
(si acheté avant le 17 novembre pour les représentations du 17 au 28 novembre)

PROFITEZ DE NOS TARIFS DE PRÉVENTE

UN SPECTACLE À VOIR: C'EST UNANIME!

6 DERNIÈRES!

Faut d'la fuite dans les idées!

Sol

"DU DÉBUT À LA FIN ON EST SUSPENDU À SES LÈVRES. INCONTESTABLEMENT, IL EST UN MAÎTRE."
MANON GUILBERT - JOURNAL DE MONTRÉAL

"IL PREND LES MOTS, LES TOUCHE, LES TORD, LES IMAGINE, LES INVENTE. UN DÉLIRE SURRÉALISTE... UNE MAGIE DES MOTS..."
PASCALE PONTOREAU - LE DEVOIR

"SPECTACLE EXTRAORDINAIRE! UN MAGICIEN DES MOTS. SOL À SON MEILLEUR."
FRANCINE GRIMALDI - CBF BONJOUR

"SOL AUSSI UNIVERSEL QUE L'O SOLE MIO DE LA CHANSON."
JOCELYNE LÉPAGE - LA PRESSE

• JUSQU'AU 14 NOVEMBRE •

SRC TELEVISION

Théâtre St-Denis 2

1504 rue St-Denis
Billetterie: 514-421-1111

Billets en vente aux comptoirs
Théâtre St-Denis 12h à 21h

CITE 107.3

CKAC73AM

RENSEIGNEMENTS: 514-849-4211 • VENTE DE GROUPES: 514-527-3644 • ACHATS PAR CARTE DE CRÉDIT: 514-790-1111

Concerts de musique de chambre Allegria

Quatuor Montréal

violons Maria Backmann
Nadia Francavilla
alto Douglas McNabney
violoncelle Antonio Lysy

Oeuvres de Beethoven, Mozart, Dvorak et Dohnanyi.

jeudi, 12 novembre 1992, 20 h.

Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

Ce concert est présenté grâce à une subvention spéciale du "Music Performance Trust Funds" obtenue par la Guilde des Musiciens du Québec.

CLASSIQUE

Un (autre) défi historique

Les Chambristes de Montréal

Anne Robert (violin et direction), Gilles Charpentier (clarinette), Timothy McGovern (basson), James Thompson (trompette), Peter Sullivan (trombone), Brian Robinson (contrebasse), Jacques Lavallée et Vicent Dhavernas (percussions), **Stravinsky, L'Histoire du Soldat**, texte Charles Ferdinand Ramuz, Vincent Davy (le Lecteur), Jean-Louis Millette (le Diable), Jean Marchand (le Soldat), **Jolivet, Rhapsodie à sept. Musica Viva MVCD-1049.**

Stravinsky,

L'Histoire du Soldat, Jean Cocteau (le Lecteur), Peter Ustinov (le Diable), Jean-Marie Fertey (le Soldat) et Anne Tonietti (la Princesse), septuor instrumental, dir. Igor Markevitch, Philips 420 773-2, enregistré en 1962.

Musique au temps des découvreurs,

Le New World Consort, Suzie LeBlanc (soprano), Musica Viva MVCD-1044.

Carol Bergeron

STRAVINSKY QUI AFFIRMAIT que la musique ne pouvait exprimer quoi que ce soit, détestait aussi — devrait-on dire, par conséquent ? — l'écouter les yeux fermés, sans une part active de l'oeil. « La vue du geste et du mouvement des différentes parties du corps qui la produisent est une nécessité essentielle pour la saisir dans toute son ampleur », peut-on lire dans ses *Chroniques*. « Ce sont ces idées qui m'incitèrent à placer mon petit orchestre (sept musiciens) pour *L'Histoire du Soldat* bien en évidence d'un côté de la scène, tandis que l'autre côté se trouvait une petite estrade pour le lecteur ». En ajoutant au milieu du plateau les deux acteurs (le Soldat et le Diable) et les deux danseurs (le Diable et la Fille du Roi), sont ainsi rassemblés les trois éléments essentiels de l'ouvrage.

Nous voilà donc devant une oeuvre explicitement destinée à la scène qui doit être « lue, jouée et dansée », ainsi que l'indique le sous-titre... une oeuvre apparemment peu faite pour le disque. Cependant, le compositeur en tira une *Suite instrumentale* qui suit de près la découpe de la partition originale. Sous cette forme, il apparaît plus facile d'admettre que l'ouvrage convient tout autant au concert qu'à l'enregistrement discographique.

Créée à Lausanne (Suisse), le 28 septembre 1918 sous la direction d'Ernest Ansermet, *L'Histoire du Soldat* ne fut éditée qu'en 1924, non sans avoir subi certaines modifications. Cela n'empêcha pas Stravinsky d'y apporter encore de petites retouches qui ne furent pas toutes consignées. Aussi, les interprétations modernes s'appuient-elles, à quelques détails près, sur cette première édition.

Ce préambule permet de comprendre la raison d'être autant que la nature des nombreux changements opérés dans la version discographique (1962) de Markevitch/Cocteau, un document historique auquel on ne peut se soustraire. Bien que le chef russe (naturalisé français) fasse essentiellement usage de la même partition que les Chambristes de Montréal — partition reproduite dans l'édition Chester, révisée en 1960 et 1987 — on constate rapidement que le livret de Ramuz n'est pas identique dans les deux cas.

Puisque la gravure Musica Viva reprend fidèlement le fabliau de l'écrivain suisse, il reste à comprendre pour quelle raison Igor Markevitch a accepté tous ces changements — changements que l'on doit vraisemblablement à l'imagination de Jean Cocteau. A mon sens, l'explication tient au fait que le chef a voulu créer au disque, un spectacle pour l'oreille

qui se substitue à celui que Stravinsky avait destiné aux deux sens de la vue et de l'ouïe.

Le défi était de rendre l'histoire aussi aisément compréhensible à travers une simple audition, qu'au cours d'une représentation scénique. Il a donc fallu modifier l'écrit afin d'animer davantage les dialogues et pour tenir l'auditeur au courant de tout ce qui se passe dans l'action. Grâce à la direction incisive de Markevitch, à la diabolique invention de Peter Ustinov (le Diable) et à la fascinante narration de Jean Cocteau, ces transformations aboutissent à une lecture éblouissante.

À l'opposé, adoptant le texte originellement prévu pour la scène, la lecture de l'équipe montréalaise semblera plus abstraite, plus difficile à suivre aussi. Comparée à la précédente, on pourrait même penser qu'il lui manque un chef d'orchestre qui aurait pu lui insuffler une petite dose d'énergie supplémentaire. Cela dit, nous sommes quand même en présence d'une exécution tout à fait exceptionnelle par la qualité du jeu des instrumentistes (la qualité des timbres, des fondus, de la mise en place) et par la formidable participation de Vincent Davy (le Lecteur) et Jean-Louis Millette (le Diable). Moins important dans le texte original que dans l'adaptation probable de Cocteau, le rôle du Soldat est ici admirablement rendu par Jean Marchand.

Reprocherait-on à Vincent Davy un certain manque de précision rythmique dans la *Marche du Soldat* — Stravinsky ayant soigneusement indiqué l'articulation rythmique du texte parlé sur la musique — qu'il faudrait souligner avec insistance que les tirades intercalaires ne sont jamais moins que superbes. Extraordinaire, Jean-Louis Millette ne l'est pas moins que le grand Ustinov; là où son illustre aîné éprouve quelques faiblesses, dans les *Couplets du Diable*, il devient tout simplement prodigieux.

Le disque s'achève sur la *Rhapsodie à sept* dans laquelle André Jolivet emprunte à Stravinsky la même formation instrumentale insituée qui rassemble toutes les familles orchestrales par leurs éléments extrêmes dans l'aigu et le grave: les cordes par le violon et la contrebasse, les bois par la clarinette et le basson, les cuivres par la trompette et le trombone, sans oublier la percussion. La présence de cette oeuvre est d'autant plus heureuse qu'elle fut précisément composée pour compléter le programme d'un concert consacré à *L'Histoire du Soldat*.

Une autre parution dans la collection Musica Viva des disques SRC, attire l'attention sur le New World Consort, un groupe de Vancouver qui se consacre à l'interprétation de la musique ancienne. L'unité et l'intérêt de cette gravure tiennent au prétexte historique qui a servi de point de départ. Faisant allusion à quelques grands navigateurs — à Cristóbal Colon (Christophe Colomb), Giovanni Caboto (Jean Cabot), Samuel de Champlain, Francis Drake, Humphrey Davies, Martin Fobisher et Walter Raleigh — on y entend successivement des musiques d'Espagne, d'Italie, de France et d'Angleterre entendues à la cour de Ferdinand et Isabelle de Castille, dans les palais vénitiens, à la cour d'Henri IV et à celle de la Reine Elizabeth première.

Comptant sur quatre musiciens fort habiles dans la maîtrise de plusieurs instruments (luth, flûte à bec, viola da gamba, etc) le New World Consort se distingue cependant par la présence de Suzie LeBlanc, soprano originaire de Montréal. D'une voix presque blanche (sans « vibrato ») elle domine l'enregistrement par le rôle prépondérant de soliste qu'elle assume avec beaucoup d'assurance, même si la prononciation des textes n'est pas toujours aussi claire qu'on le souhaiterait.

JAZZ

Serge Truffaut

WILSON PICKETT, Aretha Franklin, Sam Cooke, Salomon Burke, Dionne Warwick, Otis Redding, Little Richard et Al Green étaient et demeurent des artistes ambivalents. Toutes ces chanteuses, tous ces interprètes n'ont pas cessé, au cours de leur aventure respective, de faire la navette entre le musique profane et le contraire de celle-ci: la musique religieuse.

Contemporaine de ces artistes, Mahalia Jackson n'a jamais fait d'entorse à son engagement envers Dieu et ses proches qu'ils s'appellent Garbriel, Pierre ou Joseph. Elle est née baptiste. Elle a grandi baptiste. Elle est morte baptiste. Elle a chanté baptiste. Elle a mis sa voix au seul et unique service du Seigneur. Jackson a personifié l'absolu musical que la parution du volume 2 — chez Columbia — des gospels qu'elle a enregistrés sur une période s'étendant sur une quarantaine d'années ne fait que révéler pour ne pas dire confirmer.

C'est à la Nouvelle-Orléans qu'elle naquit le 16 octobre 1911. Sa mère, Charity Clark, ainsi que son père, Johnny Jackson, fréquentaient avec assiduité la *Plymouth Rock Baptist Church*. La petite était si petite qu'elle n'avait pas d'autre alternative que des les accompagner. A quatre ans, sevrée de *Jesus Loves Me*, elle était membre de la chorale de l'église en question.

À six ans, son chant fut « kidnappé » par la *Mt Moriah Baptist Church*. Et pour quelle raison ? Ben, il paraît que sa voix était deux fois plus puissante que son physique le laissait entrevoir. Comme dirait l'autre, elle avait du coffre. Surtout lorsqu'elle vocalisait sa ferveur religieuse sur *Hand Me Down My Silver Trumpet, Gabriel*.

En novembre 1927, elle avait alors 16 ans, Mahalia Jackson débarque à Chicago. Elle pose ses valises dans une ville en pleine ébullition musicale grâce aux notes soufflées des King Oliver et Louis Armstrong, Alphonse Picou et Papa Celestin. Elle s'installe chez sa tante domiciliée au 3250 Prairie Street. Le dimanche qui suit son arrivée, elle se rend à l'église du quartier. Elle se joint à la chorale. Elle chante. Elle chante en solo. Quel titre ? *Hand Me Down My Silver Trumpet, Gabriel*.

Les autres membres, les autres chanteurs, à commencer par le « boss », n'apprécieraient guère sa prestation. Leur mécontentement traduit un paradoxe. Ils trouvent sa voix trop belle et trop puissante. Ils jugent qu'elle n'a pas la sobriété nécessaire pour louer Dieu et ses copains les anges du paradis. Heureusement pour elle, et davantage pour nous, les frères Johnson, chanteurs à la *Greater Salem Baptist Church*, la récupèrent.

En 1928, Thomas Dorsey la remarque. Plus précisément, il tombe en pamoison. Dorsey, il faut le souligner, c'est le saint patron-compositeur du Gospel. À chaque fois que vous entendez aujourd'hui du Gospel, dites-vous bien qu'il y a du Dorsey. Et qu'a-t-il amené ? Qu'a-t-il fabriqué de particulier ? C'est lui, ce pianiste et compositeur qui a introduit les signes distinctifs du blues dans le Gospel. Autrement dit, c'est ce diable d'homme qui a marié la musique profane aux paroles d'évangile. En 1921, Dorsey s'était fait remarquer en écrivant le premier Gospel moderne, soit *If I Don't Get There*.

Notre homme aura beau faire le pied de grue devant l'église où Mahalia répand son chant, il devra attendre 1937 avant qu'elle n'accepte de s'associer avec lui. C'est à la faveur de cette collaboration que Mahalia Jackson va se transformer en une professionnelle du Gospel. Elle fait plus que chanter : elle organise l'univers du Gospel. Elle en est le chef de file. La sainte patronne !

Car notre Mahalia, il ne faudra jamais l'oublier, avait un don particu-

La sainte patronne du Gospel



Mahalia Jackson

lier. Elle fut assez maline pour avoir compris le rôle qu'elle devait camper et le rôle que ses accompagnateurs devaient jouer. En deux mots, elle a su s'entourer. Elle savait choisir ses accompagnateurs avec un flair hors du commun.

Derrière ses *Walk In Jerusalem* et *I Have A Friend Above All Others*, ses *Were You There* et autres *He's Right On Time* qui composent ce volume 2, sachez qu'on entend Shelly Manne ou Ed Thigpen à la batterie,

Herb Ellis et Art Ryerson à la guitare, Joe Mondragon et Red Mitchell à la contrebasse, Ralph Jones ou Billy Preston à l'orgue. Bref, elle n'avait pas son pareil pour déboucher le batteur qu'il fallait engager pour enregistrer tel morceau à tel moment de l'histoire de la musique afro-américaine.

Écoutez Mahalia Jackson, c'est se convertir aux charmes particuliers du Gospel. Pas plus. Pas moins.

Le pianiste Giorgio Gaslini est un jazz italien ce que Oliver Jones est un jazz canadien. Il est un instrumentiste hors-pair. Un musicien qui influence les autres musiciens de son pays. Ce soir, il se produira en solo à la Chapelle historique du Bon-Pasteur à compter de 20 heures. Le programme ? Roland Kirk, Thelonious Monk, George Gershwin et... Gaslini.

"LE PLUS GRAND TOUR DE MAGIE DU MONDE! UN DIVERTISSEMENT POPULAIRE D'UNE ÉLABORATION ÉTONNANTE!"

Pat Donnelly, The Montreal Gazette

"UNE RÉUSSITE TOTALE!"

-Bruno Dostle, La Presse

"ÉMOUVANT!"

Interprétation émue et impeccable; Un spectacle éblouissant!

-Marc Colteux, Musique Plus

L'HISTOIRE SE RÉPÈTE!

"SOMPTUEUX!"

Le spectacle est tout simplement féerique. Les décors et costumes sont somptueux, la scénographie truffée d'effets spéciaux est éblouissante, les mélodies séduisantes.

-Doris Synnott, Nouvelles de télé-Métropole

"LA MAGIE!"

Il y avait de la magie dans l'air!"

-Francine Grimaldi, CBF-Bonjour



PLUS QUE 5 SEMAINES AVANT LA PREMIÈRE!

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ!
À PARTIR DU 16 DÉCEMBRE 1992

ÉVITEZ LES DÉCEPTIONS.
RÉSERVEZ AUJOURD'HUI!

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE
AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets également en vente au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de la Baie)

Groups (20 et plus) téléphonez:
(514) 874-9153 au Québec;
(416) 925-7466 en dehors du Québec

Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express. Composez le (514) 790-0300.

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.

Cartes Canadiennes

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT

NE MANQUEZ PAS



QUATUOR DE PIANOS HAMBRO

Soirée de "CONCERTOS"

MOZART: pour 1 piano K.414 en la majeur
BACH: pour 2 pianos en do mineur
MOZART: pour 3 pianos K.242 en fa majeur
BACH: pour 4 pianos en la mineur

LUNDI, 23 NOVEMBRE, 20 h

Billets: 25,00 \$, 18,00 \$

Rés: 842-2112

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

PRO MUSICA

LE QUATUOR STAMITZ, de Prague



LUNDI, 16 NOVEMBRE, 20h00

HAYDN, Quatuor en sol mineur, op. 74 no 3

DVORAK, Quatuor en ré mineur, op. 34

SMETANA, Quatuor en mi mineur «De ma vie»

Billets, 20\$, 15\$ (étudiants, 10\$), taxes incluses

Pro Musica, 3450 rue Saint-Urbain, 845-0532

Hoechst

CELANESE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1,25 \$ (+ taxes) sur tout billet de plus de 10 \$.

VINS / chronique

Château Gruaud-Larose



Noël
MASSEAU
Pierre
SEGUEIN

JAMAIS LES PROPRIÉTAIRES de ce qu'on appelle les Crus Classés du Médoc n'auraient soupçonné que le classement demandé à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris de 1855 serait si durable et aurait une telle influence sur les acheteurs de grands vins du monde entier. Depuis plus de 135 ans, « les classés de 1855 » règnent sur le plus important vignoble de qualité du monde, le Bordelais, et sont le point de mire de toute la production mondiale. Pour le prouver, demandez à un non-classé ! Rarement un vin de Bordeaux atteint-il un prix élevé s'il n'est pas un cru classé ! Pomerol est l'exception avec Pétrus et ses voisins qui sont aujourd'hui aussi recherchés sinon plus que leurs voisins d'en face, sur la rive gauche de la Gironde, en Médoc.

De Gruaud à Cordier

C'EST EN 1757 que Monsieur Gruaud crée un domaine de 116 ha, d'un seul tenant qui deviendra le château Gruaud. À la mort du propriétaire, le domaine échoit entre les mains du gendre, Monsieur de Larose. Comme tout bon propriétaire qui se respecte, il ajoute son nom à la dénomination du domaine et le château Gruaud-Larose voit le jour en 1778. La réputation du cru va grandissant et atteint même les États-Unis où l'on expédie déjà le vin. Les successions de propriétaires du château Gruaud-Larose font la joie de généalogistes mais le vin ne semble pas trop souffrir de ces changements de main puisqu'en 1816, André Jullien dans son ouvrage *Topographie de tous les vignobles connus* nous parle des vins de Gruaud-Larose-Balgueire en terme fort élogieux et les classe comme seconds crus de première classe : « ... ces vins ont une belle couleur, beaucoup de finesse, de corps, de spiritueux et de moelle, avec un bouquet très prononcé qui leur est particulier et qui diffère de celui des autres vins du Médoc ». En 1855, Gruaud-Larose sera officiellement classé deuxième cru. Les années qui suivent sont pleines de reboisement. Les propriétaires ne s'entendent pas — ce qui semble être une constante dans l'histoire des

grandes propriétés viticoles — et le domaine sera divisé en deux parts : Gruaud-Larose-Faure et Gruaud-Larose-Sarget à partir de 1867. En 1917 la part Gruaud-Larose-Sarget est à vendre et sera acquise par Désiré Cordier qui mène une affaire prospère de négociation en vins. Il complètera le remembrement de la propriété en 1935 avec l'achat de la partie Faure.

L'histoire moderne de Gruaud-Larose commence alors. La grande valeur de Gruaud-Larose sera mise en évidence pendant les années 80 alors que Bordeaux connaît une décennie qualitativement sans égal dans son histoire. Cette résurgence coïncide avec la venue de Georges Pauli, ingénieur-œnologue au service de la Maison Cordier propriétaire de nombreuses propriétés bordelaises.

Techniquement, Gruaud-Larose est un vignoble qui couvre aujourd'hui 78 ha en trois parcelles sur la commune de Beycheville. Avec des rendements moyens de l'ordre de 45 hl/ha, la production est d'environ 35 000 caisses. Le vignoble est planté à 63 % de cabernet sauvignon, 24 % merlot et le reste en cabernet franc et petit verdot.

Le vin de Gruaud-Larose est vinifié en cuves de ciment vitrifié, cuvée pour environ 15 jours après fermentation et élevé en fûts de chêne dont un tiers est neuf. Les vins qui ne sont pas satisfaisants pour faire le grand vin sont commercialisés sous l'étiquette Sarget de Gruaud-Larose.

Gruaud-Larose 1981-1989

LA DÉCENNIE 80 nous a donné des vins remarquables et la dégustation du 2 novembre dernier confirmait la qualité des vendanges et la grande réputation du vin de Château Gruaud-Larose. Le prix affiché correspond au prix de vente actuel aux maisons des vins et dans plusieurs succursales régionales.

1989

Robe sombre, violacée et dense. Au nez le fruit domine avec des notes de framboises et une nuance de cuir frais. En bouche, l'attaque paraît un peu molle et la finale dure et tannique en plus du caractère alcoolique propre aux vins de ce millésime. La puissance de l'année conjugée à la force naturelle de Gruaud-Larose fait perdre à l'ensemble la finesse et la race que l'on attend d'un grand vin. 17/20 (80 \$)

1988

Robe sombre et jeune à peine plus pâle que celle du vin précédent. Le nez est exubérant avec des effluves de bois neuf, de cèdre et de fruits noirs. La bouche est complète, élégante et se termine sur une finale longue et tannique sans astringence. 17,5/20 (63 \$)

1987

Robe plus pâle mais bien soutenue. Le nez végétal trahit une vendange plus difficile et moins mûre. Des notes de champignon, de sous-bois viennent agréablement le nez. Bouche plutôt souple. Vin prêt à boire et très bon compte tenu du millésime mais vendu à prix dément par le monopole. 16/20 (60 \$)

1986

La robe la plus sombre, noire comme la nuit et encore violine. Le nez reste fermé et l'on décèle à peine quelques notes de cassis et « crayon à mine ». La bouche est immense, volumineuse et très tannique mais sans dureté. Ce vin allie puissance, concentration et longueur. Une très grande bouteille qu'il faut oublier encore 10 ans et que l'on pourra conserver pendant 50 ans. 19/20

1985

Rubis foncé et belle densité. Le nez s'ouvre lentement et offre de nombreux parfums de fruits rouges, de cèdre, de vanille et de cuir. Beaucoup de rondeur en bouche grâce à des tannins généreux et souples. Ce vin commence à bien se goûter. Les plus anxieux le goûteront maintenant avec plaisir et les plus patients seront récompensés dans quatre ou cinq ans. 18/20

1983

Robe qui commence à se dépouiller et à prendre des tonalités plus chaudes. La maturité du vin s'annonce par des senteurs de bois à cigare, de tabac fin, de fruits mûrs. Les tannins s'assouplissent et l'équilibre est excellent. À boire ou à conserver. 17,5/20

1981

La robe étonne par sa profondeur car le millésime n'est pas celui de la concentration. La couleur prend des reflets fauves mais n'est pas vieille. Le nez offre des parfums de tabac, de prunes et de cacao. La bouche est ronde et souple si ce n'est pour une trace d'astringence en finale. Très bon vin prêt à boire. 17/20

RESTAURANTS / chronique

Au petit lever du jour



Josée
BLANCHETTE

QUICONQUE A DÉJÀ FRAYÉ avec la gestion hôtelière sait ce qu'est le *food cost*. En principe ce fameux *cost* des aliments doit représenter le tiers du prix payé par le consommateur en bout de ligne. En pratique le *food cost* sert d'étalon aux nombreux restaurateurs qui pratiquent le « jusqu'où puis-je couper sans que le client s'en aperçoive ». Et en période de crise, on coupe sur les prix pour plaire à la clientèle (par ailleurs fort sollicitée) et on ramène le *food cost* à sa plus simple expression.

La gestion hôtelière m'a toujours profondément démolie. C'est l'envers de la gastronomie, de l'inspiration, de la générosité et du don de soi. Mais que voulez-vous, il semble que les meilleurs chefs doivent aussi passer par là, à moins de s'associer à un comptable auquel cas je ne voudrais pas assister aux règlements de compte...

La qualité de la matière première demeure, en cuisine comme dans beaucoup de domaines au reste, la clé du succès. Personne, même le cuisinier le plus doué, n'arriverait à ressusciter un poisson décongelé non plus qu'à redonner du goût à un oeuf depuis trop longtemps pondu.

Claudette Boudreau et sa famille connaissent les ingrédients de ce succès : du « bon manger », un bon service, des petits prix et du café à volonté, y'a rien de mieux pour commencer la journée. Depuis dix ans que cette entreprise familiale typiquement de chez nous œuvre à l'angle Laurier et Drolet, la clientèle s'est passée le mot et les deux salles de même que le comptoir ne suffisent plus à servir les petits déjeuners toute la journée.

On ne vous cause pas brunch citadin, croissants, baguette ou gelée de groseilles Chez Claudette mais plutôt oeufs-bacon-toast-fèves-a-lard-café et crêpes-beurre-sirop. Les oeufs sont parmi les plus frais que j'aie goûté dernièrement et proviennent de la région de Saint-Hyacinthe. Quant aux fèves au lard à la melleuse, elles sont préparées par le mari de Claudette. Le pain « canadien » grillé ajoute une odeur imbattable à cette assiette et c'est

sans parler des pommes de terre sautées, absolument succulentes. Quant aux crêpes, leur texture est trop caoutchouteuse.

Je vous conseille de démarrer la journée avec un verre de jus d'orange frais additionné ou non de banane (de fraises en saison), c'est un réveil vitaminé garanti. Quant au café, il laisse encore à désirer mais Claudette promet qu'une machine espresso fera son entrée très prochainement dans son établissement en voie de gentrification. D'ailleurs la clientèle plutôt jeune et branchée semble avoir adopté Chez Claudette pour son décor pur casse-croûte et sa cuisine pure « mômman ». Nous en ferons autant ! Un petit-déjeuner pour deux personnes vous coûtera environ 12 \$ avant taxes et service.

CHEZ CLAUDETTE

351 rue Laurier est
tél. 279-5173
Ouvert de 6 h à 21 h du lundi au samedi, le dimanche de 7 h à 21 h.

PAS TRÈS LOIN de là sur la Main, un café célèbre son premier anniversaire : le café Ciné-Lumière. Le samedi et le dimanche on y sert un brunch copieux dans un cadre chaleureux. De jolies boisées, un faux mur de briques, des vitraux et ces tables plaquées cuivre vert-grisé sont du plus bel effet. Quant au

menu : que des promesses... à 8,95 \$.

L'assiette de fruits frais se résume à une banane, une pomme et un demi kiwi (j'oubliais la tranche de cantaloup) dignes d'une nature morte de cours de peinture pour débutants. Suit le saumon mariné à la fraîcheur douteuse disposé à la vavite sur une trousselette laiteuse et tellement sucré qu'on se demande si cette adaptation use de sirop d'érable.

Les oeufs brouillés surmontés d'une tranche de jambon ne sauraient être plus platement présentés. Quant à la quiche aux épinards elle baigne carrément dans la vinaigrette qui a servi à arroser une salade décorative aux tranches de concombre desséchées. Une bouchée m'a suffi. Mon invité s'est prévalu de la crêpe aux fruits de mer, sorte de mélange aqueux (aux relents agressants) coiffé d'un gratin-camouflage.

Le pain dans la corbeille est à la hauteur de cette tentative culinaire (c'est-à-dire pas très frais) et je n'ose calculer le *food cost* de ce brunch qui semble en attirer plusieurs. Je ne sais si on y retourne, mais le Café Ciné-Lumière m'a à jamais guérie du brunch. Comptez environ 18 \$ pour deux personnes avant taxes et service.

CAFE CINE-LUMIERE
5163 rue Saint-Laurent tél. 495-1796.

RESTAURANTS

LE FLAMBARD
Cuisine française
Vin • Bière • Spiritueux

Ouvert du
lundi au samedi
17h30 à 23h00
fermé le dimanche

5064, rue Papineau
réservations
596.1280

Le Petit Logis
Cuisine raffinée Provençale et méditerranéenne
située à deux pas du musée, le restaurant ou on est reconnu par son nom

Spéciaux du midi à partir de \$8.50
soir à partir de \$17.50

Lun-ven 12h-15h • Lun-sam 17h30-23h

2065 BISHOP 987-9586

chez Vito
REPAS D'AFFAIRES
Menu complet
Midi 7\$
Soir 8\$

2 salles de réceptions
Menu pour emporter

5412 Côte des Neiges
Tél.: (514) 735-3623

Restaurant Le Campari
Ambiance chaleureuse
Cuisine italienne authentique

Ouvert le dimanche
sur réservation seulement
pour groupes
Stationnement gratuit

Rés.: 735-6394/735-6395
6145, Côte des Neiges, Montréal

Restaurant Thaïlande
Cuisine thaïlandaise authentique

PICHET DE
Réservation
271-6733

88 Bernard O. (coin St-Urbain) Montréal, Qué. H2T 2J8

le bouchon LYONNAIS
RESTAURANT

du lundi au vendredi midi
QUAND IL VOUS FAUT + PLUS QUE LA QUALITÉ

Restaurateur - traiteur
du jeudi au samedi soir

1595 St-Denis, Montréal, Qc H2X 3K3 Tél.: 402-1502

au Bistro Gourmet

Table d'hôtes
Crème de légumes
ou
Salade du marché
ou
Parfait de foie de volaille

Bavette poêlée à l'échalotte 8.95 \$
Foie de veau au vinaigre de framboise 9.95 \$
Rognons de veau à la graine moutarde 9.95 \$
Tournedos du Gourmet 10.95 \$
Aileron de raie aux capres 10.95 \$
Volaille de grain au Roquefort 10.95 \$

"La première adresse est on ne peut plus humble et se nomme avec sobriété AU BISTRO GOURMET. Pour une fois qu'on ne vous raconte pas de menteries, profitez-en"...

Josée Blanchette

2100, St-Mathieu, Montréal, Qué
Tél.: (514) 846-1553

Métro Guy
Sortie St-Mathieu

sociation canadienne de photographes et illustrateurs en communications, du 5 au 15 nov.

ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Oeuvres de Chemakin, Cullen, Lapernière, Riopelle, Tobiasse, Wesbuch et bronzes de Varalta

ATELIER-GALERIE LES ÉDITEURS D'ART ASSOCIÉS: 113 ouest rue Laurier, Montréal (271-7511) — Collection permanente d'estampes et gravures originales d'artistes québécois et étrangers

ATELIER-GALERIE LA GUILDE GRAPHIQUE: 9 ouest St-Paul, Montréal (844-3438) — Gravures, collages et pastels de Victoria Edgar, jusqu'à 14 nov.

AU BOUT DE LA 20: 126A rue Lafontaine, Rivière-du-Loup (418-862-0258) — Oeuvres de Truong Chanh Trung, jusqu'à 15 nov.

AXE NÉO-7: 205 Montcalm, Hull (819-771-2122) — Oeuvres de Guy Nadeau et Edmund Leclerc, jusqu'à 8 nov.

LE BALCON D'ARTS: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (468-8920) — Pleins feux sur l'Archevêque, Aoyotte, Lécro, Théberge, Hammond et Bertousses

B-312 ÉMERGENCE: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 312, Montréal (874-9423) — Installation de Josée Bernard, jusqu'à 21 nov.

BELGO BLDG: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 115, Montréal — Oeuvres de Pascale Poulin et Mireille Lague, jusqu'à 29 nov.

MIREILLE BRISSAT ART/ARTISTES: 1640 ouest Sherbrooke, Montréal — Oeuvres de Nasko Pelev (peintre bulgare) et Oscar Zamampa (sculpteur mexicain) du 12 au 21 nov.

CENTRE DES ARTS VISUELS: 350 Victoria, Montréal (488-9558) — Installation de Céline Lepage, du 6 au 28 nov.

CENTRE DE CÉRAMIQUE BONSCOURS: 444 St-Gabriel, Vieux-Montréal (866-6581) — Céramiques de Guy Simoneau, jusqu'à 30 nov.

CENTRE COMMÉMORATIF DE L'HOLOCAUSTE À MONTRÉAL: 5151 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal (432-7605) — Visites guidées sur demande, des expositions, dim. au jeu de 10h à 16h.

CENTRE COPE-ART: 813 est Ontario, Montréal (523-4830) — Artistes de la relève en technologie, 92 Oeuvres de Daigle, Goulet, Monneau et Varela, jusqu'à 14 nov. — Oeuvres de Jacques (CH20) Charbonneau, du 4 nov. au 9 nov.

CENTRE EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 444, Montréal — Mosaïques et sculptures de Gilbert Poissant, jusqu'à 19 déc.

CENTRE D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS: 90 chemin des Patriotes, Soré (746-7923) — Sculptures de Hélène Goudot, du 25 oct. au 15 nov.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS: 185 rue Du Palais, St-Jérôme (432-7171) — Présent! Laurendes, expo-vente du Centre, du 8 nov. au 20 déc.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 Place d'Youville, Vieux-Montréal (872-3207) — « Place aux Montréalais » photographies, caricatures, bandes vidéo sur les grandes périodes de l'histoire de la ville — Également l'histoire complète de Montréal de 1642 à nos jours, dans des décors théâtraux, du 15 mai au 9 nov.

COMPLEXE ST-AMBROSE: 4030 St-Ambrose, Montréal — Les artistes du Complexe St-Ambrose ouvrent leurs ateliers au public, céramiques, peintures et photographies, du 12 au 15 nov.

DAZIBAO: 279 ouest Sherbrooke, espace 311C, Montréal (845-0063) — Installation de Sharon Kivland, jusqu'à 8 nov.

GALERIE D'ART BOUGAINVILLE: 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Oeuvres de Denis Babary, jusqu'à 11 nov.

GALERIE D'ART DU COLLÈGE MONTMORENCY: 475 boul. de l'Avvenir, Laval (667-8821) — Dessins de Raymond Jodoin, du 28 oct. au 17 nov.

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 est de Gentilly, Longueuil (679-2965) — Oeuvres de Nicole Jolicœur et Marc Laroche, du 3 au 20 nov.

GALERIE D'ART JULES HARVEY: 2095 chemin Ste-Foy, Ste-Foy (418-681-7147) — Oeuvres de Andrée Vézina, du 8 au 15 nov.

GALERIE D'ART STEWART: 176 Lakeshore Road, Pointe-Claire — Oeuvres de Luba Gemush, jusqu'à 29 nov.

GALERIE BROCARD: 2691 Curé Labelle, Prévost (1-224-4294) — Liquidation en permanence de Ayotte, Cosgrove, Masson, Riopelle et plus de 100

artistes canadiens, ven. au dim. de 10h à 18h.

GALERIE DU CENTRE: av. Victoria, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Nicole Lebel, du 28 oct. au 22 nov.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 418, Montréal (875-0071) — Oeuvres de Hélène Mugot, jusqu'à 14 nov.

GALERIE CLARK: 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Oeuvres de 40 artistes peintres, sculpteurs et photographes, jusqu'à 14 nov. — En cas de ces œuvres le 15 nov. à 14h.

GALERIE DARE-DARE: 279 ouest Sherbrooke, espace 311B, Montréal (844-8327) — Sculptures de Pierre Hamelin — Photographies de Danielle Hébert, du 31 oct. au 22 nov.

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7833) — Oeuvres récentes de François Beaudry, du 7 au 28 nov.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Sylvain Bigras, jusqu'à 12 nov.

GALERIE ESPACE LA TRANCHEFILLE: 5331 St-Laurent, Montréal (720-9313) — Six et Butor, livres d'artistes Benic, Bougie, Dorny, Guillet, Hayton, Walker, jusqu'à 15 nov.

GALERIE ESPACE VERRE: 1200 rue Mill, Montréal (933-6849) — Exposition des professeurs du Centre des métiers du Verre du Québec, jusqu'à 27 nov.

GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 rue St-Pierre, Québec (418-694-1303) — Oeuvres de Paul Béliveau, du 7 nov. au 3 déc.

GALERIE JOCELYNE GODELL: 2154 Crescent, Québec (483-3856) — Oeuvres de Jean Higrer, jusqu'à 10 oct. — Oeuvres de Pamela Richie, du 14 oct. au 21 nov.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Oeuvres récentes de Lucio de Heusch, du 5 au 29 nov.

GALERIE HORACE: 74 Albert, Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: Oeuvres de Nicholas Pitre — Salle 2: Exposition de groupe, jusqu'à 22 nov.

GALERIE MADELEINE LACERTE: 1 Côte D'nari, Québec (418-692-1566) — Sculptures de David Moore, du 1er au 18 nov.

GALERIE LACERTE PALARDY ET ASS.: 307 ouest Ste-Catherine, Ste 515, Montréal (844-4464) — Oeuvres récentes de Gérard Tremblay, du 7 au 23 nov.

GALERIE CLAUDE LAFITTE: 1480 ouest Sherbrooke, Montréal (939-9898) — Exposition Moneau, « Solitude infinie », jusqu'à 21 nov.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 rue Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Oeuvres de Pauline Gagnon et Marc Poissant, du 11 au 22 nov.

GALERIE MONTCALM: 25 Laurier, Hull (819-595-7488) — Oeuvres de 63 artistes, membres de la Société de pastel du Canada, du 5 nov. au 6 déc.

GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke, espace 311A, Montréal (842-4021) — Oeuvres de Diane Robertson, du 7 au 29 nov.

GALERIE 67: 990 ave de Salaberry, Québec (418-522-2233) — Oeuvres de Massimo Guerrera, jusqu'à 15 nov.

GALERIE TERRUSCITO: 3809 St-Denis, Montréal (843-8752) — Oeuvres récentes de Larry Sakow et Junian Huang, du 4 au 17 nov.

GALERIE 3: 4710 St-Ambrose, Ste 101, Montréal (939-1704) — Oeuvres récentes de Shan Neudorf, du 4 au 30 nov.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, Ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Paul Béliveau, jusqu'à 21 nov.

EDOUARD-MONTPETIT: 4e étage, Montréal — Oeuvres récentes de Katia Lemieux, du 28 oct. au 14 nov.

GALERIE LOUAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berni, Montréal — Salle J-R120: Mille plateaux photographiques, œuvres de Alloche, Gauthier, Joly et Prince, jusqu'à 15 nov.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres de Genevieve Jost, jusqu'à 13 nov.

GALERIE VAV: Université Concordia, 1395 boul. René-Lévesque, Montréal (848-7434) — Oeuvres de Karma Clarke-Davis et de Patsy Van Roost, du 8 au 14 nov.

GALERIE VERRE D'ART: 1428 ouest Sherbrooke, Montréal (844-6009) — Oeuvres de Daniel Crichton, jusqu'à 17 nov.

GALERIE VERTICALE: 650 Marguerite Bourgeoys, Québec (418-682-0995) — Oeuvres de Sylvie Bouchard, jusqu'à 15 nov.

GALERIE VOX: 4060 St-Laurent espace 110, Montréal (844-6993) — Installation de Mireille Bari, jusqu'à 15 nov.

GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, Ste 508, Montréal (393-4066) — Oeuvres de Michal Lévier et Kevin de Forest, jusqu'à 28 nov.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Acryliques de Alexandra Penncook, du 7 au 22 nov.

L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert, Montréal (598-7764) — « King Makers » photographes de Bourbonnais et Boisvert, du 11 oct. au 7 nov. — Sculptures de Hubert Beaubien et gousches sur papier de Pierre Auger, du 8 au 28 nov., vernissage le 9 nov.

MAISON DES ARTS DE LAVAL: 1395 ouest boul. de la Concorde, Laval (662-4442) — Le Prix spécial de l'A.P.A.L., photographies, jusqu'à 15 nov.

MAISON FAMIL-BRUNEAU: 2608 chemin St-Louis, Ste-Foy (418-654-4325) — Exposition Art et Science, jusqu'à 3 nov.

MAISON DU MEUNIER: 10897 rue du Pont, Montréal — Oeuvres de Jocelyne Gaudreau et de France Leblon, jusqu'à 8 nov.

OBORO: 4001 Berri, Ste 301, Montréal (844-3250) — Oeuvres de Nina Levitt, du 7 nov. au 13 déc. — Vidéo de Steve Renke, du 11 nov. au 13 déc.

OCCURRENCE: 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) — Oeuvres récentes de Lucie Duval, du 4 nov. au 3 déc.

OPTICA: 3981 St-Laurent Ste 501, Montréal (287-1574) — Exposition des Traces, jusqu'à 15 nov. — La quinzième de la performance, jusqu'à 15 nov.

PLACE DES ARTS: Montréal — Face à la Salle Maisonneuve: 50 ans d'histoire du Conservatoire de musique de Montréal, jusqu'à 9 nov.

REGART: 57 Côte du Passage, Lévis (418-837-4099) — Oeuvres de Christiane Ainsley et Line Blouin, du 8 au 29 nov.

VIEUX-PRESBYTÈRE DE ST-BRUNO: 15 rue des Peupliers, St-Bruno (653-7872) — Oeuvres de George Menendez Rae, du 18 oct. au 8 nov.

VILLA BAGATTELLE: 1563 chemin St-Louis, Silery — Oeuvres de Claude Picher, du 5 nov. au 20 déc.

VU CENTRE DE DIFFUSION DE LA PHOTOGRAPHIE: 95 Dalhousie, Québec (418-692-1322) — Oeuvres de Karol Bron, Manon Fafard, Manon Hébert et Elaine Tremblay, jusqu'à 15 nov.

WADDINGTON AND GORCE: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Oeuvres récentes de Jean McEwen, jusqu'à 12 nov.

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Symbiose des arts visuels en Saskatchewan, du 16 oct. au 8 nov. — Oeuvres récentes de Suzanne Boucher, du 15 oct. au 14 nov.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal — La banque d'œuvres d'art sur le vit, du 14 oct. au 8 nov.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal — « Maman les petits bateaux », du 7 nov. au 10 janv. — Regards sur un paysage industriel: le canal de Lachine, du 7 nov. au 10 janv.

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal — Les animaux malades du St-Laurent, exposition à caractère scientifique, du 13 oct. au 8 nov.

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE: 3755 Botrel, Montréal (872-2157) — Un tiror bien rempli 92, sculptures, jusqu'à 15 nov. — L'artiste visionnaire, jusqu'à 31 déc.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal — Les poupées du Japon, du 17 oct. au 8 nov.

MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT PETITE PATRIE: 6707 De Loimier, Montréal (872-

Maisons de la culture

1730) — Vie sauvage en Archéologie, l'art des Inuit, du 11 oct. au 15 nov.

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 185 ouest Ste-Catherine, Montréal (847-6226) — La Collection — second tableau, 220 œuvres de la collection du Musée, jusqu'à 5 déc. — Territoires mobiles, du 23 oct. au 6 déc. — Eye for 1: vidéo Self-Portraits, du 25 oct. au 22 nov. — Champs libres: métaphores et réalités dans l'art hongrois contemporain, jusqu'à 3 janv. 93 — Art et sida: des médias à la métaphore, jusqu'à 3 janv. 93

MUSÉE D'ART ST-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec — exposition permanente

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Pavillon Jean-Noël Desmarais: Construire un art, du 20 mars au 2 mai 93 — Figures dans l'espace, jusqu'à 25 avril — Toucher du bois, jusqu'à 26 sept. 93 — Pop Art, du 23 oct. au 24 janv. 93 — Collection permanente — Ouvert du mar. au dim. de 11h à 18h, les mer. et sam. jusqu'à 21h. — Pavillon Benalsh Gibb: Karsh: l'art du portrait, du 3 sept. au 1er nov. — La peinture au Québec 1820-1850: nouveaux regards, nouvelles perspectives, du 29 oct. au 3 janv. 93

(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baile Montréal (939-7029) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20 000 dessins et estampes de Maîtres, 120 000 livres, 45 000 photographes, ainsi que des fonds d'archives importants

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — « Objets de civilisation » exposition permanente — « La barque à voile » exposition permanente — « Mémoires » exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — « Être dans son assiette », jusqu'à 3 janvier 1993 — « Mi-vrai, mi-faux », jusqu'à 31 janvier 1993

MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6106) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence. — « Force et couleurs » rétrospective des œuvres de Albert Rousseau (1908-1982) jusqu'à 31 janv. — Ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h.

MUSÉE DE LACHINE: 110 chemin LaSalle, Lachine (534-3471 poste 346) — Maison LeBer-Le-Moyne: Collections du Musée, mises en situation, jusqu'à 3 janv. 93 — Acquisitions récentes, jusqu'à 3 janv. 93 — Dessins et croquis de Adrien Hébert, jusqu'à 3 janv. 93 — Pavillon Benoit-Verdict: Une ville, un musée, une collection, jusqu'à 3 janv.

MUSÉE MCCORD: 690 ouest Sherbrooke, Montréal (396-7100) — Mont-Royal — Ville-Marie: vues et plans anciens de Montréal — 1900: le Québec à un tournant — Formes et modes: le costume à Montréal au XIXe siècle — Question de goût: arts décoratifs et beaux-arts au McCord — Le point Victoria, un lien vital — La famille McCord: une vision passionnée, exposition sur le fondateur du Musée — Premières nations du Canada: expositions thématiques en collaboration avec différentes communautés autochtones — Intitule: « Le Canada de la fin du XVIIIe siècle: images reproduites à l'étranger », exposition d'estampes du XVIIIe siècle, organisée par Conrad Graham, jusqu'à 15 nov.

MUSÉE MARSIL: 349 Riverside Drive, St-Lambert (671-3096) — Cunosités esthétiques, 12 artistes designers et architectes québécois, du 11 nov. au 20 déc.

MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE: 350 place Royale, angle de la Commune, Montréal (872-9150) — Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, site historique, « Vestiges » collection permanente d'artefacts, et animation — « Du wapitani à la carte de crédit » — Des couloirs, et des coques à l'histoire — Formes et modes: le costume à Montréal — L'histoire de Montréal — « Albums d'images » fondation de Montréal, jusqu'à 9 déc. — du mar. au dim. de 10h à 17h, ouvert mer. de 17h à 20h.

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — La Collection du Musée, exposition permanente — L'Effet Lemoine, en prolongation jusqu'à 8 nov. — Oeuvre de David Moore et gravures de Jacques Villon, jusqu'à 29 nov. dans la Tour du Pavillon Baillarge — Pavillon Gérard-Morisset: Toulouse-Lautrec s'affiche, du 9 déc. au 28 fév. — Pavillon Baillarge: Oeuvres de Helen Escobedo et de René Derouin, jusqu'à 23 nov. — 3e étage: Calices et ciboires, objets sacrés, jusqu'à

TOURISME / chronique

Ces petits riens qui font tout

Normand Cazalais

LAISSEZ-MOI D'ABORD vous citer ce court extrait :

« En cette fin d'automne pluvieuse, Higgins, ex-inspecteur-chef de Scotland Yard, se consacrait à l'un de ses plaisirs favoris, l'entretien de sa roseraie où il se livrait à de subtiles expériences nécessitant doigté et tendresse. S'il avait quitté le Yard, où on lui promettait la plus brillante des carrières, c'était pour s'adonner aux véritables joies de l'existence, la lecture des bons auteurs, la tonte de la pelouse, les longues promenades solitaires dans la forêt et la contemplation d'un feu de bois. »

Ces quelques phrases sont tirées, bien sûr, d'un policier, *Higgins mène l'enquête*, de J.B. Livingstone (Éditions du Rocher, 1990), ni pire ni meilleur que la moyenne des honnêtes romans du genre. Mais, on connaît la règle que doivent respecter leurs auteurs : captiver les lecteurs dès les premières lignes.

Ici, dans la quiétude automnale de la campagne anglaise, ce sont les plaisirs des petits riens qui procurent les véritables joies de l'existence. Joies qui seront, on le devine aisément, très bientôt perturbées. La réalité dépassant toujours la fiction, pourquoi ce qui est vrai dans un roman policier ne le serait-il pas dans la vraie vie ? Et, ce qui est vrai dans la vie ne le serait-il pas dans le merveilleux monde du voyage ?

La publicité et la pression sociale ne vont pourtant pas en ce sens. Aujourd'hui, tout autour de nous, le message est clair, unanime et répété sans retenue : le plus engendre le mieux et la qualité est d'abord affaire de quantité. La réponse est conséquente : consommons ! La liberté n'est plus de choisir mais de tout prendre, de tout voir. Et, le plus vite possible, sans attendre. Patience et modération ne sont plus des vertus, mais des faiblesses. Sinon des absurdités.

Pour le touriste, messages et comportements sont conformes à ce modèle. Une fois parti, il faut en faire le plus possible : s'amuser, acheter et dépenser, regarder et se faire regarder en espérant impressionner, manger, boire, prendre du soleil, baiser — si possible avec quelqu'un d'autre que le ou la partenaire ordinaire — prendre du soleil, profiter de tout. Et, évidemment, se reposer. En évitant toute forme de problème.

Les agences spécialisées dans les voyages organisés et aussi le Club Med ont compris cela depuis longtemps. L'essentiel n'est pas tant le lieu à visiter que la manière de le faire, et, cette manière, c'est de construire un cocon de confort et de sécurité afin d'éviter toute forme d'irritant, d'agression et d'inattendu. Afin également que le voyageur consommateur ait l'impression et la certitude d'en avoir pour son argent.

L'une des maladies les plus pernicieuses qui guette le voyageur est la frénésie. Plus ou moins inquiet, selon les individus, à l'idée d'être ailleurs qu'en son univers familial,



celui-ci cherche la fuite dans une forme de consommation à outrance qui se traduit par la volonté d'en profiter au maximum, donc d'en faire le plus possible : traverser 10 pays en trois semaines, voir le Louvre en 40 minutes, visiter Saint-Pierre-de-Rome en deux génuflexions et une bénédiction papale, faire — en une même journée — de la plage, de l'équitation, de la plongée sous-marine, du volley-ball, de la planche à voile, danser à la discothèque jusqu'à la moitié de la nuit, prendre un coup, faire l'amour quatre fois en ligne. Et, espérer recommencer au même rythme le lendemain.

Pourtant, le voyage est une chose si simple : vivre ailleurs — momentanément — dans l'ici de quelqu'un d'autre. Et, s'en laisser pénétrer. Le voyage, qui est fondamentalement une expérience de confiance et de partage, est

surtout vécu de nos jours comme un acte d'appropriation, de consommation matérielle et matérialiste. Et, nous en vivons, tous et toutes, individuellement et

collectivement les conséquences.

En voyage, ce sont souvent les petits riens qui font tout. Et, qui en font une des véritables joies de l'existence. Le voyage appartient,

dans sa substance, aux quêtes initiatiques. L'itinéraire à travers l'espace vers un ailleurs plus ou moins éloigné, plus ou moins différent, plus ou moins exotique,

n'est en fait qu'une découverte de soi-même par le décodage, et en divers lieux, des clés de l'inconnu. Mais, l'introspection s'accommode mal de la frénésie...

TOURISME EXCURSION

Trois voyages différents cet hiver

Normand Cazalais

OÙ ALLER EN HIVER quand nos goûts et dispositions ne nous incitent guère à prendre le chemin des pistes de ski au Québec ou en Europe, ni celui de la mer et des plages de sable écouter ce qui se dit autour de nous ou à regarder la publicité dans les

journaux et les magazines, il nous est difficile d'imaginer que d'autres solutions puissent exister. En voici donc trois aux États-Unis, notre si proche voisin.

B&B à Boston

D'une certaine manière, Boston est restée fidèle à l'esprit du célèbre Tea

Party. Métropole de la Nouvelle-Angleterre, elle a gardé, des glorieuses années de l'Indépendance, à la fois l'amour des traditions et la tranquille assurance que l'avenir est plein de promesses. Qui plus est, de toutes les grandes villes des États-Unis, Boston est l'une des rares à avoir conservé une taille humaine et un cachet agréable dans la plupart de ses quartiers. Outre un patrimoine architectural plus qu'intéressant, elle offre beaucoup à ses visiteurs : galeries d'art et librairies autour de Newbury Street, cafés et restaurants italiens dans le North End, musées, promenades sur les bords de la rivière Charles, lieux historiques.

Une entreprise, Bed & Breakfast Agency of Boston, propose plus de 120 établissements : lofts sur le Waterfront, maisons victorienne au fond de la baie, sur Copley Square ou le long du Freedom Trail, Federal townhouses sur Beacon Hill, etc. Les spéciaux d'hiver incluent la possibilité d'obtenir trois nuits pour le prix de deux (selon les disponibilités) et divers rabais pour des restaurants, des visites guidées de la ville, du transport en limousine ou en cariole. À partir de 65\$ US la nuit (70\$ en occupation double).

Renseignements et réservations:

Bed & Breakfast Agency of Boston, 47, Commercial Wharf, Boston, MA 02110, (617) 720-3540.

Art cubain à Daytona Beach

Le Museum of Arts and Sciences de Daytona Beach, station balnéaire fort courue de Floride, tient cet hiver une exposition consacrée à deux siècles de culture et d'art cubains, s'étendant sur deux siècles (1759 à 1959). Considérée comme l'une des meilleures au monde, la Cuban Foundation Collection célèbre ainsi ses 40 ans. Elle comprend des œuvres de la période coloniale espagnole du 18e siècle, du romantisme et de l'impressionnisme du 19e, de l'art primitif et aussi de l'art moderne du début de ce siècle. En fait, une telle exposition devrait se tenir à La Havane ou dans

un musée de la grande île des Caraïbes, puisque la majeure partie de la collection provient des œuvres achetées et exportées en Floride par l'éditeur Fulgencio Batista et sa femme avant la chute de son gouvernement en 1959.

Renseignements:

Daytona Convention & Visitor Bureau, 126 East, Orange Avenue, Daytona Beach, FL 32115, (904) 255-0415; Cuban Foundation Collection, (904) 255-0285

Noël cajun

La culture cajun est en grand danger. De moins en moins de jeunes parlent français et, de plus en plus, la mémoire ancestrale se perd. A Lafayette, dans le méandre d'un bayou, a été aménagée Vermilionville, reproduction d'une époque révolue des descendants des Acadiens au fin fond de la Louisiane. Des maisons de colons, une école, un atelier de forgeron et nombre d'autres bâtiments rappellent aux visiteurs et aux Cajuns eux-mêmes qu'une page est en train de se tourner, sans doute irrémédiablement. Cet hiver, Vermilionville retourne aux années 1840 en célébrant Les chandelles de Noël alors que des flambeaux et des centaines de chandelles seront allumés tous les soirs sur le site et que des artisans fabriqueront des jouets, des gâteaux et bien d'autres objets. Du 5 au 27 décembre, les festivités comprendront des cours de cuisine au restaurant La Cuisine de Maman, des représentations d'une dramatique intitulée *Le Saint* et des spectacles par le Passe Temps Cajun Band, le Tornados Zydeco Band, The Gospel Harmonizers et le Pierre Part Children's Choir. Deux troupes de folklore, Renaissance acadienne et La Compagnie Louisianaise, seront également de la partie. Pendant Les chandelles de Noël, Vermilionville ouvrira ses portes tous les jours de 9 heures à 20 heures.

Renseignements:

Vermilionville, P. O. Box 2266, Lafayette, LA.

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE: L'Évasion au naturel — A 1 hre de Mtl *** 50 ch. et suites, pisc., int., saunas, bains t.d. et foyers. Déj. et souper gastronomique. Équitation, marche et vélo. Fort-Affaires avancées. Fort. week-end à partir de 63\$/pers./j. /occ. double. 1-800-363-8614.

CHARLEVOIX

des îles antillaises ? Bien souvent, à



FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres, toutes catégories. Salles à manger réputée. 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul, (418) 435-2255.



Une des auberges les plus prestigieuses de Charlevoix, à l'enseigne du romantisme et de la détente. Vue spectaculaire sur le fleuve. Lauréat national du prix québécois de la gastronomie. Grand prix du tourisme 1991. Chambres coquillettes et confortables, la majorité munies de bain tourbillon, salon, foyer, balcon privé. Forfait P.A.M. à compter de 93,00 \$ par pers., occ. double. Informez-vous sur nos forfaits golf, noces, excursions aux baleines, Hautes Gorges, Fjord du Saguenay. 1-418-665-3731

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine Sympathique auberge 4 fleurs de lys reconnue pour la qualité de son service. 31 chambres grand confort. Accueil chaleureux. Gagnant provincial du Grand Prix Québécois de la Gastronomie, cave à vin exceptionnelle. Forfait "ÉVASION" à partir de 149,00\$ p.p. occ. double incluant 2 nuits, un souper, 2 grands déjeuners, les pourboires. A proximité du Mont Sainte-Anne et du Cap-Tourmente. Demandez nos tarifs "hiver". Réservation (418) 827-5703 Frais virés.

QUÉBEC

LE MANOIR DU LAC DELAGE: Situé à 20 minutes au nord de Stoneham. Chambres spacieuses et suites, piscine intérieure, sauna et bains tourbillons. **FORFAITS DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN** (2 nuits, 3 jours), incluant promenade en traineau, 1 petit déjeuner, 1 brunch, 2 repas du soir et l'accès illimité aux activités sportives hivernales. **AUSI DISPONIBLES: FORFAIT SKI ET FORFAIT NEIGE.**

RÉSERVATION: 1-800-463-2841 ou 418-848-2551



LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit. Un relais de campagne au confort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. Piscine intérieure, sauna, tennis et centre équestre classique. **RÉSERVEZ MAINTENANT NOS FORFAITS DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN.** Fermeture annuelle : du 1er nov. au 11 déc. (418) 665-4431. Télécopieur: (418) 665-7156.

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU À LA BOUCHE: Ste-Adèle, Hôtel 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Organisez votre RÉVEILLON DU JOUR DE L'AN: Forfait 2 nuits 3 jours. Vendredi 31 décembre: Cocktail - dîner gastronomique 8 services - musique - danse et cotillons. 1er janvier: BRUNCH - SLEIGH RIDE en après-midi - Au retour - vin chaud - bouchées du cœur des bois. 2 janvier: Petit déjeuner à la carte. 225\$/par personne, plus taxes (pourboire inclus). Occupation double - chambre-salon. Aussi disponibles: Forfait Gastronomique, Forfait Voyages de Noces, Anniversaire de mariage — Forfait SKI: À partir de 210\$ par personne, 2 nuits - 2 petits déjeuners - 1 dîner Table d'Hôte - 2 jours de ski alpin - pourboire inclus (taxes en sus). Tél. sans frais de Mtl 514-227-1416 ou 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: A St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Métier de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Les plaisirs de l'automne: plein air et gastronomie dans un décor d'autrefois. Un relais pour les gourmets-gourmands, classifié 4 fourchettes, une cave à vin de plus de 300 étiquettes. Le charme d'une vieille demeure bourgeoise perchée sur une colline dominant le lac Massawippi. 25 chambres dont certaines avec foyer et bain tourbillon. Randonnée en forêt, équitation, galerie d'art, antiquités. Forfaits disponibles à partir de 100,00 \$ p.pers. en occ. dble, par jour incluant souper, petit déjeuner et service. Pour profiter au maximum de l'automne, venez vous faire gâter à l'Auberge Hatley. (819) 842-2451



Voyages Vincent Hone

Groupe exclusif sur l'ÉGYPTE
du 18 février au 5 mars 93

Soirée d'information à nos nouveaux locaux
980 St-Antoine ouest (angle Mansfield)
lundi, 9 novembre à 19h00
RSVP 861-8222

Champ libre à l'art hongrois

Champs Libres

Métaphores et réalités dans l'art hongrois contemporain
Musée d'art contemporain,
185, rue Sainte-Catherine ouest
Jusqu'au 3 janvier 1993.

Jean Dumont

II. SUFFIT qu'une porte s'ouvre — ou qu'un mur s'écroule — pour que se pose la question du déficit du regard : l'obstacle nous empêchait-il d'être vu où nous empêchait-il de voir ? La visite de l'exposition d'art contemporain hongrois que propose actuellement le Musée d'art contemporain de Montréal laisse au premier abord au visiteur l'impression que les artistes hongrois étaient plus au fait des grands courants de l'art occidental que nous le sommes du leur et des conditions dans lesquelles il a pu se développer. Cette double ignorance donne à cette exposition conçue par le Musée des beaux-arts de l'Ontario, et qui réunit quelques unes des oeuvres les plus marquantes de l'art hongrois d'aujourd'hui, un intérêt particulier tenant donc autant à la découverte d'oeuvres et d'artistes qui nous sont inconnus, qu'à la réflexion qu'elle impose sur le rôle de cet art dans l'évolution de la dynamique politico-culturelle de la société dans laquelle il s'est développé.

Roald Nasgaard et Clara Hargittay, les deux conservateurs de l'événement, dont la tenue à Montréal a été coordonnée par Réal Lussier, insistent beaucoup, et avec raison, dans les textes qu'ils ont signés dans le catalogue de l'exposition, sur l'environnement socio-politique de la création artistique dans les pays d'Europe centrale et de l'Est. Mais il

y a loin de la connaissance des faits à la compréhension intime, intuitive de leurs rapports mutuels. Et je me suis demandé en parcourant l'exposition si notre réception des oeuvres n'était pas entachée par l'énorme différence marquant, entre l'Amérique du Nord et ces régions de l'Europe, les rapports historiques qui lient le social et le politique.

La tradition démocratique, son unité et sa relative stabilité, font qu'en Amérique du Nord la fourchette des changements politiques est non seulement relativement étroite, mais encore que ces derniers ne jouent qu'à la périphérie du social et n'engendrent pas de bouleversements brusques et dramatiques dans la manière de vivre de la société. Il en a été tout autrement, et il en est encore — l'histoire récente est là pour le prouver — dans le long avènement européen et son passé de guerres, de révolutions et de destructions. C'est pourquoi l'art d'ici, quand il s'engage, traite plutôt, « du » politique que de « la » politique. Il prend une distance compréhensible par rapport au quotidien et traite des problèmes à un niveau plus général. C'est peut-être aussi pourquoi l'art hongrois contemporain risque de nous paraître, en comparaison, plus littéral, et son ironie plus mordante et immédiate. Ses visées ne sont pas diffusées; les effets sociaux et culturels de la politique se font sentir au seuil des ateliers, quand ce n'est pas en leur intérieur même.

Cette énorme dépendance du social et du politique fait aussi que ce dernier, malgré son pouvoir, est plus vulnérable qu'ici aux changements de mentalité engendrés par l'activité culturelle et artistique. Et c'est sous cet angle, je pense, qu'il est intéress-

sant de visiter cette exposition, qui permet entre autres de jeter un regard artistique sur l'évolution sociopolitique récente de ces régions.

Il est bon de noter que les sept artistes exposés ont derrière eux une carrière qui les a mis en contact avec l'art et les idées occidentales. Il est aisé d'en déceler les traces dans une production pourtant très éclectique. Il est par contre plus difficile, à part pour ceux qui ont une solide connaissance de la culture hongroise, de suivre dans les oeuvres l'histoire des courants locaux et régionaux. Bien sûr, chacun d'entre nous est capable de reconnaître dans une oeuvre comme celle de « Free World », de Gabor Bachman, qui a donné son titre à l'exposition ontarienne pour laquelle elle fut expressément exécutée, l'influence du Constructivisme des années 20, mais j'avoue avoir regretté mon ignorance de l'art populaire, entre autre, dont on sait l'importance qu'il a toujours eu dans ces régions d'Europe, et dont j'aurais aimé pouvoir retracer le souvenir et les avatars dans certaines oeuvres exposées, celles d'Imre Bukta par exemple.

Il est légitime en effet, dans le cas de ce dernier artiste, d'hésiter entre les notions de « Kitsch », de naveté ou d'humour citadin baveux. On peut éliminer le « Kitsch », puisque celui-ci suppose l'absence d'expérience vécue, et l'humour citadin, car l'artiste a grandi à la campagne. Et l'oeuvre est trop cohérente pour être naïve. Il vaut mieux, je pense, opter pour la notion de liberté — peut-être justement héritée de l'art populaire — d'un artiste qui a décidé de chanter, avec les moyens qu'il a sous la main, les milliers d'allumettes ou l'image récurrente du cochon, la poésie des



Under The Statue II, huile sur canevas de Laszlo Fehér.

choses ordinaires, et la nostalgie éprouvée devant la disparition du monde rural.

Les oeuvres présentées dans l'ensemble de l'exposition sont caractérisées par une sorte d'impersonnalité, une distance sensible entre l'artiste et son objet. Un peu comme si ce dernier était le moyen de penser d'un courant, d'un groupe ou d'une société, plutôt que d'un seul individu. C'est sans doute pourquoi j'étais plus gêné dans ma visite, par mon ignorance de la culture hongroise, que par celle de la démarche de chacun des artistes en particulier. Il faut voir de quel superbe détachement font preuve les oeuvres de Tamas Soos ou de Akos Birkas, par exemple. Au point que le visiteur ressent, dans son corps et dans son esprit, la liberté de s'y glisser et de les penser à son tour. Que ce soient les étranges diptyques du second, variations modulées sur le thème de la tête, ou la magnifique installation baroque du

premier dont on ne sait, des sculptures ou des riches tableaux rouges et noirs, lesquels ont engendré les autres.

La distance entre le créateur et l'oeuvre est sensible même quand l'artiste est partout présent dans cette dernière, comme c'est le cas d'El Kazovskij. C'est peut-être parce que le loup / chien, découpé dans du carton ondulé et récurant dans son imposante installation, et qui représente l'alter ego de cette attitude, semble participer à l'élaboration d'un conte pour enfant. Qu'à moins hélas que ce ne fut une fable beaucoup moins drôle pour adultes... Mais

aussi parce qu'à travers cette image, d'elle, l'artiste ne s'adresse en fait qu'à nous et à nos problèmes. « Nous allons vers nos propres cages ».

Les installations de Laszlo Fehér et de Sandor Pinczehelyi sont plus directement reliées à l'histoire récente de la Hongrie, que ce soit l'image de la distance phénoménale existant entre l'humain et les symboles du pouvoir, chez le premier, ou le thème des illusions perdues que traite le second.

Dans les grands tableaux noir et jaune, ou framboise et gris de Fehér, les personnages ne sont la plupart du temps marqués que par un contour sans matière sur l'immensité du monde du pouvoir. Quand la matière est présente au contraire, les corps n'ont pas d'identité. Soit parce qu'ils sont minuscules, soit parce qu'ils ont les yeux vides. Le symbole du pouvoir n'a même pas toujours besoin d'être montré : l'énormité du piédestal suffit à en faire deviner l'omnipotence.

Sandor Pinczehelyi, quant à lui, mêle une sorte d'imagerie « Pop » à des éléments du réel pour dire l'échec des rêves de l'idéologie. Pour être plus exact, il traite à la manière, « Pop », à la fois les images classiques du réalisme socialiste et celles de la société de consommation. Il est réconfortant de constater que ces artistes ne stigmatisent pas l'histoire, récente pour chanter les louanges de celle qu'il a précédée : ils pleurent simplement les rêves déçus, comme ceux qui ont réellement vécu l'histoire et qui savent que sa résolution ne peut se situer que dans l'avenir...

Cris et chuchotements

Mireille Baril

Galerie VOX, espace 110 4060, Boulevard Saint-Laurent. Jusqu'au 15 novembre 1992.

Retour de voyage

Galerie Article, espace 105 15, rue Mont-Royal est. Jusqu'au 15 novembre 1992.

Marie-Michèle Cron

ON FRISSE LORSQU'ON pénètre dans la galerie Vox ! Transformée en véritable chambre noire, l'espace coupé par des murs aveugles où se cachent des intrigues techniques, laisse jouer dans l'obscurité palpable où déboule le spectateur, des subtils effets optiques renversants.

Mireille Baril a le don de nous subjuguer, de faire de nous, simples mortels passifs, les acteurs étonnés d'un théâtre du simulacre où des caméras invisibles placées en haut des murs surveillent de leur oeil électronique perçant, nos déplacements et nos étonnements. C'est une véritable confrontation entre le voir et le percevoir, l'intérieur et l'extérieur, le privé et le public. Dotée d'une solide expérience dans l'art de la mise en scène, — elle a été éclairagiste, chef de la sonorisation et directrice technique pigiste pour des productions de danse et de théâtre à Ottawa et à Montréal — Mireille Baril avait déjà présenté en 1990 au Vieux-Port de Montréal une exposition dont les images projetées à travers des trous ménagés dans les murs d'un hangar où se trouvaient divers éléments scéniques tels que des draps pendus au plafond, créaient des portraits à l'envers.

Puis chez Christiane Chassay en 1991, elle s'était servie de la petite salle qui donnait sur la rue Marie-

Anne pour installer des dispositifs extavertis où les passants filmés à leur insu étaient déshabillés de notre regard insistant. Mais ici, l'artiste est arrivée à un point de maturité où la photo, la peinture, le cinéma par l'entremise de l'art vidéo se donnent à voir sous un jour particulier et si personnel qu'il devient pur plaisir, incur-sion dans le rêve et dans la magie. Et c'est sur la dualité subjectivité/objectivité que l'artiste travaille avec une rare subtilité.

Derrière chaque projection encadrée comme un tableau, alignées sur une paroi pour aboutir sur le mur du fond, des moniteurs renvoient deux images, l'une en direct, l'autre pré-enregistrée. Dans cette relation entre temps réel et temps onirique soumis au langage de l'éclairage, dans cette promenade dans un cabinet de curiosités esthétiques et étranges, notre corps et notre regard captés dans l'image, cherchent à entamer un dialogue avec l'ombre d'un personnage assis près d'une fenêtre où bruissent presque imperceptiblement des feuillages.

Après 30 secondes et brusquement, l'ombre jusque-là immobile pivote sur elle-même et nous tourne le dos. La vidéo, c'est aussi une entreprise de séduction : floués dans notre action, nous répétons plusieurs fois l'expérience, essayant d'appréhender, juste une fois, cette présence elliptique qui nous échappe alors que la caméra enregistre le passage des visiteurs dans la pièce. Dans un deuxième acte baroque teinté de rouge, un homme, les mains sur une table près d'un candélabre ferme puis ouvre les yeux, impassible. De la manière dont la caméra est installée et de par notre position dans le champ visuel, il est impossible de croiser son regard : c'est l'arroseur arrosé, le voyeur dérangé dans son geste, le feed-back vidéo nous permettant alors simultanément d'être sujet et

objet de notre regard.

Nous ne sommes plus que des êtres immatériels alors que glisse sur la trame vieillotte d'un film, un cheval au galop, séquence cinématographique répétitive qui rappelle les émerveillements du public devant les films des frères Lumière. Ici, la vidéo en révisant l'histoire des représentations bouleversées depuis la Renaissance par les nouvelles données perspectivistes d'un Brunelleschi ou d'un Vinci, fait un clin d'oeil à la grande tradition de la peinture. Notre visage se place dans une petite fenêtre disposée tout en haut à gauche pour contempler un jeune garçon posant dans des vêtements d'époque. C'est le *Blue-boy* de Gainsborough. Nous aussi nous prenons la pose, devenant alors témoin privilégié, encadré, muet et ravi mais aussi tel Narcisse en ce miroir, sujet momentané et fuyant de cette toile de maître. Car en voulant déjouer les trucs optiques de Mireille Baril, nous tombons en pénitence.

La dernière image et non la moindre (une prise de vue de deux heures) qui donne sur un garage voit un homme en attente près de la porte de la rue Clark. Nos yeux sont irrémédiablement rivés au sol qui s'est redressé comme une façade derrière notre dos : nous sommes complices d'un événement dont le sens s'enfuit en plongeant. Puis, tout se ferme. Le lieu convoité est envahi par la noirceur et le rideau tombe, dans un dernier coup de théâtre, sur un drame invisible que, seule, l'artiste connaît.

Vous êtes cordialement invités
à
l'exposition
de
Pandelis Tsakpinis

Mélanges

Dessins - Peintures - Sculptures

État des choses

Je m'étais dit peu de mots. Pas de mots aurait été plus significatif. Mais voilà, quant à moi, l'exposition est déjà en cours. Tâchez de venir. Beaucoup de choses, empilées, telles quelles, dans quatre chambres, comme une déposition, dépôt de l'histoire. Un cheminement comme une fugue. Une passion inassouvie.

Mais tous ces champs sublimes, ces structures luxuriantes, ces couleurs acquises, ces échafaudages d'un autre âge, ces plateformes : dix formes de formation qui n'accusent que la matière devenue matériau, n'élucident que le regard devenu hagard et n'aiguisent que la conscience devenue substance.

Vernissage : Vendredi le 13 novembre, de 18h à 22h

L'exposition se poursuivra jusqu'au 29 novembre. L'atelier est ouvert tous les jours, y compris le dimanche, de 11h à 20h. Les prix s'échelonnent de \$0 \$ à 5 000 \$

796A, avenue Champagney, # 2, Outremont.
Métro Outremont. Téléphone : (514) 272-3707



Pavillon Jean-Noël Desmarais

Jusqu'au 24 janvier 1993

Plus de 300 oeuvres fraîches, jeunes, exubérantes, et s'inspirant de la vie quotidienne, racontent l'histoire du Pop Art.



Pavillon Benaiah Gibb



A Plamondon. La Chaise aux Souris, 1953

La peinture au Québec

1820-1850 Nouveaux regards, nouvelles perspectives

Jusqu'au 3 janvier 1993

Tableaux, dessins et aquarelles de Joseph Légaré, Antoine Plamondon, Théophile Hamel, Cornelius Krieghoff, Jean-Baptiste Roy-Audy et plusieurs autres : la plus importante rétrospective jamais présentée sur l'âge d'or de la peinture québécoise. Une exposition organisée et mise en circulation par le Musée du Québec.

Photographies de la collection de Carole et Howard Tanenbaum

12 novembre 1992 - 10 janvier 1993

Pour les amateurs de photographie, 88 épreuves de photographes réputés tels Alfred Stieglitz, Edward Steichen, Brassai, Lisette Model et Diane Arbus. Le choix personnel de collectionneurs avertis.

Activités éducatives et culturelles

Visites commentées présentées en collaboration avec l'Association des guides bénévoles, tous les mercredis. Accès libre avec le billet d'entrée de l'exposition.

• Pop Art

11 h en français, 14 h en anglais

Musée-causeries, commentaires d'une heure environ sur une ou plusieurs oeuvres de la Collection permanente. Droits d'entrée à la Collection permanente. Le mercredi à 13 h.

Programme de films sur le Pop Art, le samedi à 17 h, en reprise le dimanche à 16 h, à l'Auditorium Maxwell-Cummings. Entrée libre.

Dimanches-Eso : ateliers pour toute la famille

Heures : 13 h, 14 h, 15 h, 16 h
Laissez-passer disponibles à l'Accueil du Musée.

NOUVEAU!

Le restaurant « Le Collectionneur » est désormais ouvert de 11 h à 18 h, du mardi au dimanche. À compter de 15 h, venez prendre le thé et un léger goûter dans une atmosphère feutrée.

Le Musée est ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h, le mercredi et le samedi jusqu'à 21 h

Musée des beaux-arts de Montréal

Pavillon Benaiah Gibb
1379, rue Sherbrooke ouest
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke ouest
Accès : autobus 24 ou métro Guy-Concordia
Info : (514) 285-2000

Venez bouquiner à la Librairie du Musée.

C'est magnifique!
Heures d'ouverture :
Mar., sam. et dim., de 11 h à 18 h
Mer., jeu. et ven., de 11 h à 21 h
Entrée : 1368, rue Sherbrooke ouest



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
OUVERT SUR LA VILLE

JUGEZ-EN PAR VOUS-MÊMES



NON ANGLI SED ANGELI
(Pas des anges mais des anges)
de MONTANARO DANSE

- Le Devoir a écrit:

"Et, malgré son envergure, (...), il n'offre aucun propos."

- Valérie Lehmann, 2 nov. 1992

- Mais la Gazette écrivait:

"Les Angeli de Montanaro Danse s'envolent. Une création surréaliste de danse-théâtre débordante d'idées et d'images."

- Kathryn Greenaway, 29 oct. 1992

Montanaro Danse préfère que vous jugiez par vous-mêmes. Si vous n'êtes pas satisfaits, nous vous rembourserons.

Mar. 10 au Sam. 14 NOV. 20:00

L'AGORA DE LA DANSE
810, CHERRIER EST
MÉTRO SHERBROOKE
525-1500
BANQUE LAURENTIN
ADMISSION 522-1245

ARTS VISUELS

Le calme sous la tempête

Art et sida: des médias à la métaphore

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine ouest.
Jusqu'au 3 janvier 1993.

Marie-Michèle Cron

ELLE EST POUDRÉE, les cheveux laqués, les ongles discrètement vernis, le port de tête altier. C'est une petite bourgeoise de Neuilly qui dit: « les homosexuels n'ont que ce qu'ils méritent: ils ont des comportements sexuels pervers ». Il est jeune, il a 13 ans, c'est un hémophile contaminé lors d'une transfusion qui répond à la question de l'animateur: « je sais que je vais mourir mais cela ne me fait pas peur ».

Coupables consentants pour les uns, victimes innocentes pour les autres, les personnes séropositives ou atteintes du sida sont unies par cette malédiction qui, depuis le début des années quatre-vingt, s'est muée en pandémie galopante. Celle-ci n'épargne aucune classe sociale — sauf cette jeune fille de bonne famille, certainement l'épouse et dont le discours extrémiste est représentatif d'une majorité fortement visible — alors qu'au départ de cette course contre la mort, groupes ethniques, toxicomanes et minorités sexuelles étaient les plus touchés par la maladie.

L'exposition itinérante « Art et Sida: des Médias à la Métaphore » mise en circulation par l'Indépendant Curators Incorporated de New

York sous les auspices des conservateurs invités Robert Atkins et Thomas W. Sokolowski et du conservateur responsable de la coordination au MAC, Pierre Landry, prend à rebours le discours sensationnaliste dans lequel versent les médias qui s'empresse de véhiculer un portrait nihiliste des PAS (Personnes Atteintes du Sida). Si l'on peut avoir certaines réserves au sujet des oeuvres qui ne sont pas impressionnantes sur le plan formel, à l'exception de quelques-unes, c'est surtout au niveau du message qu'elles véhiculent qu'il faudrait se tourner pour analyser les aspects tant sociaux que politiques des conséquences dramatiques du virus sur le corps et la psyché humaine. D'ailleurs ceux-ci nous poussent plus vers l'introspection que vers l'exclamation, générant des interrogations qui se lisent entre les lignes de ce journal intime polyphonique écrit par des artistes atteints par le VIH, décédés, ou proches des PAS.

On ne ressort pas de cette exposition informative fondamentalement rassénérée ni totalement désespérés mais étrangement calmes: il y a une prise de conscience devant les images et les textes sobres qui les accompagnent.

Au volet vidéo produit par la Data Bank de Chicago, s'ajoutent les pièces des montréalaises Esther Valiquette et d'Anne Golden (qui donne la parole aux femmes) ainsi que les carnets de Mark Leslie où il scrute entre autres, à partir de notes et de photographies, ses états psychologiques face au sida.

Tout ceci nous renseigne bien plus

sur une manière de voir métaphoriquement la maladie et d'en cerner son vécu dans le quotidien que bien des statistiques qui criblent journaux et revues spécialisées. Au Québec, divers événements — la série d'expositions SIDART en 1989 organisée par des conservateurs indépendants dans le cadre de la 5ème conférence internationale sur le sida, *Re-voir le sida* en 1991 organisée par Diffusion gaies et lesbiennes du Québec — et plusieurs regroupements tels que Act Up Montréal qui a puisé son modèle sur ses confrères new-yorkais, tentent de sensibiliser public et autorités au problème du sida.

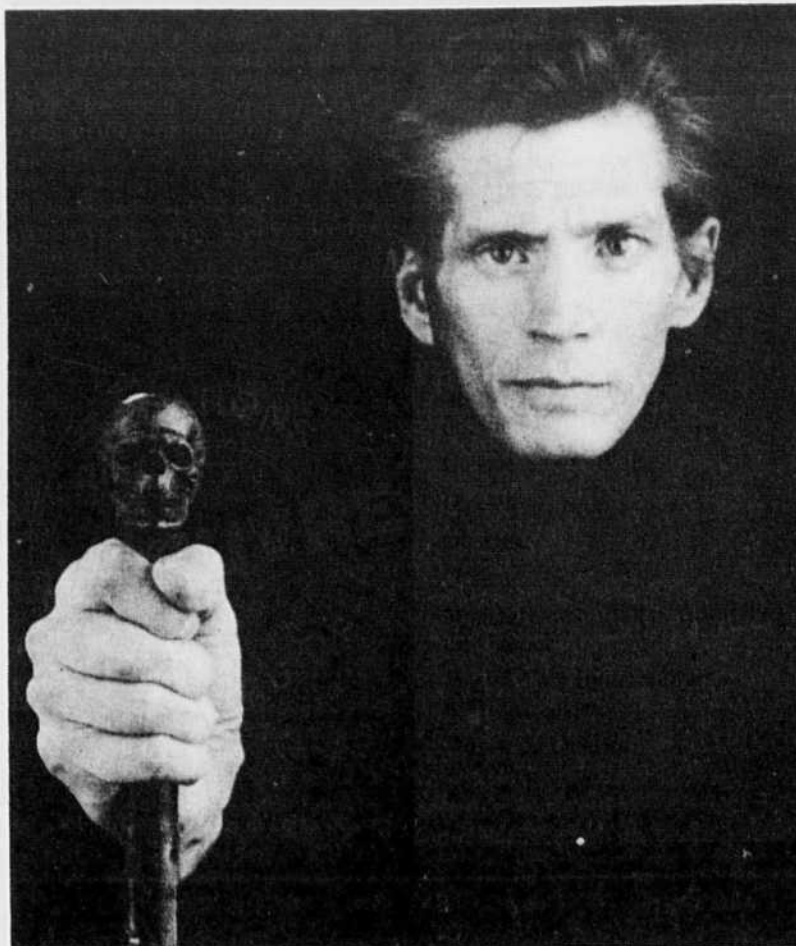
Ici, le vidéo de Gran Fury — on se rappelle encore des affiches de ce collectif d'artistes conçues dans le cadre de « Pour la suite du monde » — joue la carte du transculturel: toutes couleurs unies, des couples hétéros, gais, lesbiens s'embrassent tendrement, amoureuxment, fougueusement. C'est joyeux et direct et cela court-circuite toutes les rumeurs qui courent sur le sida. Les phrases courent sur l'écran: *Kissing Doesn't Kill, Greed and Indifference Do*. Précédemment, l'affiche qui en découle et qui devait être placardée sur les parois des autobus aux États-Unis avait été l'objet de vives controverses avant d'être admise par la ville de Chicago.

Aux États-Unis où les activistes dénoncent avec plus de virulence l'inertie du gouvernement (c'est seulement en 1988 que Bush prononça le mot sida), les censeurs, toutes catégories confondues, alimentent le débat de leurs vœux pessimistes: John Frohnmayer, Président du Con-

seil du NEA (National Endowment for the Arts) qui tente d'enrayer le financement de certaines expositions jugées outrageuses à la morale ou le sénateur de la Caroline du Nord, Jesse Helms qui brandit d'un air offensé un texte publié par un des membres de Gran Fury. Sans parler de la fameuse exposition « The Perfect Moment » de Robert Mapplethorpe dont les photos présentaient des scènes homosexuelles et sado-masochistes et qui fut annulée par la directrice de la Corcoran Gallery de Washington sous la hantise de la réaction des politiciens américains.

Il est là d'ailleurs Mapplethorpe, sorte de maître de cérémonie aux yeux de chat dans un magnifique auto-portrait où il tient un pommeau à tête de mort. Sa main paraît disproportionnée par rapport au visage presque brouillé et au buste fondu dans le noir. Mapplethorpe est un chaman. Tout près, le groupe canadien General Idea a transformé l'acronyme LOVE de Robert Indiana (que l'on peut voir à l'exposition POP ART au Musée des beaux-arts), pour celui de AIDS, oeuvres greffées au tissu urbain pour conscientiser les foules. Et Duane Michals laisse des fleurs envahir un visage posé sur une table dans des images intensément poétiques. Dans le microscope de Nancy Burson, deux lymphocytes T sont suspendus dans l'espace: l'un est sain, l'autre est atrophié. *Visualisez Ceci* signale l'artiste et cela fait peur.

Lors de ma deuxième tournée au Musée, des septuagénaires s'attardaient longuement devant les oeuvres qui semblent toucher un vaste



Self-Portrait, de Robert Mapplethorpe.

public et je me disais: vont-elles demander à leurs petits-enfants d'aller faire un tour au musée alors que la CECM a refusé dernièrement l'implantation de distributeurs de condoms dans les écoles? En cantonnant la sous-culture gaie dans la marginalité, les autorités en profitent pour mieux la contrôler (Douglas Crimp). En niant la sexualité chez les jeunes, les moralisateurs de

tout acabit pratiquent la politique de l'autruche et miment ce dessin de Keith Haring qui substitue à la philosophie qu'il a des trois célèbres singes du Jingoro qui se ferment respectivement les oreilles, les yeux et la bouche, la pseudo-sagesse des hommes. Et de son graphisme qui le caractérise, l'artiste écrit: l'ignorance, c'est la peur. Le silence, c'est la mort.

Quand la peinture affirme ses moyens

Jean McEwen

Galerie Waddington & Gorce,
2155, rue Mackay
Jusqu'au 12 novembre

Katia Lemieux

Galerie du SAC
de l'Université de Montréal,
2332, boul. Édouard-Montpetit
Jusqu'au 12 novembre 1992

Jean Dumont

AFFIRMER AUJOURD'HUI la peinture et sa spécificité c'est pren-

dre le risque d'être considéré dans certains milieux comme un réactionnaire invétéré, s'entêtant à battre sans fin les sentiers de la nostalgie et d'un passé récent pour ne pas voir l'autoroute des expressions nouvelles. L'idée de la cohabitation nous est difficile et nos affirmations continuent trop souvent à être prises pour la négation pure et simple de tout ce qu'elles n'affirment pas. Nous sommes pourtant entrés, paraît-il, dans l'ère douce de la post-modernité, mais avouez qu'une grande part de cette dernière, en ne se définissant

que par la négation féroce de la période qui l'a précédée, ne fait qu'en reproduire le mécanisme le plus dangereux.

L'affirmation de la peinture dont il s'agit ici ne se fait pas « contre » les formes nouvelles d'expression qui ont cours aujourd'hui, installations, performances, hautes technologies, etc., ni celles qui fleuriront espérons-le demain, mais « avec » elles. Le médium peut être l'art, mais l'art n'est certainement pas que le médium! Ceci étant dit pour que la réputation de Montréal comme ville où la peinture a toujours été prise au sérieux et continue de l'être, soit portée à son crédit, et non la désserve.

Il faut constater aussi que lorsque la peinture abandonne les notions de perspective et d'illusion, la surface bidimensionnelle devient un lieu privilégié — parce que déplacé, de second degré, non-littéral — d'étude et d'expérimentation, non seulement des possibilités de cette surface même, mais aussi de l'espace où est plongé l'humain, et de réflexion sur les relations que ce dernier entretient avec cet espace, cette lumière et cette nature dont il est né.

Jean McEwen, qui expose actuellement à la Galerie Waddington & Gorce, est un de ces peintres fidèles à la peinture sans condamner les autres médiums. Il disait simplement, dans un entretien récent avec Léo-cadia Lachance: « ... c'est le seul défaut de vieillir, on devient isolé. Aujourd'hui les jeunes je ne les connais pas. Certaines oeuvres comme les installations, je les regarde, je trouve ça intéressant, mais je ne les comprends pas vraiment. Je sens que c'est d'une autre époque. ... ». Mais cet attachement pour la peinture ne fait pas de Jean McEwen un peintre immobile: il continue d'être un artiste qui avance et qui cherche; sa production récente en est la preuve.

Il a commencé à exposer, en 1955, des toiles abstraites dans la mouvance du sillage automatiste, et il n'a pas cessé depuis de se pencher sur les possibilités et les pouvoirs de la couleur. La structure verticale de cette dernière était la marque de sa recherche. La notion de profondeur, dans ses tableaux, n'était pas une illusion optique. Elle se tenait au contraire entièrement à la surface de la toile, et naissait de l'apparente et troublante immatérialité du fond sous le jeu combiné de la couleur et de la lumière.

Dans les toiles d'aujourd'hui, la matière s'affirme. L'illusion est absente et la couleur est toujours lisse,

mais on ne peut s'empêcher de percevoir qu'elle a du corps. Elle n'est plus noyée dans la lumière et tire son existence de plans variés qui s'interpénètrent. Des lignes noires sont apparues, qui ne tracent pas des contours, mais servent de prétexte au passage de l'oeil entre les divers plans. L'espace modelé là n'est plus celui d'un rêve où flotterait l'humain, il est devenu, toujours par la seule vertu de la couleur, l'image de l'épaisseur du réel auquel l'artiste se confronte...

☆☆☆

L'ARTISTE étant encore dans la très jeune quarantaine, les 18 oeuvres du « Corpus imaginaire » de Katia Lemieux, que la conservatrice invitée Jocelyne Connolly a accrochées dans les deux salles de la Galerie du Service des activités culturelles de l'Université de Montréal sont certainement une preuve tangible de l'avenir, des possibilités et de la vitalité de la peinture au Québec.

Il s'agit là, comme pour McEwen, d'une peinture qui ne s'affirme pas contre un autre mode d'expression, mais qui par contre revendique et développe la totalité des moyens que la peinture peut mettre à la disposition de ceux et celles qui veulent non seulement faire l'expérience du monde, mais encore penser les conditions de cette expérience.

On pourrait s'étonner, si l'on sait que l'artiste a travaillé en atelier, il y a quelques années, avec le sculpteur Mark Prent, de ne trouver dans sa peinture extrêmement sensible et ouverte, aucune trace matérielle des corps et des contraintes qui caractérisent une grande partie de l'oeuvre de ce dernier. Ne vous y trompez

pas, si le Corpus est imaginaire, le corps est bien l'un des deux sujets essentiels et indispensables au sens de chacun de ces tableaux, même si l'artiste avoue elle-même « qu'il n'est plus, à la surface du tableau, une forme mais une intensité de la matière ».

Cette notion d'intensité — indissociable de celle du chaos — beaucoup plus indéfinie, plus fragile, moins spécifique que la notion de forme, est un des outils que s'est donné la pensée actuelle pour réfléchir à la possibilité d'un monde moins tranché, moins évident et plus aléatoire. C'est le moyen que s'est donné Katia Lemieux pour penser une relation nouvelle et moins manichéenne entre le corps et l'esprit dont l'étrangeté traditionnelle est rappelée dans son oeuvre par la césure verticale qui marque la majorité de ses tableaux.

Oeuvres de pensée donc, mais dans lesquelles tout, depuis la richesse grave des couleurs dont la cohérence ne cache pas la diversité, jusqu'à la volonté de l'éclatement et du débordement des cadres, en passant par la parfaite maîtrise de cette matière qui dit le sujet, tout parle de cet appel fait au corps et au sensible comme moyen de réflexion et de compréhension du monde. Mais cette peinture n'oublie jamais que ce corps et ce sensible ne sont plus ceux qui dominaient la nature, mais sont résolument actuels. Le corps devenu une simple intensité de la matière n'est plus tout à fait de l'ordre de la nature; il n'existe que nommé par un esprit qui n'est sans doute plus lui-même tout à fait de l'ordre de la culture mais de celui de cette même intensité.

FRANÇOIS BEAUDRY

encaustiques, pastels,tempera, aquarelle, drybrush

jusqu'au 28 novembre

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke ouest

845-7833/845-7471

PARTICIPEZ À
**L'AVENTURE
DE L'ART**

VOUS RECEVREZ GRATUITEMENT
CETTE AUTHENTIQUE ŒUVRE D'ART
numérotée et signée avec
votre abonnement à Vie des Arts

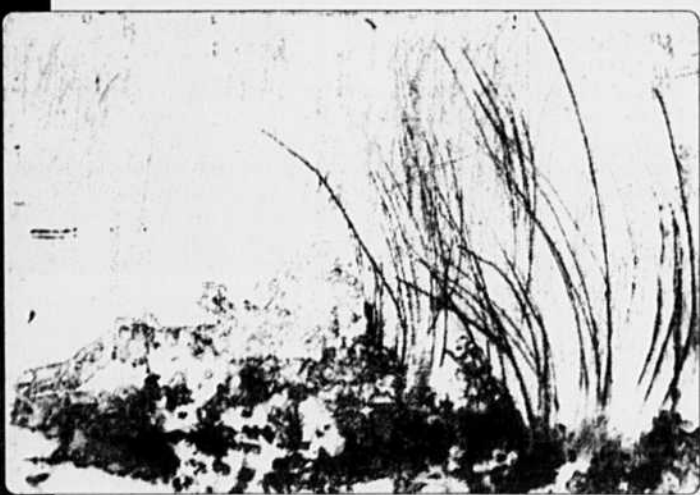
DES
ARTS
LE MAGAZINE NATIONAL D'INFORMATION SUR L'ART ACTUEL

ÉCONOMISEZ 28%

sur le prix de vente en kiosque
avec un abonnement
de 2 ans (8 numéros).

ÉCONOMISEZ 50%

sur le prix de vente en kiosque
avec un abonnement
de 3 ans (12 numéros).



(11 cm x 16 cm)

La gravure *Myrtle Beach* a été réalisée par Evelyn Dufour, artiste québécoise dont le rayonnement est international. Ses œuvres ont notamment été exposées à Montréal, en Europe et aux États-Unis. Evelyn Dufour a perfectionné sa technique auprès de Haythor, célèbre maître graveur, à l'Atelier 17, à Paris. Elle enseigne à l'Université McGill et dirige, à Montréal, son propre atelier-école.

Affirmez votre goût sans complexe grâce aux explications claires de Vie des Arts.

Vivez pleinement l'aventure de l'art.

Vie des Arts reflète l'actualité des arts visuels contemporains et anciens, québécois et internationaux. On trouve dans ses pages des reportages, des entretiens, des critiques sur tous les arts visuels: peinture, sculpture, architecture, arts décoratifs, design, vidéo, etc.

Oui, je désire recevoir la gravure *Myrtle Beach* d'Evelyn Dufour et je m'abonne à Vie des Arts.

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____
Code postal _____ Téléphone _____
Je désire abonner un(e) ami(e) à Vie des Arts et lui offrir la gravure d'Evelyn Dufour.
Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____
Code postal _____ Téléphone _____
De la part de _____
Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____
Code postal _____ Téléphone _____

Je paie à VIE DES ARTS par ☐ Chèque ☐ Mandat-poste ☐ Visa ☐ MasterCard

Facturez-moi ☐ 1 abonnement (8 numéros) ☐ 2 ans 49\$ ☐ 3 ans 70\$
☐ 2 abonnements (12 numéros) ☐ 1 an 49\$ ☐ 2 ans 95\$ ☐ 3 ans 130\$

Carte n° _____ Expiration _____
Signature _____

VIE DES ARTS
Service des abonnements 25, boul. Taschereau, bureau 201, Greenfield Park (Québec) J4V 2G8

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

**SERGE
ROY**

FRAUDE ET MIRAGE

**Association culturelle
T.X. Renaud**

CONFÉRENCE

à l'auditorium
St-Albert-le-Grand
2715, chemin de la
Côte-Sainte-Catherine

LES MERCREDIS À 20h

Le 11 novembre:

«Le livre: un objet d'art»
par: Michel Brunette

Le 18 novembre:

«Roméo et Juliette de Gounod»
par: Claire Villeneuve

Au Musée d'Archéologie et
d'histoire de Montréal
Place royale

LE SAMEDI À 14:30H

Le 7 novembre:

«L'architecture de Montréal
tourne-t-elle en rond?»
par: Lise Rousselle

Prix d'entrée:

Publique: 7 \$
Abonné(e): 4 \$
Étudiant(3) 3 \$

RENSEIGNEMENTS: 332-4126

LE DEVOIR

REMERCIEMENTS

Ateliers de sculpture
de Saint-Jean-Port-Joli
Galerie Simon Blais

Le Lieu

Obscure

Optica

Ministère des Affaires culturelles
du Québec

Musée d'art contemporain
de Montréal (malgré lui!)

Musée du Québec

Œuvres et œuvres d'art d'assaut

PRÉPARONS
L'ŒUVRE
POUR L'AU-DELÀ

Doyon/Demers Vice et vertu phase VI

Lucio de Heusch

Oeuvres récentes

5 - 29 novembre 1992

Un catalogue dont le texte est signé par Jocelyne Lupien
accompagne l'exposition

Rencontre avec l'artiste
samedi le 7 novembre entre 14 et 17 heures

GALERIE GRAFF

963 Rachel est, Montréal, H2J 2J4 (526-2616)

mercredi-vendredi, 11:00 - 18:00; samedi & dimanche, 12:00 - 17:00